LA

REVUE DE PARIS

105614

HUITIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1901

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

A
M
F
G
J
A
P
C

44!
GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 14 1901

8e Année. N° 5. 1er Mars 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Amiral Jaurès	*Le 21e Corps (Novembre-Décembre 1870)*	1
Maurice Paléologue	*Le Cilice* (1re partie)	35
François-Gabriel de Bray	*Mémoires sur la France en 1803.* — II	74
Georges Lafenestre	*Poésies*	99
Jean Psichari	*La Bataille littéraire en Grèce*	109
Anatole Le Braz	*Au Pays de Chateaubriand*	130
Pierre de Coulevain	*Ève victorieuse* (fin)	141
Capitaine F. Bernard	*L'Indo-Chine.* — III	191

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
—
1901

LIVRES NOUVEAUX

LA BECQUÉE, par **René Boylesve.**

Il semble bien que, depuis *Mademoiselle Cloque*, M. René Boylesve soit entré dans une voie nouvelle. Ceux qui avaient aimé ces œuvres charmantes et passionnées, *Sainte-Marie des Fleurs* ou le *Parfum des Iles Borromées*, ont d'abord été surpris. Au lieu de nous conter doucement, d'un style délicat et subtil, des idylles au bord des lacs bleus, M. René Boylesve nous introduisait tout à coup dans les vieilles maisons des petites villes. *La Becquée*, nos lecteurs le savent, nous évoque des scènes et des figures de la bourgeoisie provinciale. M. René Boylesve n'a rien perdu de ses premières qualités, mais il les domine, il les asservit à son sujet, au caractère vrai de ses personnages. Il garde cette grâce de style harmonieux, cette aisance alerte qui faisaient le charme de ses premiers romans; il garde surtout ce don d'être ému et d'émouvoir qui retient le lecteur de page en page; mais on sent qu'il ne sacrifie rien désormais à cette recherche de l'expression qui « nous conduit tous au paradoxe ». Sa sincérité est complète et profonde; c'est, dès aujourd'hui, tout simplement, l'un de nos meilleurs romanciers.

QUELQUES-UNS,
première série, par **Louis Delaporte.**

L'auteur de ce livre nous avait donné un charmant volume de *Pastels et figurines*. Cette fois, ce ne sont pas des études, mais des causeries familières, où M. Louis Delaporte nous dit ce qu'il sait et ce qu'il pense de « quelques-uns ». Il nous fait les honneurs des hommes et des œuvres avec une bienveillance toujours exquise. Il ne cherche point à juger, à rendre des arrêts; il n'a point souci de « régler » ni ses impressions, ni ses souvenirs. Mais il nous les dépeint comme ils sont, et il nous présente tous les hôtes, joyeux ou tristes, qui « viennent s'asseoir à la table de sa pensée ». Et sans flatteries ni retouches, il nous donne d'aimables portraits.

PETITES LÉGENDES, par **Em. Verhaeren.**

Sous ce titre modeste, c'est un dizain d'admirables poèmes que M. Em. Verhaeren vient de publier. Et ce sont en même temps des histoires, de ces belles et terribles histoires, comme on les raconte au pays de Flandre, en vidant des chopes, après dîner. Mais ces imaginations populaires ont passé par l'âme d'un poète: elles ont gardé leur charme fruste, et les personnages restent ce qu'ils étaient, de pauvres paysans, mal vêtus et mal cultivés; mais alentour d'eux, les paysages nous sont évoqués avec un art puissant, à la fois subtil et simple. Pourtant le récit se hâte; la légende s'anime, se peuple à chaque vers d'une vision nouvelle. Il faut souhaiter que ce livre soit beaucoup lu: il est accessible à tout le monde, et d'une beauté saisissante qu'on n'a point de peine à découvrir.

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY, tome IV.

Et voici *la Boule*, quatre actes de gaieté, de verve étourdissante où vingt personnages, dont le moindre a de l'esprit comme quatre, vont et viennent sans cesse et trouvent le temps au passage de nous amuser toujours d'un mot exquis. Et la scène se passe un peu partout, dans les endroits les plus divers, tantôt dans « la loge du concierge des Folies-Amoureuses », et, l'acte d'après, dans « une salle d'audience du Palais de justice ». Le troisième acte est célèbre entre tous... Puis c'est le délicieux *Petit Hôtel*, et le *Bouquet*, une série de scènes alertes et drôles. Et, pour cette fois, l'opéra-bouffe, c'est la *Vie Parisienne*, cette *Vie Parisienne* si souvent reprise, que tout le monde a vue, et que tout le monde ira revoir, et qu'on voudra lire et relire en attendant. Et on ferme le livre sur *Madame attend Monsieur*, cet extraordinaire monologue où Céline Chaumont fut merveilleuse... Et l'on est déjà curieux du prochain volume qui se prépare.

NOTES SUR L'ÉDUCATION PUBLIQUE,
par **Pierre de Coubertin.**

A plusieurs reprises depuis dix ans, non seulement en France, mais dans les divers États de l'Europe et dans l'Amérique du Nord, M. Pierre de Coubertin a pu « constater l'existence de grands courants de réforme pédagogique, indépendants des systèmes gouvernementaux et supérieurs même aux traditions nationales ». Pourtant le problème de l'éducation publique est nettement posé. Sans nous offrir de solution définitive, M. Pierre de Coubertin veut du moins nous faire part de ses observations personnelles et nous signaler au passage les aspects et les ressources de la pédagogie. Son livre est plein de choses et d'idées. On y remarquera entre tous un curieux chapitre sur « la psychologie du sport ». Et on fera bien de méditer les sept ou huit pages de conclusions.

SAINTE-NITOUCHE, par **Georges Beaume.**

Faut-il rappeler à nos lecteurs cette œuvre délicate et simple, cette histoire touchante de pauvres gens, si injustement soupçonnés? C'était l'évocation même de la vie dans une petite ville du Midi, loin, très loin de nous, de cette existence à portes ouvertes où chacun s'occupe de son prochain, où les médisances volent de bouche en bouche, mais où tout de même, à la fin, les bons ont leur tour, et aussi les méchants. Erreur n'est pas compte; on en est quitte pour combler d'éloges ceux qu'on a longtemps calomniés. M. Georges Beaume excelle à ces peintures sincères et vraies. Ses romans sont de trame aisée; mais les personnages vivent et parlent comme dans la réalité, et l'on s'intéresse à tout ce petit monde qu'il a su regarder si curieusement, et qu'il met en scène avec un art charmant.

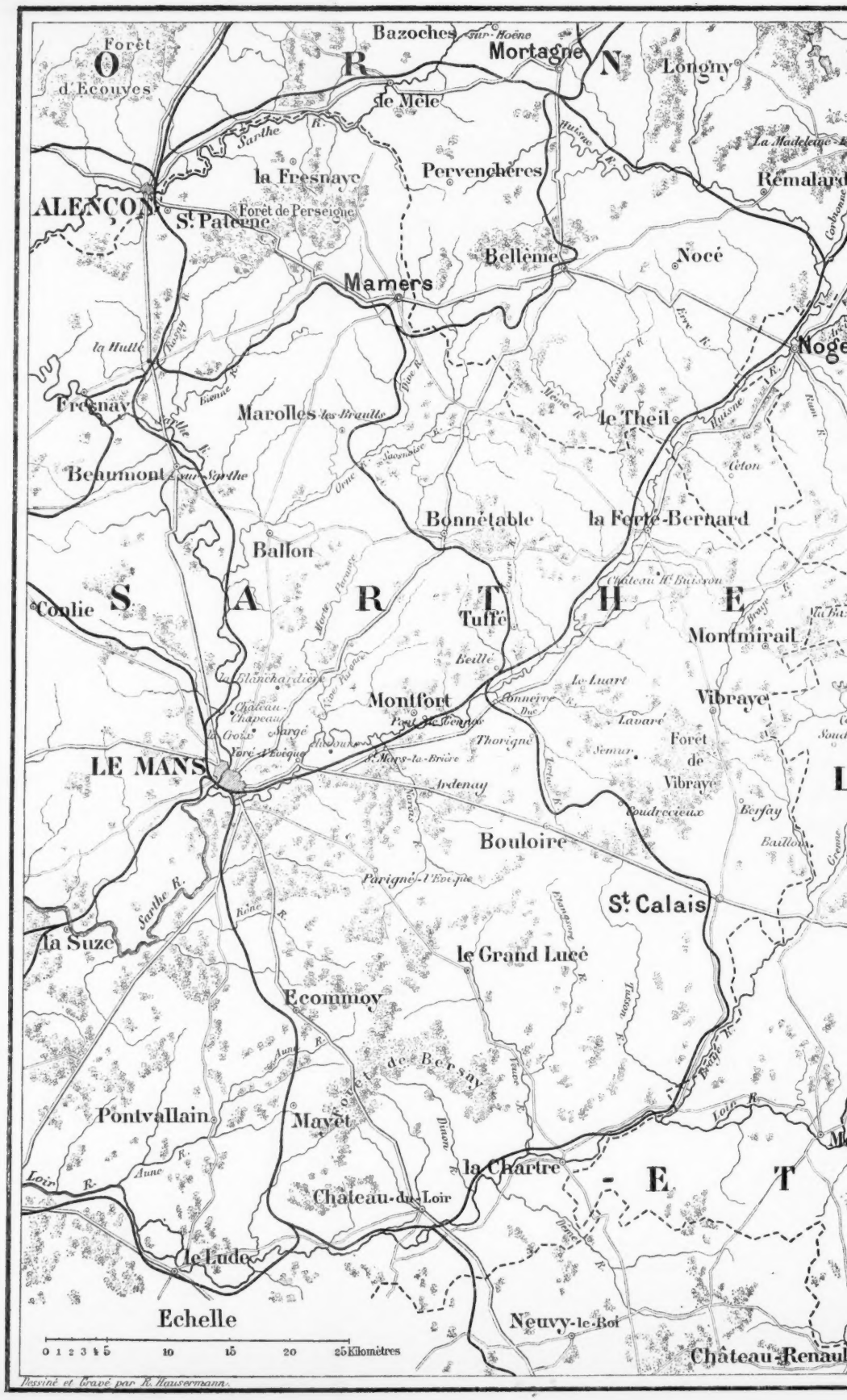
e IV.
eté, d
s, don
vont e
u pas-
exquis,
les en-
oge du
l'acte
Palais
e entre
l, et le
drôles.
la *Vie*
eprise,
monde
atten-
attend
Céline
st déjà
re.

,

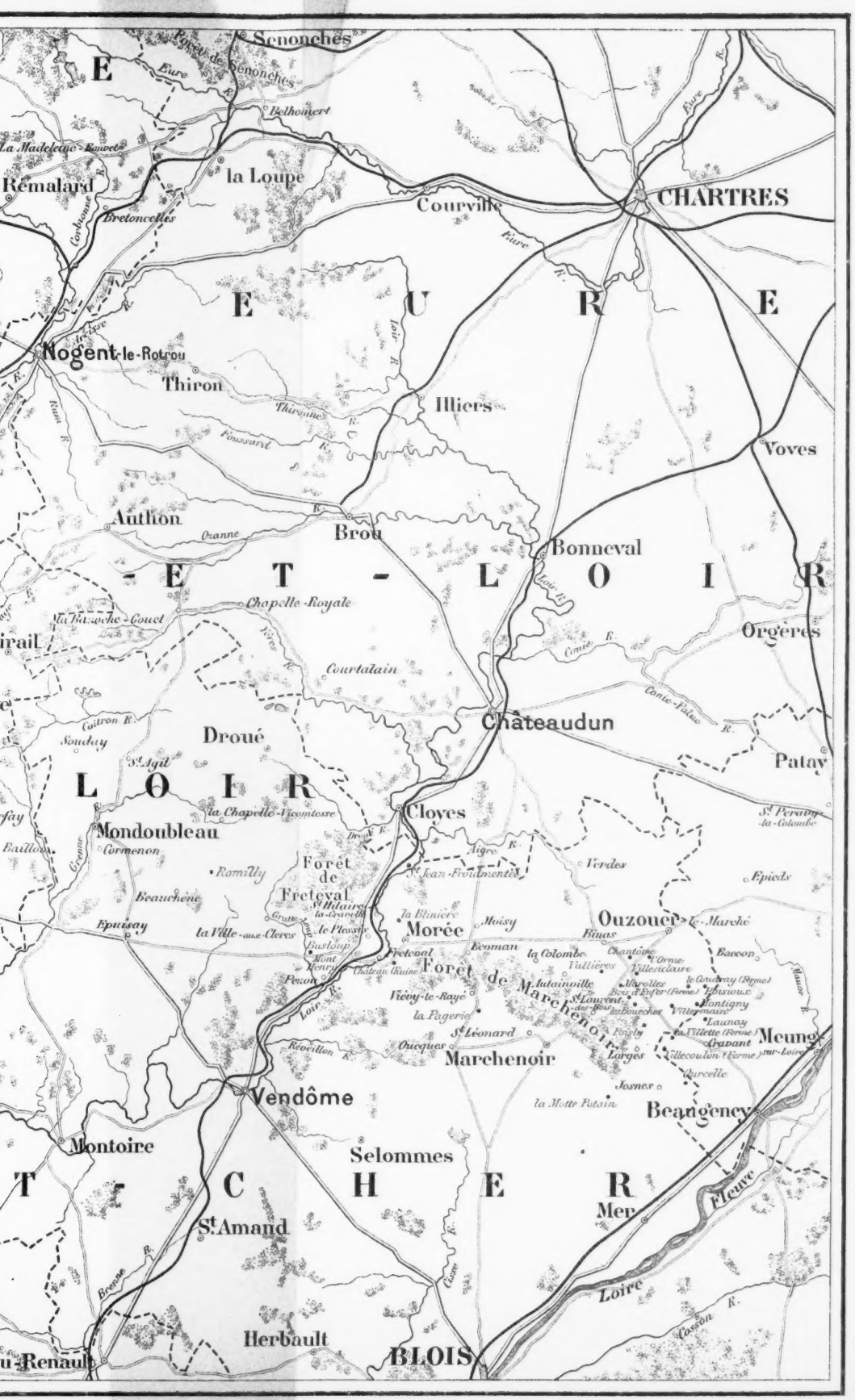
on seu-
tats de
Pierre
grands
ndants
érieurs
tant le
tement
nitive,
s nous
et nous
sources
oses et
urieux
Et on
ges de

me.

vre dé-
le pau-
C'était
e ville
istence
le son
che en
es bons
Erreur
ombler
mniés.
es sin-
aisée;
comme
e petit
ent, et



Dessiné et Gravé par R. Hausermann.



Senonches
Forêt de Senonches
Eure R.
Belhomert
La Madeleine-Bouvet
Remalard
la Loupe
Courville
CHARTRES
Bretoncelles
Corbionne R.
Eure R.
E U R E
Nogent-le-Rotrou
Thiron
Illiers
Thironne R.
Foussard R.
Voves
Authon
Ozanne R.
Brou
Bonneval
- E T - L O I R
Chapelle-Royale
Orgères
Courtalain
Conie R.
Conie-Palue R.
Châteaudun
Coitron R.
Souday
Droué
St Agil
Patay
L O I R
la Chapelle-Vicomtesse
Cloyes
St Peravy-la-Colombe
Mondoubleau
Cormenon
Romilly
Forêt de Freteval
St Jean-Froidmentel
Verdes
Epieds
Beauchêne
St Hilaire-la-Gravelle
la Blinière
Moisy
Ouzouer-le-Marché
Epuisay
la Ville-aux-Clercs
le Plessis
Morée
Binas
Busloup
Freteval
Ecoman
la Colombe
Chantôme
Baccon
Mont Henry
Château (Ruine)
Forêt de Marchenoir
Vallières
Villesiclaire
Pezou
Autainville
Morolles
le Coudray (Ferme)
Viévy-le-Rayé
St Laurent-des-Bois
Poisioux
Montigny
la Pagerie
Villermain
Launay
St Léonard
Poisly
la Villette (Ferme)
Meung-sur-Loire
Gravant
Réveillon R.
Oucques
Marchenoir
Lorges
Villecoulon (Ferme)
Vendôme
Josnes
Ourcelle
la Motte Potain
Beaugency
Montoire
Selommes
T - C H E R
Mer
Fleuve
St Amand
Brenne R.
Loire
Cosson R.
Herbault
BLOIS
u-Renault

LE 21E CORPS[1]

— NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1870 —

Le 28 septembre 1870, le capitaine de vaisseau Jaurès, commandant de la frégate cuirassée *l'Héroïne*, qui faisait partie de l'escadre de blocus de la mer du Nord, recevait l'ordre de quitter son commandement pour aller remplir, aux lignes de Carentan que l'on organisait, les fonctions de chef d'état-major. Après avoir concouru dans la mesure de ses attributions à l'organisation et à l'armement de ces lignes de défense, le capitaine de vaisseau Jaurès les quittait le 6 novembre, alors que leur armement était terminé, appelé à Tours par le ministre de la Marine, qui le mettait immédiatement à la disposition du ministre de la Guerre. Nommé commandant de la subdivision de Maine-et-Loire, il hâtait l'organisation et l'équipement des troupes réunies à Angers, et il les expédiait en quelques jours à l'armée de la Loire. L'activité déployée par le capitaine de vaisseau Jaurès appelait bientôt sur lui l'attention du ministre de la Guerre, qui

1. L'amiral Jaurès écrivit, quelques années après la guerre, le récit de la campagne du 21e corps d'où nous extrayons les pages qui suivent. Il laissa à son fils la mission de le publier au moment qui lui paraîtrait opportun. Le récit tout entier paraîtra prochainement à Albi, à la librairie Amalric. Cette publication précédera de quelques mois l'inauguration du monument que le docteur Pech élève, à Graulhet, à la mémoire de l'amiral.

lui confiait la création d'un corps d'armée par une dépêche ainsi conçue :

Guerre à monsieur Jaurès, commandant le département à Angers :

Vous êtes chargé, avec le titre de général de brigade de l'armée auxiliaire, du commandement des troupes réparties dans l'ancien commandement régional du général Fiereck, avec lequel vous vous concerterez immédiatement.

Vous vous concerterez également avec le colonel Rousseau, qui deviendra votre chef d'état-major.

Vous retrancherez des troupes dont je viens de parler tout ce qui appartient aux corps déjà formés, 16e et 18e, et vous les restituerez à leurs chefs respectifs.

Avec le restant et avec les hommes mobilisés que vous pourrez réunir, vous formerez un corps d'armée à trois divisions et de quarante à cinquante mille hommes, qui s'appellera le 21e corps et que vous commanderez.

Vous formerez vous-même de l'artillerie de manière à porter le nombre des batteries à 18, si vous pouvez. Vous formerez aussi la quantité normale de cavalerie, à moins que vous ne puissiez y réussir, auquel cas nous tâcherons de vous suppléer.

Pour organiser votre corps d'armée en personnel et en matériel, nous vous donnons tous les pouvoirs nécessaires de réquisition dans les départements de la Manche, le Calvados, l'Orne, la Sarthe, la Mayenne, l'Eure-et-Loir et l'Eure, rive gauche de la Seine.

Allez donc de l'avant, formez vos cadres vous-même. S'il vous faut quelques officiers, nous vous les donnerons; mais tâchez surtout de vous suffire à vous-même et de mettre promptement en ligne une véritable armée, formée avec tous les débris que vous avez sous la main et avec les ressources que vous aurez créées.

DE FREYCINET.

Le 19 novembre, le général Jaurès quittait Angers et arrivait au Mans, où le 21e corps devait se réunir, et, le lendemain même, le général Fiereck lui remettait le commandement des troupes placées sous ses ordres[1].

1. Ces troupes, d'après l'état de situation du mois de novembre, se répartissaient ainsi :

LIGNE DU PERCHE. — De la Chapelle-Royale à Belhomert par Illiers, Courville, etc., etc. (52 kilomètres), sous le commandement du colonel Rousseau, chef d'état-major du général Fiereck. Quartier général à Nogent-le-Rotrou :

Infanterie, 17 070 hommes; cavalerie, 422 chevaux; artillerie, 10 pièces; francs-tireurs, 403 hommes.

LIGNE DE L'ORNE. — De Belhomert à Verneuil et Bourth, par Senonches et

L'ensemble de ces forces présentait un effectif de : 31 185 hommes d'infanterie ; 562 chevaux ; 22 pièces de canon ; 1 621 francs-tireurs. Éparpillées sur une étendue de près de 150 kilomètres, elles ne présentaient aucune consistance, et celles placées du côté de Dreux venaient de prouver combien peu il fallait compter sur elles. La situation était cependant des plus critiques, car le Mans était très gravement menacé.

La seule colonne qui parût capable de faire quelque résistance était celle placée sous les ordres du colonel Rousseau ; aussi le général Jaurès lui avait-il écrit immédiatement après son arrivée au Mans :

Mon cher colonel,

Je vous donne ci-dessous connaissance de la dépêche qui me nomme au commandement du 21e corps. — Le général Fiereck me remettra demain le commandement des troupes.

La situation est grave et votre position difficile ; j'espère cependant qu'appuyé sur votre gauche par le colonel Marty et le capitaine de frégate du Temple, vous pourrez conservez la ligne de Bretoncelles à Laigle. — Faites pour le mieux et télégraphiez-moi tous vos mouvements ; je vous rejoindrai le plus tôt possible, demain peut-être, après-demain sûrement.

Malheureusement, au moment même où le général Jaurès lui écrivait, le colonel Rousseau, assailli par des forces très supérieures, était battu le 20 à la Madeleine-Bouvet et à Bretoncelles, puis le 21 à Thiron et à la Fourche, et obligé de se replier précipitamment, traversait Nogent-le-Rotrou dans la nuit du 21 au 22, et, tout en s'efforçant de rallier ses troupes quelque peu en désordre, remontait vers Bellème, découvrant ainsi le Mans.

Si, à ce moment, l'ennemi eût conservé sa marche en avant, le Mans était infailliblement pris.

On voit dans quelles conditions défavorables le général

la Ferté-Vidame (36 kilomètres), sous le commandement du général de Malherbe. Quartier général à Bourth :

Infanterie, 16 870 hommes ; cavalerie, 140 chevaux ; artillerie, 6 pièces ; francs-tireurs, 40 hommes.

LIGNE DE L'EURE. — De Tillières à Vernon et Louviers, par Ivry et Pacy (60 kilomètres), sous le commandement du général de Kersalaun. Quartier général à Évreux :

Infanterie, 7 245 hommes ; cavalerie, » ; artillerie, 6 pièces ; francs-tireurs, 1 178 hommes.

Jaurès se trouvait placé le jour même de la prise de son commandement : les troupes destinées à former le 21e corps éparses de tous côtés ; la seule colonne qui pût lui servir de noyau pour organiser ce corps d'armée, battue à plusieurs reprises et se repliant à la hâte vers Alençon ; enfin, l'ennemi occupant Nogent-le-Rotrou, et à quelques heures seulement du Mans vide de troupes.

Il n'y avait donc pas un instant à perdre, et un premier devoir s'imposait au nouveau général : rallier la colonne Rousseau en retraite sur Alençon ; la dérober par une marche rapide à la poursuite de l'ennemi, et la ramener au Mans pour couvrir ce centre important et organiser le 21e corps.

Prenant avec lui le 3e bataillon des volontaires de l'Ouest, seule troupe organisée qui se trouvât sous sa main, le général Jaurès partait le 21 au soir par le chemin de fer pour Nogent-le-Rotrou, d'où il avait reçu les dernières nouvelles du colonel Rousseau et où il pensait le trouver.

Arrivé à la Ferté-Bernard à une heure du matin, il apprenait qu'on venait de couper le chemin de fer à 1 800 mètres en avant. Donnant alors l'ordre au bataillon qui l'accompagnait de le suivre le plus rapidement possible, il partait avec un officier d'ordonnance et deux gendarmes d'escorte pour Nogent-le-Rotrou, où il entrait à trois heures du matin.

En arrivant à la mairie, où la municipalité se tenait en permanence et où l'on se préparait à recevoir les Prussiens, que l'on prévoyait devoir entrer au jour, le général apprenait que les troupes du colonel Rousseau s'étaient repliées hâtivement vers Bellème. Prenant aussitôt cette direction avec le bataillon des volontaires de l'Ouest, il arrivait dans la matinée à Bellème, où se trouvait le colonel Rousseau, ordonnait la concentration des troupes, dont quelques-unes se trouvaient déjà engagées sur la route d'Alençon, et couvrait les approches de la ville avec le bataillon qu'il avait amené et avec un bataillon d'infanterie de marine qui par fortune se trouvait dans la colonne. Cela fait, le général prenait ses dispositions pour mettre avant la nuit la colonne en marche sur Mamers, d'où elle devait se porter rapidement sur la station de la Hutte, où des trains demandés au Mans devaient enlever les troupes.

A la nuit tombante, suivant les prévisions, l'ennemi se

montrait et attaquait nos avant-postes ; mais, tandis que l'infanterie de marine et les volontaires de l'Ouest l'arrêtaient, la colonne effectuait en bon ordre son mouvement de retraite et, à neuf heures du soir, l'ennemi ayant cessé le feu, le général la suivait à la tête des deux solides bataillons qui avaient arrêté l'ennemi et qui devaient maintenant former l'arrière-garde. Marchant toute la nuit et ne prenant à Mamers que deux heures de repos, la colonne arrivait le lendemain 23 à la Hutte, où l'embarquement s'effectuait avec une rapidité remarquable et, le soir de ce même jour, les quinze mille hommes qui venaient d'être si rapidement et si heureusement soustraits à la poursuite de l'ennemi, rentraient au Mans, où Gambetta venait d'arriver.

***

Vivement félicité par le ministre de la Guerre et promu général de division au titre auxiliaire, le général Jaurès s'occupa immédiatement de couvrir le Mans avec les troupes qu'il avait ramenées et avec celles qui, depuis quarante-huit heures, lui avaient été envoyées.

Il fit rapidement refluer sur le Mans tous les corps épars du côté de Dreux et d'Alençon et consacra toute son activité et toute son énergie à la prompte formation du corps d'armée qu'il avait été chargé d'organiser.

Ce n'était pas une faible tâche que celle de composer un corps d'armée qui pût présenter quelque solidité avec des détachements ramassés pour ainsi dire en déroute sur toutes les routes avoisinant le Mans.

L'ensemble de ces détachements présentait un effectif d'environ 45 000 hommes, dont 35 000 mobiles, 6 000 mobilisés et 4 000 hommes seulement de troupes régulières fournies par quatre régiments de marche, deux bataillons d'infanterie de marine et un bataillon de marins.

Le premier soin du général Jaurès fut de demander au ministre de la Guerre trois autres bataillons de marins et une compagnie de matelots canonniers, afin d'avoir toujours sous la main un noyau solide formant sa réserve, et sur lequel il pût absolument compter, aussi bien pour le porter à un

moment donné sur un point plus particulièrement menacé que pour assurer l'ordre et la discipline.

Les officiers généraux faisant défaut, on ne put d'abord placer à la tête des divisions que des colonels promus au grade de général de brigade au titre auxiliaire, et à la tête des brigades des lieutenants-colonels de différentes armes.

Le colonel d'état-major Loysel fut mis à la disposition du général Jaurès pour remplir les fonctions de chef d'état-major général, en remplacement du colonel Rousseau, nommé au commandement d'une division.

L'artillerie manquait ; mais, grâce à la présence du ministre de la Guerre, on put bientôt obtenir un certain nombre de batteries. Il est vrai que ce n'étaient que des batteries de 4, d'une infériorité notoire. Heureusement, il y avait au Mans un certain nombre de pièces de 12 avec leurs affûts, que depuis deux mois le général Fiereck avait laissées de côté, n'ayant pu, avait-il dit, les atteler faute de chevaux, de harnais et de canonniers.

Pour donner une idée des efforts d'improvisation qu'il fallait faire pour suppléer à tout ce qui manquait, voici comment, en quarante-huit heures, le général Jaurès mettait en état d'aller au feu ces pièces inutilisées depuis deux mois.

Usant de son droit de réquisition, il demandait au préfet de la Sarthe de lui livrer en vingt-quatre heures au quartier de l'artillerie cent soixante chevaux, chacun avec son collier, ce collier fût-il en paille pour les chevaux pris dans les fermes. L'artillerie forgeait des crocs, et, avec des cordes achetées en ville, on fabriquait des traits suffisamment solides.

Les pièces attelées, il fallait des conducteurs.

Appelant le colonel du régiment des mobiles du Calvados, le général le priait de lui fournir quatre-vingts jeunes gens de bonne volonté, maquignons pour la plupart, et les obtenait facilement. Pour équiper ces hommes, il faisait venir de Cherbourg les grandes capotes et les hautes bottes qui sont fournies aux marins qni font la station de Terre-Neuve, faisait acheter des couvertures de laine, qui, pliées en quatre et tenues par une forte sangle avec étriers, suffisaient parfaitement à des hommes habitués dès leur enfance à monter à poil.

Ainsi équipés et armés de sabres de cavalerie, ces cavaliers

improvisés se trouvaient immédiatement en état de monter à cheval et de conduire les pièces. La compagnie de marins canonniers, que le général avait pris soin de demander, fournit les pointeurs et les servants, et, en dédoublant enfin les officiers et sous-officiers des batteries de 4, on compléta le personnel.

C'est ainsi qu'en quarante-huit heures deux batteries de 12 se trouvèrent prêtes à marcher. Disons tout de suite qu'elles rendirent les plus grands services et que c'est en partie à elles que le général Jaurès dut, aux journées de Lorges et de Marchenoir, de pouvoir arrêter l'ennemi.

Il serait trop long d'entrer dans tous les détails de l'organisation du 21e corps; qu'il nous suffise de dire ici qu'en trois jours cette tâche difficile fut remplie. Certes, jamais formation d'un corps d'armée ne fut plus prompte, et cependant, dès le premier jour, le 21e corps, bien que presque entièrement composé de mobiles et de mobilisés, se montra compact et solide, grâce à la fermeté du commandement et à la sévérité de la discipline.

L'ensemble des trois divisions et de la réserve, composée de marins et de volontaires de l'Ouest, formait un effectif d'environ 45 000 hommes.

Déjà, toutes les dispositions étaient prises pour défendre le Mans, lorsque le général Jaurès apprit que l'ennemi, après avoir vu la colonne Rousseau lui échapper, revenait en arrière et redescendait vers Bonnétable et la Ferté-Bernard.

Ce mouvement de l'ennemi pour redescendre vers le Sud, et sans doute aussi d'autres indications, faisant craindre au ministre de la Guerre que Tours ne fût menacé, le général Jaurès recevait, le 25, l'ordre de distraire immédiatement de ses forces une colonne d'environ 10 000 hommes et de l'envoyer occuper Saint-Calais.

Composant cette colonne de troupes qui devaient former la 1re division du 21e corps, le général la faisait partir le 26 au matin sous le commandement du colonel Rousseau, auquel il donnait les instructions suivantes :

Je reçois du ministre de la Guerre l'ordre de porter immédiatement en avant une colonne très mobile, forte de 8 à 10 000 hommes, pour barrer à l'ennemi qui s'avance par la Ferté-Bernard la route de Saint-Calais.

Je place sous votre commandement cette colonne forte d'environ 10 000 hommes, 500 chevaux, 3 batteries de 4 et une section de mitrailleuses. Vous apporterez la plus grande célérité à l'organisation de ce corps, dont les troupes se concentrent actuellement au camp de Pontlieue.

Il importe que vous fassiez toute diligence pour partir le plus tôt possible, au plus tard demain, à la première heure.

Vous vous porterez de suite sur Bouloire; là, vous prendrez toutes vos dispositions pour la marche en avant avec possibilité de rencontrer l'ennemi, et vous vous dirigerez ensuite rapidement sur Saint-Calais, qu'il vous est ordonné d'occuper. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer l'importance de la forêt de Vibraye. L'ennemi la tient sans doute; mais si, par des renseignements certains et par des reconnaissances, vous appreniez qu'il n'est pas suffisamment en force pour s'y maintenir, vous auriez à juger si vous êtes en situation de vous en emparer.

La dépêche du ministre me prescrivant de vous faire occuper Saint-Calais, je ne puis que laisser à votre initiative et à votre responsabilité tout mouvement à exécuter en dehors de ce point, confiant que votre expérience militaire vous guidera sûrement.

Les troupes que je place sous vos ordres sont des troupes neuves, mais sur lesquelles je crois que vous pouvez compter. Si cependant quelques renforts vous étaient impérieusement nécessaires, faites-le-moi savoir et j'agirai dans la mesure de mes moyens pour vous soutenir...

Pressé de se mettre lui-même en mouvement pour inquiéter la retraite de l'ennemi, le commandant en chef du 21e corps ralliait dans la journée du 26 les troupes qu'il avait placées au nord et à l'est du Mans pour garder les routes du Ballon et de Bonnétable, et qui, sous le commandement du général Guillon, formait sa troisième division. Le général Colin, qui gardait la route de la Ferté-Bernard, en avant d'Yvré-l'Évêque, était placé à la tête de la 2e division.

On sait déjà que le colonel ou plutôt désormais le général Rousseau commandait la première.

On complétait en même temps l'organisation des services de l'artillerie, du génie et de l'intendance. Des ordres généraux réglaient la marche des troupes, leur subsistance, l'administration et la comptabilité des troupes auxiliaires, le service des correspondances, etc., etc. En un mot, rien n'était négligé pour assurer la bonne tenue du nouveau corps d'ar-

mée, et, le 26 novembre au soir, tout était prêt pour la marche en avant.

Il y avait six jours que le général Jaurès avait pris son commandement.

*
* *

Nous avons dit que le ministre de la Guerre avait ordonné au général Jaurès de diriger une forte colonne sur Saint-Calais et que ces troupes, placées sous le commandement du général Rousseau, avaient quitté le Mans le 26 au matin; dans cette même journée, il recevait successivement les dépêches suivantes :

Si la colonne Rousseau en bonne force est partie pour Saint-Calais, c'est très bien; mais il faut diriger toutes vos autres troupes sur la Chartre, en forçant la marche. Les deux colonnes devront converger vers Château-Renault en combinant leur action.

L'ennemi est signalé au-dessous de Saint-Calais, vos colonnes doivent donc tendre à couvrir Tours. Ne manquez pas de m'envoyer le régiment et la batterie déjà demandés [1].

Les deux colonnes que vous expédiez du Mans sur ma demande devront, à mesure qu'elles arriveront, l'une à Saint-Calais, l'autre à la Chartre, se renseigner exactement sur la marche de l'ennemi, et si, comme je le suppose, l'ennemi a cessé de menacer les routes de Tours pour se porter vers Vendôme et Cloyes, ces deux colonnes, dis-je, devront prendre pour objectif Vendôme au lieu de Château-Renault, que j'avais précédemment indiqué. Forcez, d'ailleurs, la marche tant que vous pourrez et réquisitionnez ce qui vous sera utile soit pour le transport, soit pour l'alimentation.

Le général répondit immédiatement qu'il allait, avec les 2e et 3e divisions du 21e corps et les troupes de la réserve, former une seconde colonne forte d'environ 30 000 hommes, 25 pièces de canon et 4 mitrailleuses, et partir avec elle, en ne laissant au Mans que les malades. Le lendemain matin 27 novembre, la sortie du Mans s'effectua dans le plus grand

1. Le général Jaurès avait, en effet, reçu antérieurement une dépêche ainsi conçue : « Extrême urgence, envoyez cette nuit à Tours un bon régiment d'infanterie et une batterie d'artillerie, avisez immédiatement le chemin de fer pour qu'on prépare le matériel. — DE FREYCINET. »

Mais, tout en exécutant l'ordre, le général s'était plaint vivement qu'à peine l'organisation de son corps d'armée terminée, on commençait à l'affaiblir en lui enlevant un régiment de ligne et une batterie d'artillerie, alors qu'il n'avait que si peu de troupes régulières et si peu de canons.

ordre et, dans l'après-midi, la 2e et la 3e divisions ainsi que la réserve se trouvaient réunies autour de Parigné-l'Évêque, où s'établissait le quartier général.

Nous n'avons pas fait mention jusqu'à présent de la présence auprès du Mans du corps de Kératry. Ce corps, qui sortait du camp de Conlie et qui comptait environ 14 000 hommes, avait traversé le Mans dans la journée du 24 et était allé camper à Yvré-l'Évêque.

On comprendra qu'il était difficile que deux commandants en chef, celui du 21e corps et celui du corps de Bretagne, pussent vivre au Mans côte à côte et indépendants l'un de l'autre, sans qu'il en résultât de nombreuses et parfois de graves difficultés; aussi le général Jaurès avait-il été heureux de recevoir l'ordre de marcher en avant. Mais, à peine arrivé à Parigné-l'Évêque, il recevait la dépêche suivante :

Par arrêté d'hier, vous avez le commandement supérieur de toutes les forces destinées à opérer dans l'Ouest, y compris le corps de Kératry. Veuillez donner vos ordres en conséquence.

Le général Jaurès s'empressa d'exprimer au général de Kératry sa satisfaction de le voir lui apporter un nouveau contingent de combattants, et de l'inviter à le rallier en suivant une route intermédiaire à la division Rousseau en marche sur Saint-Calais et aux divisions Colin et Guillon en marche sur Grand-Lucé. Mais le général de Kératry ayant répondu à la mesure prise par le ministre par l'envoi de sa démission, le général Jaurès en fut informé par la dépêche suivante :

Le général Kératry ayant donné sa démission de commandant de l'armée de Bretagne, veuillez donner immédiatement vos instructions en tant que besoin aux deux généraux qui le remplacent : Le Bouëdec à Conlie et Gougeard à Yvré-l'Évêque.

En recevant cette dépêche, le général Jaurès avait naturellement ordonné au général Gougeard d'exécuter le mouvement prescrit au général de Kératry; mais, ayant reçu du nouveau commandant du corps de Bretagne une lettre dans laquelle cet officier général lui dépeignait sous de fâcheuses couleurs l'état des forces placées sous son commandement, il dut modifier ses ordres et répondit :

Je reçois la lettre par laquelle vous m'informez que le corps placé

sous votre commandement par suite de la démission du général de Kératry, n'est pas en état de coopérer aux opérations du 21e corps. Vous voudrez bien exercer et organiser vos troupes le plus tôt possible et vous m'informerez du jour où elles seront disponibles. En attendant, vous serez chargé de couvrir le Mans et vous occuperez les bois qui s'étendent entre Ardenay et Saint-Mars-la-Brière.

Il importerait que vous fissiez quelques reconnaissances du côté de Connéré, de Thorigné et de Bouloire, pour menacer l'arrière-garde de l'ennemi, dont une partie se trouve encore à la Ferté-Bernard et à Vibraye.

Lorsque vos troupes seront en état de marcher, vous m'en informerez, et je vous indiquerai alors la direction qu'elles devront suivre. Si la dissolution dont vous m'entretenez dans votre lettre venait à s'affirmer, vous auriez à l'arrêter immédiatement par tous les moyens possibles, et vous informeriez directement le ministre des mesures prises par vous à cet effet ; mais j'espère que cette dissolution d'un corps placé devant l'ennemi n'aura pas lieu, quels que soient les regrets que puisse causer aux troupes le départ de leur général en chef. Envoyez-moi la composition exacte de votre corps et l'organisation par brigades.

S'il était déjà assez difficile au commandant en chef du 21e corps de se tenir, tout en marchant, en relations constantes avec le corps Gougeard, il lui était véritablement impossible d'assumer la responsabilité de ce qui se ferait au camp de Conlie, où se trouvaient encore plusieurs milliers d'hommes non équipés et non armés ; aussi, le surlendemain de sa nomination au commandement en chef de toutes les forces de l'Ouest, le général Jaurès écrivait-il au ministre de la Guerre :

Quelques questions relatives à l'organisation et à l'armement des troupes réunies au camp de Conlie m'ont été soumises par le général Le Bouëdec. J'ai répondu à l'une d'elles qui était pressante parce qu'elle concernait le ravitaillement du corps d'Yvré-l'Évêque ; mais j'informe aujourd'hui le général Le Bouëdec que vous n'avez certainement entendu me confier que le commandement et la conduite des forces prêtes à agir.

Il me serait difficile, en effet, étant en marche avec le 21e corps, de m'occuper des questions multiples qui touchent à l'organisation des forces réunies au camp de Conlie, car il y aurait avant tout à s'assurer exactement de la situation dans laquelle ces forces se trouvent, de quelles ressources elles disposent, etc., etc. ; or, pour cela, il faudrait être sur les lieux.

Ces observations furent admises et le général Jaurès libéré de tous rapports avec le camp de Conlie.

Se hâtant de continuer sa marche vers la Chartre, le commandant du 21e corps quittait Parigné-l'Evêque le 28 au matin pour se porter sur Grand-Lucé, où il arrivait dans la soirée. Chemin faisant, il avait, à la première croisée des deux routes, fait faire halte à ses divisions pour régulariser la composition des brigades hâtivement constituées. Cependant, après bien des nouvelles contradictoires sur la marche de l'ennemi, dont on signalait toujours des détachements à la Ferté-Bernard, à Connéré, etc., il devenait évident que les forces qui avaient un moment menacé si sérieusement le Mans redescendaient précipitamment vers Châteaudun et Orléans, et que, par conséquent, Tours n'était plus menacé, il y avait lieu de modifier la marche du 21e corps ; aussi le général Jaurès télégraphiait-il le 29 au ministre de la guerre :

Général Rousseau à Saint-Calais m'écrit que mouvement précipité de retraite de l'ennemi sur Mondoubleau et Courtalain paraît certain. Dois-je toujours descendre vers la Chartre, comme vous me l'avez ordonné, ou poursuivre l'ennemi par Saint-Calais et Mondoubleau en envoyant général Rousseau en avant ?

Le ministre ayant répondu aussitôt :

Dites au général Rousseau de vous attendre à Saint-Calais en prenant une bonne position au-dessus de la ville et en bien occupant et surveillant la route de Vibraye. Vous-même rejoindrez le général Rousseau par le plus court chemin et attendez à Saint-Calais nouveaux ordres.

Le général Jaurès se hâtait de quitter Grand-Lucé et se dirigeait sur Saint-Calais, où il arrivait le 1er décembre.

Ayant ainsi toutes ses forces réunies sous sa main, le commandant en chef du 21e corps, à qui on signalait de tous côtés le mouvement de retraite de l'ennemi, avait hâte de se porter vers lui pour l'attaquer dans sa marche de flanc ; aussi, à Saint-Calais, adressait-il au ministre de la Guerre une nouvelle dépêche ainsi conçue :

Les renseignements arrivés ce matin indiquent cinq mille Prussiens à Connéré, d'autres au Luart, etc., etc. Si le ministre l'approuvait, je pourrais placer la 1re division à Berfay, la 3e à Coudrecieux

et la 2e à Bouloire; puis je ferais une attaque générale sur les positions de l'ennemi en marchant sur Connéré et sur Luart et en poussant jusqu'à la Ferté-Bernard.

Si l'idée de surprendre l'ennemi dans sa marche de flanc fut approuvée, l'attaque générale et immédiate telle que la proposait le général Jaurès ne fut pas autorisée et un mouvement beaucoup plus sur la droite lui fut indiqué par la dépêche suivante :

Votre proposition d'inquiéter l'ennemi à Connéré au moyen d'une marche sur Berfay est bonne, il conviendra même de remonter plus haut sur Vibraye, pour de là prendre à droite la route passant par Montmirail et la Bazoche-Gouet, et enfin Châteaudun par Courtalain. Toutes les troupes arrivées avec vous devront vous suivre dans ce mouvement; ne dirigez donc aucune de vos divisions sur Coudrecieux et Bouloire. Toutefois, avant de vous engager sur la route de Montmirail-Bazoche, vous me demanderez de nouvelles instructions, et, en tout cas, vous devrez envoyer des éclaireurs dans la direction de Connéré pour inquiéter l'ennemi. Quant au général Rousseau, il doit se diriger par la voie la plus courte sur Courtalain et de là sur Châteaudun.

Si l'attaque proposée par le général Jaurès était possible, la marche indiquée par le ministre ne l'était malheureusement pas. En effet, si l'on pouvait pousser hardiment une pointe rapide sur Connéré et la Ferté-Bernard, c'était parce qu'on rejoignait ainsi une ligne de chemin de fer, par laquelle on pouvait recevoir du Mans les approvisionnements, dont on n'avait qu'une très petite quantité; mais se porter de Vibraye sur la Bazoche et Courtalain, c'était s'engager avec quarante-cinq mille hommes dans des contrées entièrement ruinées par l'ennemi, qui les parcourait depuis plusieurs mois et dans lesquelles tous les rapports indiquaient qu'on n'aurait trouvé ni un sac d'avoine ni un sac de blé. Or, par suite de l'insuffisance des moyens de transport qu'on avait à grand'peine pu se procurer au Mans, il ne restait au 21e corps que pour un jour un tiers de vivres.

Une seule chose était possible : diriger la 1re division sur Châteaudun, comme le prescrivait le ministre, en lui donnant tous les vivres dont on pouvait disposer, et se porter rapidement sur Vendôme pour y prendre les approvisionne-

ments et les moyens de transport indispensables au 21e corps. C'est ce que le général Jaurès proposa et ce qui fut accepté aussitôt par le ministre de la Guerre.

Ce mouvement s'exécuta rapidement, et le 3 décembre le 21e corps arrivait à Vendôme, où son commandant en chef recevait du ministre de la Guerre la dépêche suivante :

Je suis très satisfait de votre arrivée à Vendôme ; vous avez bien marché et exécuté ponctuellement vos instructions, c'est bien.

Le général s'empressa de porter ce premier témoignage de satisfaction à la connaissance des troupes, en leur exprimant la confiance qu'elles sauraient se montrer aussi solides au feu qu'elles avaient été résistantes à la fatigue.

Toute la journée du 3 décembre fut employée à réunir les moyens de transport, à approvisionner les troupes et à les diriger successivement sur la forêt de Marchenoir, d'où elles devaient se porter sur Saint-Péravy et former l'aile gauche de l'armée de la Loire. Inutile d'ajouter que le général Jaurès s'attachait à perfectionner chaque jour l'organisation du 21e corps si hâtivement formé ; mais cette tâche ne laissait pas que d'être rendue assez difficile par les nombreux changements que des ordres successifs apportaient à la composition des troupes. Le général crut devoir s'en plaindre par la dépêche suivante adressée au ministre de la Guerre :

Le général de Loverdo me donne l'ordre de renvoyer aujourd'hui à l'armée de la Loire neuf bataillons de mobiles. Il m'avait donné, hier, l'ordre d'envoyer le 36e de marche, fort de 3 000 hommes, à Orléans.

On m'a fait envoyer à Tours le 59e de marche. Enfin, les troupes que j'ai laissées au Mans reçoivent l'ordre d'y rester.

Je vais exécuter les ordres reçus, mais le 21e corps s'affaiblira ainsi bien vite et, avec tous ces changements, j'aurai de grandes difficultés à conserver l'organisation des brigades et des divisions.

On se souvient que la 1re division du 21e corps, placée sous le commandement du général Rousseau, avait pris la direction de Châteaudun par la Bazoche et Courtalain. Dans l'après-midi, le général Rousseau télégraphiait :

Je suis à Courtalain sans nouvelles de l'ennemi, qu'on m'avait

signalé dans le voisinage de la Bazoche. J'ai entendu le canon toute la journée dans la direction de Châteaudun. Je partirai demain pour cette ville avec ma division. Le pays est ruiné; pas de fourrages.

Enfin, dans la nuit du 3 au 4 décembre, le général Jaurès recevait du ministre de la Guerre :

Je suis satisfait de la célérité et de la ponctualité de vos mouvements. Il faut appeler près de vous non seulement la troupe du général Gougeard, mais encore la colonne Rousseau, auquel, du reste, j'ai donné l'ordre de rabattre sur Écoman avec l'ensemble de ses forces. Vous occuperez la région Fréteval, Écoman, Autainville, Saint-Laurent-des-Bois, vous appuyant ainsi sur le front de la forêt de Marchenoir, que vous occuperez.

Binas sera solidement occupé comme poste avancé.

J'envoi directement un autre corps de troupe entre la Loire et la Forêt. Vous vous mettrez en relation avec le général Camo, qui le commande à Beaugency. Mettez bien votre temps à profit pour former rapidement votre armée dans ces excellentes positions, où se sont déjà formés le 16e et le 17e corps, que vous irez bientôt appuyer.

Conformément à ces instructions, le général Jaurès donnait l'ordre à sa 1re division, qui avait occupé Châteaudun le 3, de se rendre à Écoman, et, continuant le 4 sa marche en avant. il se portait sur Marchenoir, où il arrivait le 5 au matin.

Établissant fortement ses 45 000 hommes en avant de la forêt de Marchenoir, d'Écoman à Saint-Laurent-des-Bois, il donnait l'ordre au général Gougeard de se porter rapidement sur Épuisay pour couvrir Vendôme, qu'on lui disait être menacé par une colonne ennemie venant de Mondoubleau, et, en attendant l'arrivée sur le Loir du corps de Bretagne, il prescrivait à la colonne Collet, qui comptait près de 4 000 hommes et qui venait d'être placée sous ses ordres, d'occuper Morée et Saint-Hilaire-la-Gravelle. Ces dispositions recevaient l'approbation du ministre de la Guerre, qui télégraphiait au général Jaurès :

La position de votre armée telle que vous l'indiquez par votre dépêche est très bonne. Complétez rapidement votre organisation.

*
* *

Bien que le 21e corps n'eût cessé de marcher depuis sa sortie du Mans, et que les troupes fussent un peu fatiguées,

il était prêt à se présenter devant l'ennemi. Malheureusement, l'armée de la Loire venait de perdre la bataille de Patay et d'évacuer Orléans. Il n'était donc plus temps de lui apporter un renfort utile pour marcher sur Paris ; mais on pouvait contribuer à en sauver les débris et à former avec eux un nouveau centre de résistance ; c'est à cette tâche que le 21e corps allait être appelé à se dévouer.

Le 5 décembre, le ministre envoyait l'ordre au général Jaurès de se placer sous les ordres du général Chanzy, qui ramenait sur la rive droite de la Loire le 16e corps et la plus grande partie du 17e, et il adressait en même temps la dépêche suivante au commandant en chef des forces qui allaient constituer la deuxième armée de la Loire :

Faire suivre à son quartier général à Josnes ; communiquer à général Jaurès, faire suivre à Vendôme ou à Marchenoir. A partir de maintenant, vous ne relevez plus que du ministre de la Guerre. Vous prenez le commandement en chef des 16e et 17e corps que vous avez déjà et des forces de Jaurès, formant le 21e. Vous occuperez de bonnes positions entre Vendôme et la forêt de Marchenoir et la Loire sur le terrain que vous connaissez déjà.

Jaurès doit arriver ce soir à Marchenoir, où une partie de ses troupes se trouve déjà, et Rousseau, qui dépend de Jaurès, doit arriver de Châteaudun à Écoman. Le général Gougeard doit arriver prochainement à Vendôme avec le complément des troupes de Jaurès.

Le sous-préfet de Vendôme me mande qu'il craint d'être attaqué après le départ de Jaurès par 7 000 ou 8 000 Prussiens venant de Montdoubleau. — Avisez Jaurès si vous en avez possibilité pour qu'il défende Vendôme. Au surplus, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus, Vendôme doit être au nombre des positions occupées par l'ensemble de vos forces. Reformez votre armée de votre mieux en vous soudant bien avec Jaurès. Fortifiez soigneusement vos positions et mettez-vous en mesure d'y tenir tant que vous n'aurez pas affaire à des forces supérieures.

La deuxième armée de la Loire était constituée.

Les reconnaissances faites par la cavalerie du 21e corps dans la journée du 6 avaient signalé les éclaireurs ennemis à Ouzouer-le-Marché, à Épieds et à Verdes, mais le mouvement de l'ennemi semblait s'accentuer sur les 16e et 17e corps, et, son but paraissant être de forcer le passage entre la forêt de Marchenoir et la Loire, le général commandant en chef

la deuxième armée prescrivit au 21e corps d'occuper fortement la droite de la forêt de Marchenoir. En exécution de cet ordre, le général Jaurès prit les dispositions suivantes.

La 2e division reçut l'ordre de se rendre à Lorges et d'établir sa ligne entre les villages de Poisly et d'Ourcelles, la 1re brigade occupant Poisly, la 2e en avant de Lorges; la réserve, composée des trois bataillons de mobilisés de la Sarthe, en arrière, adossée à la forêt de Marchenoir. L'artillerie fut mise en position et occupa les points suivants : une batterie de 4 et une section de 12 à la gauche du village de Poisly; la 2e batterie de 4 à l'extrême droite de la ligne en position en avant d'une ferme, d'où elle dominait tout le terrain compris entre Cravant et Launay.

La journée fut employée à construire des épaulements et à s'installer fortement sur ces points.

La 3e division reçut l'ordre d'aller occuper Saint-Laurent-des-Bois pour remplacer la 2e division et appuyer sa gauche. Cette division fut mise en mouvement à la pointe du jour et envoya préalablement un escadron de cavalerie à Autainville avec mission de reconnaître la position de Binas; une compagnie d'infanterie de marine fut envoyée pour soutenir cette reconnaissance. Dès que la tête de la division eut dépassé Autainville, une fusillade assez nourrie se fit entendre sur la gauche; c'était la compagnie d'infanterie de marine qui était attaquée dans Binas. Elle reçut l'ordre de se replier sur Vallières, si elle y était forcée, et la division continua sa marche sur Saint-Laurent-des-Bois. A peine était-elle installée dans son campement, que le canon se fit entendre et que des colonnes ennemies furent signalées en avant.

Le général Guillon fit occuper immédiatement le village de Marolles par un bataillon et une section d'artillerie, un deuxième bataillon restant en réserve derrière le village.

A la droite, la ferme de Bois-d'Enfer, déjà en partie crénelée, fut mise de nouveau en état de défense et occupée par un bataillon.

Toutes ces troupes appartenant à la 1re brigade, le reste de cette brigade s'établit en avant de Saint-Laurent-des-Bois, masqué complètement par un mouvement de terrain.

La 2e brigade porta un bataillon à Vallières et le fit sou-

tenir par les obusiers de montagne de la marine; un bataillon fut également placé en arrière comme soutien, et le reste de la brigade en réserve dans une position analogue à celle de la première. Les tirailleurs reliaient Vallières, Marolles et la ferme du Bois-d'Enfer. Du côté de Marolles, une assez forte colonne d'infanterie et de cavalerie, qui s'avançait pour s'emparer du village, se retira au premier coup de canon. Du côté de Vallières, l'attaque fut plus vive, et le général Guillon fit porter une nouvelle section de 4 de ce côté pour appuyer la 2e brigade. Le tir des pièces fut excellent, et, à une heure et demie, Binas était évacué.

Une section de 12 fut aussitôt envoyée à Vallières, et son tir eut pour effet d'accélérer le mouvement de retraite de l'ennemi. Les reconnaissances de cavalerie signalant qu'il s'était retiré complètement, les troupes rentrèrent dans leur cantonnement. En résumé, le mouvement de l'ennemi sur la 3e division ne fut, dans cette journée, qu'une simple reconnaissance offensive de nos positions en avant de la forêt de Marchenoir. La 1re division reçut l'ordre de quitter Morée pour venir appuyer la gauche de la 3e division; elle établit sa 2e brigade à Viévy-le-Rayé et la 2e à Saint-Léonard. La division de Bretagne reçut l'ordre de quitter Saint-Calais et de se rendre à la Ville-aux-Clercs, en laissant une force importante à Épuisay. Enfin, la réserve et le quartier général furent établis à Marchenoir.

Toutes ses dispositions étant ainsi prises, le commandant en chef du 21e corps put attendre avec confiance l'attaque qu'il lui était facile de prévoir pour le lendemain.

Le 7 au soir, le général Chanzy avait télégraphié au général Jaurès :

Une reconnaissance des éclaireurs algériens sur Baccon signale des forces ennemies paraissant considérables se dirigeant entre Villermain et Ouzouer-le-Marché. Faites reconnaître cette démonstration; soyez prêt à la repousser, informez-moi à Josnes.

Les reconnaissances de cavalerie envoyées dès le point du jour, dans la matinée du 8, dans la direction de Baccon, signalèrent immédiatement un mouvement prononcé de l'ennemi sur nous, et, effectivement, à huit heures du matin, trois

batteries prussiennes venaient s'établir à droite du village de Villermain et ouvraient un feu très nourri sur le village de Poisly. Les batteries de la 2e division ripostèrent aussitôt, et une forte ligne de tirailleurs portée en avant de ces batteries les soutint énergiquement jusqu'à onze heures. A ce moment, l'effort de l'ennemi s'accentuant, nos tirailleurs, qui avaient sérieusement souffert depuis le matin, durent se replier, et la batterie de 4 et les deux pièces de 12 vinrent prendre position en arrière sur la crête, entre Lorges et Poisly; arrivés là, la vivacité de leur feu arrêta le mouvement de l'ennemi, qui se replia, et elles purent, ainsi que la ligne des tirailleurs, reprendre leur première position.

Vers la même heure, l'attaque s'étendit vers la droite, et la batterie de 4 de la 2e brigade ouvrit son feu pour repousser des colonnes de cavalerie qui s'avançaient dans cette direction. En même temps, une colonne d'infanterie assez nombreuse étant venue occuper une ferme distante d'environ 1 500 mètres de nos premières lignes, le 1er bataillon du 49e de l'Orne fut lancé en avant et enleva cette ferme avec entrain en y faisant quelques prisonniers. Après cette attaque, il fut relevé par le 2e bataillon, et le 3e reçut mission d'aider le 2e bataillon à maintenir cette position.

Vers deux heures, un retour offensif de l'ennemi eut lieu, et ces bataillons furent vigoureusement attaqués; le général Colin les fit alors soutenir par deux bataillons des mobiles de la Sarthe, qui s'avancèrent en bon ordre sous un feu d'artillerie assez vif et obligèrent l'ennemi à se retirer.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque le feu de mousqueterie cessa.

Le général en chef, qui avait porté dès onze heures du matin sa réserve à Lorges pour appuyer la 2e division, mit à ce moment à la disposition du général Colin une batterie de 12, qui fut placée au centre de la ligne et prit une part importante à la lutte d'artillerie qui continuait. Une autre batterie de 4 de la réserve alla relever la batterie de la marine, qui avait beaucoup souffert et qui avait épuisé ses munitions. Le feu ne cessa qu'à la nuit, et le soir, la 2e division, qui s'était portée en avant, reprit ses positions du matin.

Tandis que ces faits se passaient à la droite du 21e corps,

une batterie ennemie s'établissait, vers dix heures du matin, en arrière et sur la droite de Villesiclaire et ouvrait son feu sur Marolles, du côté de la 3e division. L'artillerie de la 3e division ripostait aussitôt énergiquement et forçait la batterie ennemie à se déplacer et à s'établir en arrière de Chantôme, puis à se retirer complètement.

Vers trois heures, un convoi ennemi ayant été signalé se dirigeant vers Ouzouer-le-Marché, le général Guillon fit avancer trois bataillons et deux sections d'artillerie à un kilomètre en avant de Marolles ; le convoi ayant alors disparu, l'artillerie put néanmoins ouvrir le feu utilement sur la cavalerie qui l'accompagnait. L'ennemi ayant enfin disparu, la division rentrait à cinq heures dans son campement.

Le 21e corps venait donc d'avoir sa première journée sérieuse et les troupes engagées avaient bien tenu.

On reconnaîtra que ce n'était pas sans quelque mérite, si l'on considère que c'étaient des régiments de mobiles et de mobilisés placés depuis quinze jours à peine sous les ordres du général Jaurès, la plupart armés de fusils à tabatière. quelques-uns même de fusils à piston, et n'ayant connu jusque-là que la défaite.

Quant aux marins et aux volontaires de l'Ouest de la réserve, ils étaient restés en seconde ligne, prêts à se porter là où leur appui eût été nécessaire.

Dès sa rentrée au quartier général, le général Jaurès écrivait au général Guillon, qui, ainsi qu'on l'a vu, n'avait eu à repousser qu'une reconnaissance d'artillerie :

L'attaque sur la 2e division, commencée vers neuf heures du matin, a duré jusqu'à la nuit; elle a été vigoureuse, mais nos troupes ont maintenu toutes leurs positions et se sont même avancées avec succès au centre. Il est probable que l'attaque recommencera demain matin plus violente qu'aujourd'hui ; si vous n'êtes pas vous-même attaqué trop vigoureusement, il serait du plus grand intérêt que votre droite appuyât la gauche de la 2e division.

Si vos pièces de 12 pouvaient s'avancer vers le Bois-d'Enfer et les Bouëches, elles seraient en mesure de gêner l'attaque de l'ennemi sur Poisly, où se trouve la gauche du général Colin ; vous pourriez les faire appuyer solidement par quelques bonnes troupes. Je ne vous donne, du reste, ici qu'une indication dont votre expérience militaire vous fera reconnaître l'utilité.

Une menace sérieuse sur le flanc de l'ennemi, qui cherche à nous forcer entre Poisly et Josnes, peut être du plus grand effet.

Cela dit, faites pour le mieux.

En même temps, ordre était donné à la 1re division de se rendre à Autainville pour appuyer la 3e dans son mouvement sur la droite. Quant à la division de Bretagne, elle restait par ordre du ministre à la Ville-aux-Clercs, envoyait ses éclaireurs dans la forêt de Fréteval, et se reliait avec la colonne mobile du commandant Collet, qui occupait Fréteval, Morée et Saint-Hilaire-la-Gravelle.

Le 9 au matin, le général Colin télégraphiait au général Jaurès :

L'ennemi est toujours en force en face de nous avec beaucoup d'artillerie. L'officier prisonnier que je vous adresse m'a dit que nous serions attaqués par plusieurs divisions ; mais il ne connaît que la composition de la sienne, 12 000 hommes et 36 bouches à feu.

Prévenu par ses reconnaissances que des mouvements de troupes s'étaient effectués pendant toute la nuit dans la direction générale d'Ouzouer-le-Marché à Meung, le commandant de la 2e division envoya le plus en avant possible une forte ligne de tirailleurs, qui put constater qu'il n'y avait rien du côté de Villermain et que l'ennemi semblait s'être porté en arrière de Cravant en masses assez considérables.

A sept heures du matin, le capitaine Lévy reçut l'ordre de se porter en tirailleur, avec ses cinq compagnies du 41e, en appuyant sa droite à la ferme la Villette et sa gauche à la route de Cravant. Un détachement alla occuper la ferme de la Villette, que l'ennemi avait abandonnée, et s'y maintint pendant près d'une heure sous un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie ; mais, l'ennemi ayant accumulé ses forces sur ce point, le capitaine Lévy dut céder devant le nombre et se replier sur ses premières positions, où il se maintint sous un feu très violent jusque vers midi, heure à laquelle le 2e bataillon de l'Orne, passant en première ligne, vint remplacer le 41e, dont les cartouches étaient épuisées et qui avait sérieusement souffert. En même temps, le 1er bataillon de l'Orne était lancé sur la ferme de Villecoulon, dont il s'empara.

Pendant ces divers engagements, la batterie de 4 de la marine, qui occupait les mêmes positions que la veille, soutint énergiquement le feu de l'artillerie ennemie et fut vigoureusement appuyée par une batterie de 12 que le général en chef, arrivé dès le matin à Lorges avec la réserve, avait envoyée immédiatement prendre position au centre de la ligne.

Toute l'après-midi, les mobiles de l'Orne, qui composaient presque entièrement la 2e brigade de la 2e division, furent fortement engagés, autant pour soutenir nos batteries que pour arrêter les tentatives de l'ennemi de se porter en avant. Leur colonel, M. des Moutis, officier d'un rare mérite, qui commandait la 2e brigade, se distingua particulièrement dans cette journée.

Tandis que la 2e division défendait si énergiquement la droite de ses positions, le général Guillon, entendant la violence de la canonnade, se portait entre la ferme des Bouëches et Villermain avec deux sections de 12, précédées par une ligne de tirailleurs et flanquées par deux bataillons, avec deux autres bataillons en réserve pour soutenir la gauche de la 2e division, ainsi que le général Jaurès l'y avait invité la veille; mais, l'attaque ne se prononçant pas sur la gauche de la 2e division, les troupes de la 3e rentraient vers cinq heures dans leur campement. Un peu avant la nuit, le feu cessait sur toute la ligne.

Cette seconde journée avait eu un résultat important, car elle avait contribué à augmenter la confiance en elles-mêmes des jeunes troupes du 21e corps, toutes fières d'arrêter l'ennemi et qui se montraient prêtes à marcher en avant aussitôt que l'ordre leur en serait donné.

La journée du 10 décembre s'ouvrait dans des circonstances favorables pour le 21e corps. Dès la veille, le général Jaurès avait ordonné à la division de Bretagne de quitter la Ville-aux-Clercs, de passer le Loir et de s'établir de Morée à Écoman en poussant une forte reconnaissance sur Moisy, qui devait être occupé.

Sûr désormais de ne pas être tourné par sa gauche, qui se trouvait ainsi couverte par la division de Bretagne et par la colonne Collet, le commandant en chef du 21e corps pouvait enfin songer à prendre l'offensive.

Effectivement, dès la pointe du jour, il se porte en avant de Lorges avec la réserve, et ordonne l'attaque. Le bataillon d'infanterie de marine de la 1re brigade de la 2e division est lancé sur le village de Villermain qu'il occupe et d'où il porte ses tirailleurs jusqu'à la ferme du Coudray, où se trouve un fort détachement d'infanterie prussienne. En même temps, sur toute la ligne de bataille, les tirailleurs sont portés aussi en avant que possible.

Les batteries de la 2e division, celle de 4 de la marine et celle de 12 de la réserve, qui ont gardé les positions qu'elles occupaient les jours précédents, ouvrent le feu. Une batterie établie à Poisly envoie deux pièces en avant de Villermain, tandis que deux autres pièces se portent en avant et à droite de Poisly; la dernière section reste en position devant ce village. Sur ces deux points, nos tirailleurs contiennent toutes les tentatives de l'ennemi.

A la gauche, l'infanterie de marine déloge l'ennemi de la ferme du Coudray et l'oblige à reculer les batteries qu'il avait en position à Poisioux et à Montigny. Sur toute la ligne, le feu est intense. De son côté, le général Guillon, commandant la 3e division, qui avait reçu la veille l'ordre d'appuyer la 2e division par un vigoureux effort en avant, s'était avancé, avec une section de 4, une section de 12, deux batteries de mobiles et un bataillon de marins, sur la crête entre Poisly et Villermain, et son feu avait éteint celui d'une batterie prussienne, établie à Coudray, qui avait dû changer d'emplacement.

Vers midi, sur l'ordre du général Jaurès de prononcer plus vigoureusement son mouvement, le général Guillon occupe le village de Villermain et fait relever par ses tirailleurs le bataillon d'infanterie de marine qui tenait ce village et la ferme du Coudray; il établit en même temps son artillerie en avant de Villermain et dirige de là un feu très vif sur les batteries ennemies.

Se portant enfin en avant avec le reste de sa division, à l'exception de quelques bataillons laissés en réserve, le général Guillon, appuyé par une batterie de la réserve et ayant sa gauche couverte par une brigade de cavalerie, pousse vigoureusement ses tirailleurs et occupe le chemin allant de

Mézières à l'Orme, à cinq cents mètres environ de Mézières.

Au même moment, des colonnes ennemies sont signalées descendant sur Mézières, et leurs tirailleurs se trouvent bientôt aux prises avec les nôtres; mais une batterie arrête ces masses, qui ne peuvent avancer.

Tandis que la 3e division prononce ainsi avec succès son mouvement tournant, le général Rousseau, qui a déjà envoyé un bataillon et une section d'artillerie à Vallières pour appuyer la gauche du général Guillon, dirige sur Binas une forte reconnaissance composée d'un bataillon, d'une section d'artillerie et de trois escadrons, et l'appuie lui-même avec trois bataillons. Cette reconnaissance pousse jusqu'à Ouzouer-le-Marché, qu'elle occupe après quelques coups de fusils échangés avec des hulans; l'ennemi qu'on y avait signalé s'était retiré à la vue du mouvement du général Rousseau.

Il est quatre heures, la position du 21e corps est menaçante pour l'ennemi, dont la droite est à moitié tournée. Aussi le général Jaurès, qui a informé le général Chanzy de son mouvement et des premiers succès de ses troupes, attend-il avec impatience l'autorisation de s'engager à fond; mais, en réponse aux avis successifs qu'il lui fait parvenir, le général Chanzy lui télégraphie :

Je suis très satisfait de la façon dont vous tenez la chose à la gauche. De mon côté, les choses vont bien, mais l'attaque n'est pas encore possible avec vigueur. Il pourrait se faire que l'ennemi tente le même mouvement qu'hier au soir pour tourner notre droite; j'y porte toute mon attention.

Il n'y avait plus pour le 21e corps qu'à maintenir le terrain conquis jusqu'à la nuit, et c'est ce qui fut fait.

Ainsi, depuis quatre jours, l'armée allemande avait vainement essayé de forcer nos lignes, et non seulement elle n'avait pu y parvenir, mais elle se trouvait encore gravement menacée sur sa droite. Jamais, peut-être, depuis le commencement de la guerre, l'ennemi n'avait éprouvé une aussi longue résistance, et cette résistance, c'étaient des mobiles soutenus par quelques régiments de marche et quelques batteries de marine qui la présentaient, grâce, il faut le dire, à l'énergie du commandement.

Ah! si, après la prise d'Orléans, le général Bourbaki avait arrêté et reformé les 15e, 18e et 20e corps, comme le général Chanzy avait reformé les 16e et 17e; s'il avait pu, de son côté, faire face à l'ennemi, combien la situation des Allemands n'eût-elle pas été critique!

Après la prise d'Orléans, en effet, le prince Frédéric-Charles avait séparé son armée en deux et avait, un peu imprudemment peut-être, passé la Loire avec une partie de ses forces pour poursuivre les 15e, 18e et 20e corps, laissant au grand-duc de Meklembourg et au général de Thann le soin de détruire les 16e et 17e corps restés en deçà du fleuve. Or, grâce à la prompte organisation du 21e corps et à ses marches forcées qui l'avaient amené en avant de la forêt de Marchenoir à temps pour servir de point d'appui aux 16e et 17e corps[1], le général Chanzy, qui les commandait, avait pu se retourner contre l'ennemi, et arrêter si bien sa poursuite qu'après cinq jours de combats, nous nous trouvions dans cette situation, que partout l'avantage nous était resté, et que, si, le 11, l'ordre eût été donné à la deuxième armée de faire un mouvement général et énergique en avant, il y aurait eu les plus grandes chances pour nous d'obtenir une victoire décisive, qui eût amené la reprise d'Orléans. Que fût-il advenu alors du prince Frédéric-Charles, pris au delà de la Loire entre l'armée de Bourbaki et l'armée de Chanzy?

Mais, pour que la deuxième armée eût pu faire un vigoureux mouvement offensif, il eût fallu que le prince Frédéric-Charles eût rencontré, de l'autre côté de la Loire, une résistance quelconque; aussi a-t-on pu lire, dans le livre du général Chanzy comme dans l'ouvrage de M. de Freycinet, quels appels pressants furent faits au général Bourbaki. Malheureusement, ils furent vains, et le prince Frédéric-Charles put, en enlevant Chambord, qui ne fut pas défendu, et en se portant sur Blois, faire craindre à la deuxième armée de se trouver prise entre deux feux. Dès lors, une plus longue résistance dans les lignes de Josnes devenait imprudente, et le général Chanzy dut à son grand regret se décider à se replier sur Vendôme et à reporter ses forces au delà du

1. « La concentration du 21e corps à Marchenoir a sauvé l'armée! » (De Freycinet, *La Guerre en Province*, page 192.)

Loir, suivant le plan qui avait été arrêté entre lui et le ministre de la Guerre lors de la venue de ce dernier au quartier général le 9 au soir, pour le cas où le général Bourbaki ne pourrait agir.

Ajoutons que, depuis vingt-quatre heures, le siège du gouvernement était transféré de Tours à Bordeaux.

*
* *

Dans ses dispositions pour assurer la retraite sur le Loir, le général Chanzy avait prescrit que la deuxième armée pivoterait sur sa gauche et que, par suite, le 21e corps se replierait le dernier. En conséquence, pendant la journée du 11, ce corps maintint ses positions avec l'ordre de n'ouvrir le feu que si l'ennemi attaquait; toutefois, pour s'assurer que le mouvement de retraite pourrait s'effectuer sans avoir à redouter une menace sur son flanc gauche, le général Jaurès ordonna à la 1re division de diriger une reconnaissance sur Binas et à la colonne Collet d'en faire également une sur Châteaudun.

La journée fut calme, et l'ennemi se borna à des démonstrations sur le 16e et le 17e corps. A la nuit seulement, la 2e division, laissant ses feux allumés sur toute la ligne, quitta ses positions et vint se placer, sa gauche à la pointe de la forêt de Marchenoir, en arrière de Lorges, et sa droite à la ferme de la Mothe-Potain.

Le 12, le 21e corps accentue son mouvement de retraite. La réserve, quittant Marchenoir, se porte à Viévy-le-Rayé, la 1re division descend d'Autainville sur la Colombe, la 2e division se rend à la Pagerie; enfin, la division de Bretagne occupe Écoman et Moisy, tandis que la colonne Collet rentre à Saint-Hilaire après sa reconnaissance sur Châteaudun, ramenant quelques prisonniers.

Le 13, le mouvement de retraite continue sous une pluie battante, qui rend la marche des troupes extrêmement pénible. La 1re division passe le Loir à Saint-Hilaire, qu'elle occupe, ainsi que les hauteurs de la rive droite. La 3e passe le Loir à Fréteval, laisse un bataillon sur la rive gauche, à Château (Ruine), un autre bataillon à la gare, et le reste de la

division va s'établir sur les hauteurs en arrière de Fréteval, autour de la ferme du Plessis. La 2e division quitte la Pagerie, traverse aussi le Loir à Fréteval et va occuper les hauteurs de Mont-Henry, au-dessus de Fontaine. La division de Bretagne passe le Loir à Saint-Hilaire et va occuper les hauteurs entre Cloyes et Saint-Jean-Froidmentel. Enfin, la réserve se rend à Busloup, où elle est renforcée par la colonne Collet.

La marche en arrière du 21e corps et le passage du Loir s'étaient effectués dans le plus grand ordre, bien qu'il eût fallu faire défiler près de cinquante mille hommes et cinq grands convois sur les deux seuls ponts de Fréteval et de Saint-Hilaire. Cependant, les rapports des reconnaissances et les divers renseignements reçus indiquaient que le grand-duc de Mecklembourg s'avançait sur le Loir avec trois divisions et soixante-douze pièces de canon. Aussi, dès le 14 au matin, le général Jaurès prenait-il ses dispositions pour se maintenir énergiquement dans ses positions et pour empêcher l'ennemi de franchir le Loir devant lui.

Vers midi, le grand-duc prononçant son mouvement à la fois sur Morée et sur Fréteval, le général Rousseau résolut de retarder sa marche en se portant au devant de lui, afin d'avoir le temps d'établir une tête de pont à Saint-Hilaire. Faisant repasser le Loir au 13e bataillon de chasseurs à pied, à quatre compagnies du 58e de marche, au bataillon des mobiles de l'Aude, aux francs-tireurs de la Corrèze et à une section d'artillerie, il portait ses troupes sur la route de Morée et les établissait dans une forte position au-dessus d'un ravin.

Vers quatre heures, les Prussiens s'avancèrent en poussant des hourras; mais, reçus par une vive fusillade, ils durent s'arrêter. La lutte engagée fut des plus vives; un moment, nos troupes tentèrent de se porter en avant; mais, arrêtées par un feu violent d'artillerie, elles durent se contenter d'arrêter l'ennemi et de conserver leurs positions.

Le commandant Duburquois, du 6e dragons, qui avait été chargé de la défense des villages sur la crête de la vallée, se distingua particulièrement dans cette affaire. Le général Rousseau terminait son rapport au général Jaurès sur cet engagement en disant : « Je suis content de la manière dont les

troupes se sont conduites ; c'est d'un bon augure pour demain. Nous avons dix-huit morts et cent huit blessés. »

Tandis que ces faits se passaient à Saint-Hilaire, une division ennemie se présentait en même temps devant Fréteval. Ce village étant absolument dominé par des coteaux élevés et à pic, on n'avait pu laisser qu'un bataillon de l'autre côté du Loir, sur la crête, pour surveiller les mouvements de l'ennemi et pour couvrir le pont ; en outre, un bataillon de marins, sous le commandement du capitaine de frégate Michaud, avait été placé en grand'garde à la gare de Fréteval, qui se trouve un peu en dehors du village. Ce bataillon fut ultérieurement renforcé par un bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure. Enfin, la 3e division, établie sur les coteaux du Plessis, avait ses réserves massées sur la lisière de la forêt de Fréteval.

Vers onze heures et demie, une division bavaroise se présentant à la fois par la route d'Oucques et par celle de Morée, le bataillon qui se trouvait sur les crêtes dut se replier pour ne pas être coupé, et l'ennemi pénétra dans Fréteval, mais sans pouvoir occuper la gare, où le commandant Michaud se maintint énergiquement.

Bientôt, l'artillerie bavaroise couronnant les hauteurs de Fréteval ouvrait le feu sur la 3e division. Une batterie établie à la ferme du Plessis lui répondit aussitôt ; mais, fortement éprouvée, elle dut se déplacer. Une seconde batterie de 4 et deux sections de 12 placées sur l'éminence que présente la route de Paris en face de Fréteval, purent répondre plus efficacement aux batteries ennemies, dont le feu ne tarda pas à se ralentir. Des batteries de la réserve furent appelées et placées à l'avant de la route de Saint-Calais, prêtes à agir.

La journée s'acheva sans que l'ennemi osât poursuivre son mouvement et tenter de passer le Loir pour aborder nos positions ; mais la fusillade ne cessa pas d'être très vive entre le village et la gare.

A la nuit tombante, le commandant en chef du 21e corps, jugeant qu'il importait de ne pas laisser à l'ennemi la paisible possession d'un village dans lequel il eût pu masser ses colonnes pour l'attaque probable du lendemain, donna l'ordre au général Guillon de réunir quatre solides bataillons à la

gare et de faire attaquer Fréteval à huit heures du soir, avec recommandation de s'efforcer de fermer de suite à l'ennemi la retraite par le pont, afin de faire le plus grand nombre de prisonniers possible. Le général Guillon fit aussitôt appeler le capitaine de frégate du Temple, qui commandait sa 2e brigade, et lui confia l'exécution de ce mouvement.

Tandis que cette attaque se préparait, le général en chef, rejoignant le 3e bataillon de fusiliers-marins qui se trouvait au bas de la route de Busloup et dont deux compagnies occupaient la Papeterie, ordonnait au capitaine de frégate Collet, qui commandait ce bataillon, de se porter avec ses quatre compagnies sur la droite de Fréteval et de prendre position à un kilomètre environ du village pour couper de ce côté toute retraite à l'ennemi, au cas où, refoulé de Fréteval, il chercherait à gagner la passerelle de la Papeterie, et pour être en même temps en situation d'appuyer la colonne du Temple si celle-ci se heurtait à une résistance trop prolongée.

Le commandant Collet, officier d'un grand courage, partit pour exécuter les ordres du général en chef et prit position à une distance très rapprochée du village. Bientôt, entendant quelques coups de fusils qui s'échangeaient incessamment entre les avant-postes, il crut, malheureusement, bien qu'il ne fût que sept heures, que l'attaque commençait, et, marchant en avant, il enlevait un poste prussien qui se trouvait dans les premières maisons de Fréteval, et s'avançait ensuite dans la rue principale. Mais déjà l'éveil était donné par quelques soldats échappés des premières maisons, et une violente fusillade s'engageait.

Enlevés par leur chef énergique et par leurs officiers, nos marins pénètrent jusqu'au cœur du village : mais, arrivés en face de la grande place, ils sont accueillis par un feu si terrible qu'il leur est impossible de faire un pas de plus. A cet instant, le commandant Collet est tué, et son capitaine adjudant-major, le lieutenant de vaisseau Denans, tombe auprès de lui. En vain, les officiers, se jetant en avant et formant comme un peloton à la tête des compagnies, s'efforcent de les enlever ; presque tous sont frappés, et ceux qui restent debout, contraints de reconnaître combien la lutte est dis-

proportionnée, se décident à regret à ramener en arrière nos vaillants matelots, qui ne reculent que lentement et en faisant si bonne et si fière contenance que l'ennemi n'ose les poursuivre.

Quant à l'attaque prescrite, celle qui devait être faite, non par quatre compagnies, mais par quatre bataillons, elle ne fut malheureusement pas tentée, le commandant du Temple, qui devait la conduire, ayant estimé que, l'éveil ayant été donné aux Prussiens par le mouvement imprudent du commandant Collet, il devenait dangereux de chercher à leur enlever Fréteval. Le général en chef regretta vivement cette décision, car il est évident que, si le commandant du Temple, entendant la fusillade nourrie qui indiquait bien une attaque de notre part sur la partie du village opposée à celle qu'il devait aborder, avait pris sur lui de marcher au feu en devançant quelque peu l'heure fixée, il eût pris l'ennemi à revers et enlevé facilement Fréteval en capturant tout ce qui s'y trouvait.

Tous les mouvements de l'ennemi, dans la journée qui venait de s'écouler, avaient semblé indiquer pour le lendemain une affaire sérieuse ; aussi le général Jaurès avait-il pris ses dispositions en conséquence, et le 15, dès le point du jour, ses troupes se trouvaient en bonne position pour empêcher le grand-duc de Mecklembourg de passer le Loir devant lui. Mais le grand-duc, après avoir reconnu les positions du 21e corps, avait-il compris qu'il ne pouvait tenter le passage avec quelques chances de succès, ou un ordre supérieur lui avait-il enjoint de diriger ses forces sur Vendôme ? Toujours est-il qu'on reconnut bientôt que les forces considérables que le 21e corps avait la veille devant lui s'étaient repliées. Un rideau assez étendu d'infanterie se voyait encore, mais l'artillerie avait disparu.

Le commandant en chef ordonna alors au général Guillon de faire occuper Fréteval par quatre bataillons placés sous le commandement du capitaine de frégate Michaud, ce qui fut exécuté avec beaucoup d'entrain, malgré une fusillade des plus nourries dirigée sur nos troupes du haut des positions dominantes de la rive gauche. Quant à la résistance du village, elle fut presque nulle, l'ennemi n'y ayant laissé qu'un

avant-poste. On y apprit qu'après la rude attaque exécutée la veille au soir par les quatre compagnies du 3e bataillons de marins, les Prussiens, craignant sans doute un retour offensif de forces plus nombreuses, s'étaient repliés pendant la nuit. Conformément aux ordres du général Chanzy, le pont de Fréteval fut détruit.

Du côté de Morée, aucune tentative ne fut faite par l'ennemi, et le général Rousseau ne signala que la marche d'une colonne sur Saint-Jean-Froidmentel, mouvement dont le général Gougeard, qui se trouvait à Cloyes, fut immédiatement averti.

Tout allait donc bien à la gauche, où se trouvait le 21e corps, qui venait d'affirmer de nouveau sa remarquable solidité ; mais au centre, dans la soirée du 15, une partie du 17e corps était forcée de plier devant le grand-duc de Mecklembourg, tandis que le 16e corps, attaqué par les troupes du prince Frédéric-Charles arrivant par la route de Blois, ne conservait ses positions qu'au prix des plus courageux efforts.

Le général Chanzy, craignant que le 16e et le 17e corps, épuisés par cette suite non interrompue de combats qui duraient depuis quinze jours, ne fussent plus en état de couvrir Vendôme, ordonna, dans la nuit du 15 au 16, la retraite sur le Mans. Cette retraite s'opéra dans la matinée du 16 pour les troupes des 16e et 17e corps, et à neuf heures du matin, les ponts de Vendôme sautaient.

Le général Jaurès avait reçu à 8 h. 45 du matin, la dépêche suivante :

Général Chanzy à général Jaurès à Pezou :

Je fais passer tout le 16e corps sur la rive droite. Tenez-vous prêt à exécuter votre mouvement de retraite dès que je vous préviendrai. Poussez vos voitures derrière vous; repliez tout, télégraphe et matériel.

Cependant, tandis que tout était tranquille à Pezou et à Fréteval devant la 2e et la 3e divisions du 21e corps, l'ennemi montrant quelques forces du côté de Droué et sur la route de Saint-Jean-Froidmentel, le général Rousseau résolut d'enlever Morée et d'occuper les hauteurs environnantes. Il fit, dans ce but, avancer une partie de son artillerie à la

Blinière, et le tir de ces pièces fut assez heureux pour obliger une batterie ennemie à changer plusieurs fois de position.

Vers trois heures, les tirailleurs de la 1re division gagnant du terrain, le général Rousseau fit aborder Morée de front et, malgré un feu très vif de l'ennemi retranché dans les maisons du village, toute la partie basse fut enlevée.

A ce moment, l'ordre de la retraite donné par le général Chanzy lui parvenant, le général Rousseau dut se borner à conserver ses positions sans pousser plus avant, et à la nuit la 1re division se repliait sur Saint-Hilaire en se couvrant de nombreux tirailleurs. La 2e division, restée tout le jour sur ses positions, se mit, à la nuit, en retraite dans la direction de Montdoubleau, tandis que la 3e division, levant le camp également à la tombée du jour, se dirigeait sur Romilly, où elle arrivait à une heure et demie du matin. La réserve enfin quittait Busloup à trois heures et arrivait au milieu de la nuit à Beauchène, où s'établit le quartier général.

Quant au corps de Bretagne, il resta en position jusqu'au soir et se mit ensuite en route pour Droué, après avoir détruit les ponts sur le Loir et en coupant les routes derrière lui.

La retraite de la 2e armée de la Loire sur le Mans s'effectua dans les conditions les plus pénibles et les plus difficiles, par une pluie torrentielle qui rendait les chemins presque impraticables à l'artillerie. Jamais, peut-être, les chefs n'eurent plus à faire pour soutenir le moral des soldats, obligés de marcher pendant de longues heures de nuit dans la boue jusqu'à mi-jambe et sans un vêtement sec sur le corps.

Le général Jaurès, pour assurer le bon ordre dans la marche de son corps d'armée, dut passer toute la nuit debout à Danzé, pour surveiller lui-même le défilé de ses troupes.

Dans la journée du 17, la marche du 21e corps fut la suivante : la 1re division arrive à une heure du matin à la Chapelle-Vicomtesse, en repart à une heure de l'après-midi et bivouaque le soir entre Souday et Saint-Agil. La 2e division traverse Montdoubleau et se rend à Baillou. La 3e division quitte Romilly à huit heures du matin et vient s'établir à Montdoubleau, gardant la route de Berfay et le village de Cormenon. La réserve quitte Beauchène à dix heures du matin et se rend à Baillou en traversant Montdoubleau.

Quant au corps de Bretagne, arrivé à sept heures du matin au village de Droué, il y avait fait une halte de trois heures et se remettait en marche à dix heures, lorsque, tout à coup, une fusillade éclate aux avant-postes, qui sont refoulés, et l'ennemi fait irruption dans le village, tandis qu'une batterie prussienne ouvre le feu et balaie la place où se trouvent encore massées les voitures divisionnaires.

Il y eut là un moment des plus critiques, et il ne fallut rien de moins que la rude énergie du général Gougeard pour éviter un désastre. Ordonnant aux officiers de rallier leurs hommes à l'abri des maisons, faisant rapidement prendre position à l'artillerie pour répondre au feu de l'ennemi et plaçant ses mitrailleuses à l'entrée des rues occupées par l'assaillant, il arrête leur premier élan.

Bientôt, réunissant une colonne d'infanterie, il s'élance à sa tête : on se bat dans les rues, on lutte corps à corps dans les maisons. En même temps, le chef d'état-major du général Gougeard, arrêtant la colonne déjà en marche, tournait le village avec un bataillon du 19e de ligne et un détachement de la légion étrangère et prenait position sur le flanc de l'ennemi, qui bientôt dut battre en retraite en toute hâte. Nous avions une centaine de tués et de blessés et perdu un brave officier supérieur, le commandant Rodellec ; mais les pertes de l'ennemi étaient beaucoup plus considérables et les corps de plusieurs officiers avaient dû être abandonnés par lui. — A une heure, la division de Bretagne se remettait en marche et allait camper à Saint-Agil.

Le 18, le mouvement de retraite continuait, et le 21 décembre le 21e corps atteignait les abords du Mans et s'établissait d'Yvré-l'Évêque à Château-Chapeau, couvrant ainsi l'est et le nord de la ville, ayant sa 1re division à Yvré-l'Évêque, au plateau d'Auvours et sur la route de Paris. La 2e division, sur les hauteurs de la Blanchardière, couvrait la route de Bonnétable. La 3e division, à Château-Chapeau, tenait la route de Ballon. La division de Bretagne, occupant les hauteurs de la Croix. La réserve et le quartier général, à Sargé.

Une reconnaissance poussée jusqu'à la Ferté-Bernard avait reconnu que ce point était occupé par 5 ou 6000 Prussiens.

Cette reconnaissance, avertie de la présence d'un détachement de cuirassiers blancs au Château-haut-Buisson, avait cerné et attaqué ce château à deux heures du matin et y avait capturé 22 cavaliers et 27 chevaux.

En même temps, le 16e et le 17e corps s'établissaient au sud-est et au sud du Mans, couvrant les routes de Saint-Calais, de Grand-Lucé et d'Écommoy.

Dans ces positions défensives, la 2e armée de la Loire put enfin jouir de quelques jours de repos, dont elle avait grand besoin.

Quant au 21e corps, qui rentrait au Mans aussi intact qu'il en était sorti, il avait dans cette première campagne, vaillamment accompli son devoir et fait preuve d'une remarquable solidité en se maintenant toujours dans les positions dont la défense lui était confiée.

Ici, peut-être, il y a lieu de constater ce que peut la volonté d'un chef appuyée sur une discipline sévère. Ce 21e corps, formé à la hâte et composé, comme on l'a vu, des éléments les plus divers et pour la plupart les moins consistants, dès qu'une main ferme en avait pris la direction, avait offert à l'ennemi une résistance invincible.

AMIRAL JAURÈS

LE CILICE

Trois femmes jadis l'avaient aimé.

Sans se connaître, mais s'inspirant d'une même pensée, toutes trois, vêtues de noir, se rencontrèrent un jour dans le cimetière parisien où, quelques heures plus tôt, on avait déposé leur ami.

Par pudeur pour des souvenirs trop chers, elles avaient fui la foule indifférente et curieuse qui fait cortège aux morts renommés, à l'instant même où ils entrent dans l'oubli. Car il était réputé dans les lettres et dans le monde, l'écrivain de talent qu'une maladie de cœur venait d'enlever en sa quarante-cinquième année.

Henri Vaudrec avait publié quelques beaux romans à thèse et de nombreux essais sur l'art ou l'histoire, qui manifestaient une intelligence des plus libres, le don précieux de la forme et une rare finesse d'impression.

Passionné pour les belles choses, il consacrait à en jouir la meilleure part de la fortune que son père, architecte, lui avait laissée. Mais, parmi les œuvres multiples de la Beauté, une, à son regard, les surpassait toutes : la femme. Il ne vivait que pour elle, ne sentait que par elle et lui rapportait tout.

Le corps féminin lui semblait la plus pure merveille qui soit sortie des mains du Créateur. Ses yeux d'amant et d'artiste y trouvaient matière à des admirations toujours nouvelles,

à d'inépuisables joies. Nulle poésie ne valait pour lui celle que la femme réalise inconsciemment par le rythme de ses lignes, l'harmonie de ses poses, la cadence de ses gestes. Le souvenir d'une démarche, d'un port de tête, d'une flexion de torse, d'un croisement de jambes, l'obsédait parfois des jours entiers, comme un beau vers nous poursuit obstinément.

De même admirait-il l'âme féminine, — âme obscure et capricieuse qui se déconcerte elle-même et qu'on ne devine jamais, âme inquiète et toujours avide d'émotion, âme excessive dans le bien comme dans le mal, âme contradictoire où les éléments les plus disparates se combinent pour former un objet d'illusion si prestigieux que, certains jours, nous croyons y voir l'infini.

Aussi excellait-il à parler aux femmes, à leur parler non pas uniquement d'amour et de galanterie, mais de tous les sujets, même des plus hauts et des plus graves, persuadé qu'elles peuvent tout comprendre si l'on s'adresse à leur intelligence par le détour de leur sensibilité.

Elles l'écoutaient avec attention, heureuses de se sentir si bien comprises dans leur nature intime, dans leurs aspirations secrètes, dans ce rêve silencieux que toute femme nourrit en son cœur. Elles l'écoutaient docilement aussi : car, sous des dehors affables, il était mâle et impérieux; car il possédait cet enviable don, une volonté froide au service de désirs exaltés ; car un instinct occulte, plus fort que tous les autres, le portait à la domination et ne se satisfaisait qu'en elle.

Donc, trois femmes jadis l'avaient aimé, d'un grand amour réciproque.

Et toutes trois, sans se connaître, se rencontrèrent un jour au cimetière, inspirées par le pieux désir de poser quelques fleurs sur la tombe qu'on venait de fermer.

Toutes trois achevaient l'été de leur vie. Sveltes et belles encore, elles exhalaient l'émouvant parfum que dégagent les jardins à l'approche du soir.

La première avait des cheveux blonds, soyeux et clairs qui, sur les bords, se nuançaient d'argent : le dessin du visage était délicat, les yeux larges et tendres. Elle marchait si légèrement que le sable moite de l'allée gardait à peine la trace exiguë de ses pieds.

La deuxième était blonde aussi, mais d'un blond fauve et chaud comme de l'or brûlé. Sous la voilette, on devinait une figure originale, aux traits irréguliers. La coupe sobre du vêtement faisait valoir la beauté nerveuse des formes; l'allure, flexible et résolue, donnait l'idée d'une souplesse rebelle.

La troisième, qui semblait la plus jeune, était grande, un peu hautaine, avec des cheveux bruns, une peau mate et de superbes yeux noirs.

Elles arrivèrent presque ensemble devant le tertre où dormait leur ami.

Les deux qui étaient blondes s'agenouillèrent pour prier; puis, d'un geste calme, elles mirent sur la tombe les fleurs qu'elles avaient apportées.

En se relevant, elles ne purent se défendre d'échanger un regard à travers les larmes qui leur baignaient les yeux, — regard de mutuelle compassion. L'une et l'autre sentaient que, pour un rien, elles se seraient parlé, afin de s'entretenir de celui qui n'était plus.

La troisième, la brune aux yeux noirs, s'approcha la dernière. Comme si on l'eût prise en faute, elle rougit légèrement sous le coup d'œil que lui jetèrent les deux blondes. D'un geste prompt, elle posa son bouquet sur la pierre sépulcrale, s'inclina dans une courte oraison, puis vite, elle repartit, laissant derrière soi celles avec qui jadis elle avait partagé le cœur du mort.

Voici le roman de la troisième; il implique celui des deux autres.

I

Elle était la fille du baron Virieu, le collectionneur au goût compétent et sévère, qui autrefois assembla dans son hôtel de la rue de Lille tant d'œuvres précieuses.

Il avait épousé une Polonaise sans fortune, mais belle et chaste. Jusqu'à son heure dernière, adoré d'elle, il l'avait adorée. Elle avait été l'enchantement de sa vie, le plus rare joyau de sa collection.

Une fille, Anne, leur était née. Ils avaient continué de s'adorer en elle, chacun d'eux s'efforçant de la former à l'image de l'autre.

Elle avait donc grandi dans l'atmosphère la plus propice à l'éclosion d'une âme féminine. De son père, elle avait hérité la finesse de l'esprit et la curiosité des goûts. De sa mère, elle tenait, outre l'élégance corporelle et la distinction morale, une sensibilité aussi ouverte aux émotions que discrète à les traduire et scrupuleuse à les prolonger.

Vers la dix-septième année, cette vierge présageait une femme exquise.

C'est alors qu'une brève maladie emporta son père.

Sous la violence du choc, madame Virieu faillit succomber. Les premiers mois passés, l'exaltation de la douleur fit place à un désespoir calme et silencieux, à une langueur morne, compliquée de graves désordres nerveux. La disparition de l'être à qui elle avait donné sa vie lui enlevait toute raison de vivre et, froidement, elle souhaitait la mort. Elle ne se découvrait plus, pour sa fille, qu'une tendresse desséchée, dont l'injustice consciente la laissait impassible; elle ne se reconnaissait plus qu'un devoir envers elle, — la marier, avant de disparaître elle-même.

Mais, au préalable, une épreuve encore lui était réservée. Le décès du baron venait, en effet, de révéler dans sa situation financière un abîme qu'autour de lui on ne soupçonnait pas. Généreux pour les autres comme pour lui-même, incapable de résister à la tentation d'enrichir son cabinet d'une belle œuvre ou d'offrir à sa femme un bijou convoité, appliquant aux questions pécuniaires le facile dédain que nous enseigne le bonheur, il avait peu à peu entamé son capital, hypothéqué ses terres, rénové ses dettes, de telle sorte qu'au lendemain de sa mort, les créanciers ayant surgi de toute part, le déficit était apparu.

Réduire son train des deux tiers, vivre à l'étroit après avoir connu les jouissances de la vie large, madame Virieu s'y fût aisément résignée. Mais vendre l'hôtel et la collection de son mari, se séparer des objets qui avaient vu s'écouler toute son existence d'épouse amoureuse et dont chacun s'associait en elle à quelque souvenir sacré, c'était pour la

veuve comme un deuil nouveau, un déchirement suprême. Toutefois, le sacrifice étant nécessaire, elle en cherchait le courage, car l'heure était proche où il faudrait doter Anne pour la marier.

Sur ces entrefaites, un parti, intéressant à plusieurs égards, s'offrit à la jeune fille : le comte Louis-Robert de Brienne.

C'était un homme de quarante-deux ans, haut de taille et large d'épaules. Sa barbe fauve, son teint vif, ses yeux doux, ses traits charnus lui composaient un air tranquille et vigoureux. Veuf sans enfant, possesseur d'une grande fortune foncière, il passait la majeure partie de l'année dans le département de l'Aube, sur son domaine de Morcerf, qu'il administrait.

L'agriculture et l'élevage l'occupaient assidument. Il y portait une science solide, un esprit très avisé de prudence et d'innovation et la finesse lente des paysans madrés. Sa seule distraction était la chasse, qu'il pratiquait sous toutes les formes, avec passion. On nommait ses tirés parmi les plus giboyeux de la région, son équipage comme le mieux tenu ; et la joie éclairait sa figure quand, par une belle matinée d'automne, attendant les veneurs au rendez-vous, il considérait ses trente chiens couplés à la harde, muets sous le fouet du piqueur, trente bâtards superbes, de même robe, même taille, même pied.

En tout le reste, c'est-à-dire en tout ce qui ne se rapportait pas à la terre, son incompétence n'avait d'égale que son indifférence ; mais, sous ces dehors un peu gros, le cœur était bon, l'âme droite.

Sans doute, l'écart des âges, la différence des goûts et des tempéraments constituaient des objections sérieuses au mariage proposé ; mais, outre la fortune, que d'arguments favorables encore ! Le comte s'était montré parfait pour sa première femme, — un pauvre être lacéré par les chirurgiens et resté dix ans inguéri. — Pourquoi se révélerait-il autre à sa nouvelle épouse ?

Et puis madame Virieu était trop obsédée par la perspective de sa disparition prochaine pour laisser échapper une occasion si convenable d'établir Anne. De tout son ascendant, elle pesa sur les délibérations de sa fille qui, très ignorante de la

vie, ne connaissant rien encore du monde où son deuil avait différé ses débuts, obéit aux suggestions maternelles.

Le mariage fut célébré à la fin de septembre. Les époux devaient demeurer tout l'hiver à la campagne : car l'hôtel que M. de Brienne possédait rue Bayard, ayant été délaissé durant son veuvage, exigeait des réparations importantes. Au printemps, le couple voyagerait en Italie ; il ne s'installerait que l'année suivante à Paris.

II

La jeune femme s'était conformée sans peine à son existence nouvelle. A défaut de tendresse, elle éprouvait de la confiance et de la gratitude pour l'homme simple à qui elle avait associé sa vie, et qui, tout heureux de n'être plus seul, s'ingéniait de mille façons à lui faire partager son bonheur.

Les différences intellectuelles et morales qui la séparaient de son mari et qui, dans le cercle où elle avait jusqu'alors vécu, l'auraient inévitablement frappée, lui échappaient ici. En effet, à la campagne, M. de Brienne reprenait l'avantage ; il y était sur son terrain. Elle, au contraire, ignorait tout de la vie rurale.

Au cours de leurs promenades à cheval, il lui racontait les travaux de la terre et des bois, l'élève du bétail, les coutumes des paysans et des forestiers, les superstitions locales, et surtout les mœurs des bêtes qu'on chasse, leurs cris, leurs ruses, leurs amours et leurs gîtes. Il l'étonnait par l'exactitude et la variété de ses connaissances ; même il la charmait, car ces choses, d'un intérêt tout positif à ses yeux, se transformaient dans l'esprit d'Anne en images poétiques et pittoresques.

Enfin, le spectacle prolongé de la nature l'initiait à des émotions nouvelles. Jusqu'alors elle n'avait guère fréquenté que la campagne, agréable mais étroite, qui avoisine Paris. A Morcerf, au contraire, c'étaient de grands espaces, de vastes prairies, des futaies profondes, une large rivière qui traversait le parc, et trois étangs sinueux, pleins de canards sauvages.

Elle apprit ainsi à connaître les beautés de la mort hivernale, l'aspect féerique des matins blancs de givre, la douceur

des après-midi sous les rayons du soleil oblique, la pâle harmonie des crépuscules rapides, la splendeur des neiges silencieuses, la mélancolie des brumes errantes.

Lorsqu'en février madame Virieu vint passer quelque temps à Morcerf, elle se félicita des dispositions morales où elle trouva sa fille, et elle se sentit soulagée du vague remords qu'elle gardait pour l'avoir prématurément mariée. Elle en conclut que nul devoir dorénavant ne la contraignait à vivre et, avec plus d'ardeur que jamais, elle souhaita de rejoindre son époux. D'ailleurs, l'état de la pauvre femme s'était gravement altéré. Elle déclinait de jour en jour : vingt mois de deuil l'avaient vieillie de dix ans.

III

Aux premiers jours d'avril, les époux partirent pour l'Italie. M. de Brienne avait dit : « Aussitôt que les pommiers pointeront fleur, nous nous mettrons en route. » Et la jeune femme avait cru deviner une intention poétique dans ce propos qui n'était, pour son mari, qu'une façon exacte et locale de fixer la date.

Durant l'hiver, elle s'était préparée, dans les livres, à ce voyage. Toutes les notions d'art, de littérature et d'histoire qu'elle avait acquises depuis l'enfance, tout ce qu'elle avait cueilli, glané dans la maison paternelle, tout ce qu'un esprit ouvert retient spontanément du milieu où il se forme, tout ce qu'il y avait en elle d'intelligent et de sensible, s'était réveillé, ému, exalté, de sorte qu'elle allait avec enthousiasme vers l'Italie, comme vers une terre magique où s'épanouirait son bonheur.

La première étape mit son rêve en déroute. C'était le soir de leur arrivée à Nervi, près de Gênes, — un admirable soir, tiède, clair et parfumé.

Tous deux avaient pris place dans le jardin de l'hôtel, sur un banc, presque au bord des flots. Depuis quelques instants, ils ne se parlaient plus. Séduite par la douceur de l'air, madame de Brienne le respirait avec délices, en dilatant sa poitrine pour l'absorber plus à fond. Mais bientôt un émoi singulier,

un étrange sentiment qui alternait de la plénitude à l'angoisse l'envahit. Son cœur battait à grands coups sonores, des larmes affleuraient à ses yeux. Ouvrant les bras, cherchant une aide, une assurance, une caresse, elle se tourna vers son époux. Il dormait pesamment.

La suite du voyage rendit plus manifestes encore leurs disparates intimes.

Fidèle à son caractère, M. de Brienne se montrait, pour sa compagne, aussi attentif qu'obligeant. A sa manière, il la choyait. Cadeaux, spectacles, promenades, tout ce qu'il pensait qu'elle pût souhaiter, il le lui donnait sur l'heure, avant même qu'elle l'eût désiré. Mais les paroles qu'il aurait fallu dire à cette jeune femme imaginative et tendre, le verbe initiateur qu'elle attendait, le geste souverain qui pour toujours prend possession d'un être, vainement les eût-elle espérés de cet homme excellent, mais si prosaïque et balourd dans ses épanchements qu'après huit mois d'hymen elle ignorait encore les grands frissons secrets.

Tout le long de leur itinéraire, à Florence, à Sienne, à Pérouse, dans les églises et les palais, dans les cloîtres et les musées, devant les œuvres de l'art et les spectacles de la nature, elle l'avait senti loin d'elle, étranger à ce qui la touchait, et impatient du retour, malgré le sourire affectueux dont il masquait son ennui.

En arrivant à Venise, le contraste du cadre merveilleux qui s'offrait à ses émotions et de l'impuissance où elle était de les faire comprendre et partager, la pénétra d'une telle tristesse que M. de Brienne, la croyant malade, lui proposa d'abréger leur séjour. Elle accepta sans regret.

Ils rentrèrent à Morcerf. Le comte ne pouvait dissimuler sa joie de la corvée accomplie. Ses terres, son haras, ses chiens, l'installation d'une faisanderie nouvelle et trois battues de sangliers lui avaient bientôt fait oublier la fastidieuse Italie aux églises toutes pareilles, aux palais mal tenus, aux musées innombrables où les mêmes sujets de tableau se reproduisent indéfiniment.

L'œil vif, le teint fouetté par le plein air, les mains enfoncées dans les poches, avec un aspect radieux d'homme

robuste et de propriétaire satisfait, il répétait à madame de Brienne :

— N'est-ce pas, chère amie, qu'il fait bon être chez soi?

Elle répondait : « Oui », franchement, car le retour à Morcerf avait dissipé le malaise intime qui l'oppressait là-bas. Elle était soulagée de ne plus entendre les remarques médiocres, les admirations intempestives ou factices de son mari, surtout de n'avoir plus à se défendre contre le vague mépris que lui inspirait cet homme, si affectueux pour elle et dont la complaisance ne se lassait point. Ici, dans l'exercice normal de son activité, elle le retrouvait peu différent de l'image première qu'elle s'était formée de lui, exact et judicieux en toutes ses paroles, sûr de lui-même et justement considéré.

Une longue visite que sa mère, moins dolente, fit à Morcerf acheva de la réconforter.

Mais, madame Virieu partie, madame de Brienne redevint songeuse et grave, comme si tout à coup la vie se fût décolorée, ternie devant elle. Durant des heures, elle rêvait. Que désirait-elle? Que lui manquait-il? Elle n'aurait pu le dire et ne le cherchait pas. Même quand elle n'était pas seule, même en recevant les amis que, deux fois la semaine, M. de Brienne attirait au château, elle demeurait mélancolique, distraite et désenchantée.

Soucieux de la voir ainsi, le comte fut bientôt rassuré par les symptômes certains d'une maternité prochaine. L'automne s'écoula dans les apprêts de ce grand événement.

Au mois de décembre, la jeune femme donna le jour à un fils. La délivrance, mal conduite, mit sa vie en péril et lui interdit pour jamais l'espoir d'être mère encore.

Dès qu'elle fut relevée, elle n'eut plus d'autre occupation que l'enfant. Elle se mit à l'aimer passionnément, avec fierté, mais sans nulle des mièvreries et des mignardises que les mères prodiguent à leurs nouveau-nés. Sans cesse inclinée sur le berceau, elle couvait d'une adoration muette l'être délicat, le petit animal tendre et gazouillant qu'elle avait créé de sa chair, inspiré de son âme et porté dans ses flancs. Elle le sentait à elle, issu d'elle et rien que d'elle. Aucun rapport ne lui semblait exister entre cet enfant et l'homme qui le lui avait donné : car nul souvenir ne lui restait de

l'heure indifférente où elle avait conçu; de sorte que, loin de la rapprocher de son mari, la venue d'un fils l'en éloigna davantage. La crise fut courte, inconsciente, définitive.

IV

Au printemps, elle fut appelée en hâte auprès de sa mère.

Le mal insidieux qui, depuis la mort du baron, minait la pauvre femme, venait de se manifester par des accidents alarmants. Une opération chirurgicale, dernier espoir de salut, échoua. A peine sortie du sommeil anesthésique, madame Virieu expira dans les bras de sa fille.

Madame de Brienne la pleura de toute son âme, cependant que le comte, ému de pitié, ne trouvait rien à lui dire.

— Allons!... voyons! — balbutiait-il ; — un peu de courage!...

Les semaines, en s'écoulant, transformèrent sa douleur, sans l'apaiser. Chaque jour, sous prétexte d'arrangements domestiques, elle allait s'enfermer dans l'hôtel désert de la rue de Lille, pour y recueillir les moindres souvenirs du passé, de ce cher passé mort, dont nul témoin ne restait, dont personne au monde ne lui parlerait plus.

Rentrée au logis, elle se précipitait vers son fils, sa dernière affection désormais, celle qui les lui remplacerait toutes :

— Toi seul me restes, mon chéri! — murmurait-elle, en pressant le bébé dans ses bras.

Et, s'il souriait à ses caresses, un flot d'amour gonflait son cœur.

Mais, un soir de juillet, l'enfant prit la fièvre et toussa. Le surlendemain, une bronchite maligne fut reconnue. Pendant sept jours et sept nuits, sa mère le veilla, silencieuse et impassible devant les progrès du mal que nul remède n'enrayait. Quand le dernier souffle sortit de la frêle poitrine épuisée, madame de Brienne s'évanouit.

Après un long anéantissement, elle connut l'atroce chagrin qui mord aux entrailles les mères en deuil. A tout propos, un flux de larmes brûlait ses joues. Et souvent, la nuit, oppressée de cauchemars, elle s'éveillait en détresse.

Devant le cercueil de l'enfant, le comte avait sangloté. Les semaines suivantes, il était demeuré sombre, abattu, consterné comme par une ruine : dans son fils mort, il regrettait surtout l'héritier perdu. Puis, énergiquement, il s'était ressaisi à ses occupations.

Madame de Brienne, d'ailleurs, venait de partir pour Aix, où les médecins espéraient que les eaux relèveraient ses forces. Elle y resta un mois dans la compagnie d'une cousine, mademoiselle de Ferriaz, jeune fille gracieuse et pauvre, cloîtrée toute l'année au foyer de parents infirmes, et dont les séjours auprès de la comtesse étaient la seule récréation.

Quand elle revint à Morcerf, M. de Brienne l'accueillit avec sa belle humeur d'autrefois, où les deuils récents ne paraissaient point avoir laissé trace.

Le retour de sa femme le délivrait de la solitude, qui était son pire tourment. Rien donc ne l'attristait plus. En effet, la récolte était superbe, cette année ; une laiterie d'un nouveau système, qu'il venait de construire, produisait des résultats merveilleux, et le perdreau d'élevage s'annonçait abondant.

V

L'hiver suivant, le retour à Paris approfondit encore leur séparation intime.

Trois ou quatre fois la semaine, le comte s'en allait à la chasse. Les autres jours, sorti dès le matin, il ne rentrait guère que pour le déjeuner. Il montait alors à l'appartement de sa femme, quittée la veille; et, content de la revoir, réjoui du grand air qu'il venait de respirer, il s'épanchait avec elle en propos optimistes. Sur ces entrefaites, on servait le repas. Il continuait de parler, la gestion de ses intérêts et les nouvelles du jour fournissant une ample matière à sa conversation. Puis, sa tasse de café bue et son cigare allumé, il sortait de nouveau. Le dîner ramenait, sur ses lèvres, des propos analogues à ceux du matin. Vers dix heures, un tour au club achevait sa soirée.

Se plaindre de l'existence qui lui était faite ainsi, madame

de Brienne n'y songeait pas, un travail étrange de résignation s'étant opéré en elle durant ces derniers mois. De réflexions en réflexions, elle avait aperçu, avec une implacable évidence, qu'elle n'avait plus à compter que sur elle-même dans la vie. Seule elle était présentement, et seule elle demeurerait toujours. A l'effrayante loterie qu'est la destinée d'une femme honnête, elle avait perdu, puisqu'elle n'aimait pas le seul homme que le sort, en le lui désignant, lui eût permis d'aimer. Vers nul autre objet non plus elle ne pouvait dériver sa tendresse, puisque tout lui était enlevé, père, mère, enfant, et jusqu'à l'espoir d'une maternité nouvelle. C'était fini. Elle ne connaîtrait jamais la douceur des sympathies profondes, le soutien des grands attachements, la joie de donner son âme et de se sentir vivre dans une âme étrangère. Son cœur, tel qu'aujourd'hui, resterait vide éternellement.

Trop fière pour se lamenter, trop courageuse pour se laisser abattre, elle avait résolu de chercher, dans son progrès moral, la compensation des bonheurs impossibles et des rêves interdits.

Afin de remplir la longue suite des jours, elle s'était imposé un programme où chaque heure avait son emploi. La lecture, le piano, les musées, les concerts, alternant avec les œuvres charitables, partageaient tout son temps.

Mais ces occupations multiples, si vaillamment qu'elle s'y appliquât, ne prenaient que la moindre part d'elle-même, en lui donnant à tout propos l'étrange sensation de subir sa vie et non de la vivre, de n'exister que d'une façon impersonnelle, de n'être qu'une chose, une pauvre chose, parmi les choses.

VI

Après deux ans du deuil le plus strict, madame de Brienne parut dans le monde, où sa beauté fit impression.

Sur les épaules élargies, la tête aux grands yeux noirs se dressait fine, intelligente et grave. Les diamants faisaient courir des reflets moirés dans la chevelure sombre. Les jambes se devinaient longues, au balancement rythmé des jupes. Et,

dans l'harmonie de ses formes, le buste rappelait ces torses élégants et nerveux qu'aimait sculpter Carpeaux.

Partout, dès l'entrée, on la remarquait, on s'enquérait de son nom. Les hommes sollicitaient de lui être amenés, tous souhaitant lui plaire et enviant l'époux heureux ou l'amant inconnu pour qui cette florissante créature n'avait pas de secret. Présentés, ils s'attardaient auprès d'elle. Non qu'elle se livrât au premier venant : elle avait, au contraire, l'accueil réservé, les silences fréquents, les sourires brefs. Mais, pour peu qu'on la mît en confiance, elle causait volontiers, sans affectation comme sans frivolité, avec le joli tour que donne à la parole féminine une pensée instruite qui reste voilée.

La malveillance même des femmes désarmait devant elle, obligées qu'elles étaient de rendre justice à la décence de sa tenue, comme au goût discret de ses toilettes et à la tranquillité de son luxe. On observait d'ailleurs que, sauf les relations de son mari et les anciens amis de son père, elle n'attirait aucun homme dans sa maison.

C'est alors qu'un soir, à dîner, le hasard mit Vaudrec auprès d'elle.

Elle avait lu ses œuvres avec un intérêt profond et la surprise fréquente d'y trouver exprimées, sur l'art et sur la vie, des idées qu'elle-même déjà s'était faites confusément. Mais la personne de l'auteur, ou plutôt ce qu'elle en imaginait, lui inspirait une vague prévention. Sur la foi des légendes, elle se le figurait comme un Don Juan littéraire, un séducteur de profession. Et nul genre d'homme n'était plus antipathique à sa nature sincère.

Pourtant le premier aspect ne lui déplut pas. Grand, svelte, les yeux clairs et enfoncés, le profil énergique, la barbe brune et courte, le geste sobre, il parlait avec aisance, d'une voix ferme qui détachait un peu les mots.

Jusqu'après le milieu du repas, il ne fut guère occupé que de son autre voisine, — vieille dame fort belle jadis, et dont la vie absorbée en un seul amour se résumait en un seul souvenir. Sans doute, un peu des charmes passés lui restait encore, puisqu'il n'avait d'attention que pour elle. A moins que, par une galanterie charitable, il ne voulût rendre

un dernier hommage à celle que les hommes, après l'avoir tant désirée, ne regardaient plus.

A deux reprises, il entretint madame de Brienne des banales questions qui défrayaient la conversation commune. Elle lui répondit avec affabilité, mais sans chercher plus que lui à poursuivre le dialogue. Au dessert, elle fut pourtant amenée à lui dire combien elle s'était plu à lire son dernier ouvrage. Il interrompit le compliment :

— Je sais, madame, que vous avez le goût des arts et que vous vivez parmi de belles choses. M. Virieu m'avait fait l'honneur, il y a quelques années, de me montrer sa collection, que vous avez recueillie chez vous, je crois. Elle m'a laissé une impression parfaite.

Et il cita quelques pièces de choix. Elle s'apprêtait à le suivre sur ce terrain; mais il se déroba de nouveau pour participer au débat général qui animait le dîner finissant.

Dans la soirée, comme on se préparait à faire de la musique, il vint se placer en face d'elle et, d'un regard en apparence distrait, il l'examina curieusement.

On jouait un trio de Schumann.

Assise sur un siège bas, dans une pose oblique et souple, madame de Brienne écoutait, immobile. Nul trait de son visage, nul pli de sa robe ne remuait. A peine, par instants, marquait-elle la mesure, du bout de son pied qui dépassait la jupe. Les autres femmes faisaient contraste avec elle par l'incessante mobilité de leurs yeux qui échangeaient des sourires, de leurs mains qui balançaient l'éventail, de leur esprit qu'on devinait ennuyé.

Il la trouvait exquise à contempler ainsi, jouissant d'elle comme d'une belle statue, regrettant de l'avoir négligée à table, se reprochant d'avoir cette fois trop docilement obéi à l'équivoque instinct de coquetterie et de discrétion qui le retenait toujours dans ses premières avances aux femmes. Le finale terminé, il s'approcha d'elle.

— Si vous aimez les autres arts autant que la musique, madame, les heures ne doivent jamais vous paraître longues.

Elle l'interrogea, souriante :

— Comment savez-vous que j'aime la musique ?

— A vous regarder l'entendre.

Comme il lui parlait debout et très droit, elle était contrainte, pour répondre, de renverser un peu la tête. Sur son visage relevé, la torchère voisine répandait une clarté vive qui rejaillissait en nappe lumineuse sur la poitrine immaculée. Il voyait mal ses yeux qui cherchaient à s'abriter de leurs cils. Mais, à chaque mot qu'elle prononçait, il apercevait le fond de sa bouche rose, où brillait la nacre des dents. Un geste qu'elle fit mêla le parfum ambré de son éventail à la senteur d'iris qu'exhalait sa toilette.

Durant quelques minutes, ils causèrent. Il la questionnait sur ses compositeurs préférés; elle lui disait les motifs de ses prédilections qui, toutes, s'effaçaient devant Beethoven. Cependant, des accords nouveaux résonnaient au piano, et la voix d'une cantatrice s'élevait dans le silence subit du salon. Vaudrec salua madame de Brienne et disparut.

VII

A de longs intervalles, ils se revirent, se parlant peu chaque fois, mais surpris l'un et l'autre de la confiance rapide qu'ils s'inspiraient mutuellement.

Leur cinquième rencontre se fit dans une exposition de peinture.

Madame de Brienne trouva Vaudrec en arrêt devant un portrait d'elle qu'un maître venait d'exécuter. D'un contour serré qui accentuait la physionomie, d'un coloris tendre et chaud qui baignait mollement les chairs, l'œuvre semblait toute imprégnée de pensée.

— Que dites-vous de mon portrait? demanda-t-elle.

— Il m'intéresse extrêmement, par tout ce qu'il révèle de vous. L'artiste a fait mieux que vous comprendre, il vous a devinée; ce que l'on pourrait noter d'inexact en son œuvre est profondément vrai. Un portraitiste ordinaire n'aurait fixé de votre personne que l'apparence actuelle et passagère; celui-là vous a peinte, non pas telle que vous êtes, mais telle que vous devenez, telle que vous serez demain. Quelque chose en vous se prépare qu'il a su pressentir, qui est prochain

peut-être, et que pourtant vous ne prévoyez pas. Toute votre destinée est écrite là. On la lit dans cette peinture, comme un chiromancien lit l'avenir dans une main ouverte.

Elle dit, regrettant sa question avant même de l'avoir achevée :

— Et quelle est cette destinée ?

— Une destinée de rêve et d'émotion.

— Je n'ai jamais cru aux devins.

Puis, d'un air détaché, elle l'attira vers un tableau de genre, placé non loin de son portrait.

A la fin de mai, une *garden-party* les mit, une fois encore, en présence.

Et comme elle devait partir le lendemain pour la campagne, comme le lieu était propice et l'heure engageante, il se mit à lui dire sur elle, sur la direction de sa vie, sur la tournure sérieuse de son esprit, sur la distinction de ses goûts, sur les instincts supposés de son âme profonde, mille choses intimes qu'on ne lui avait jamais dites et qui, sans qu'elle pût ni voulût s'en défendre, la caressaient délicieusement.

Lorsqu'il prit congé d'elle, il exprima le vœu de lui faire un jour accepter son amitié.

Elle se retint assez pour lui marquer seulement le plaisir qu'elle aurait à le rencontrer de nouveau l'hiver prochain.

VIII

Dans sa monotone existence à Morcerf, les souvenirs qu'elle devait à Vaudrec acquirent un relief extraordinaire.

Chaque jour, elle pensait à lui, tantôt d'une manière vague et fugitive, tantôt avec suite et précision. Leurs rencontres, leurs causeries, tel mot qu'il avait dit, sa façon d'être, de se tenir et de parler, les moindres détails de leurs courtes entrevues s'évoquaient dans sa mémoire perpétuellement.

Puis, les jours s'écoulant, ses souvenirs ne lui suffirent plus et, comme il advient en pareil cas, elle broda dessus.

Ce qu'elle savait de Vaudrec était peu de chose : elle imagina le reste. Par degrés, elle reconnut en lui toutes les qualités qu'elle lui souhaitait secrètement. Elle lui conféra ainsi tous les mérites et toutes les perfections. Il fut à la fois beau, loyal, fidèle, énergique, tendre, supérieur à tous les hommes par l'intelligence et le caractère, capable de toutes les délicatesses et de tous les désintéressements; bref, elle le modela selon les besoins de son cœur. Et, comme chaque jour elle lui découvrait une vertu nouvelle, chaque jour elle l'admirait davantage.

Un soir, rendue plus rêveuse encore par la poésie d'un clair de lune magique, elle se demanda subitement : « Où est-*il*, à cette heure?... Que fait-*il*?... Ne m'a-t-*il* pas oubliée?... Pense-t-*il* quelquefois à moi?... »

Le lendemain, ces questions, restées sans réponse, en suggérèrent d'autres, plus troublantes, à son esprit. Se rencontreraient-ils encore? Viendrait-il la voir, l'hiver prochain? L'y avait-elle suffisamment invité? N'avait-elle point, par excès de réserve, découragé la sollicitude qu'il lui avait témoignée, la sympathie qu'il lui avait si discrètement offerte?

Et soudain cette amitié qui n'était même pas née lui apparut si précieuse qu'elle frémit à la crainte de la laisser échapper, comme si elle eût risqué de perdre un grand bonheur réalisé dont aurait dépendu sa vie.

Ses pensées tournèrent à l'obsession. Fréquemment elle s'interrompait de sa lecture, le regard distrait par quelque nuage rose voguant sur la mer bleue du ciel ou par quelque reflet bizarre de la lampe errant sur les tapisseries murales, mais l'âme absorbée tout entière dans sa vision émouvante.

La présence même de son mari ne la troublait pas. En effet, rien n'était changé aux sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Elle l'aimait comme au premier jour, ni plus ni moins, de la même affection docile et neutre ; elle lui demeurait attachée par la reconnaissance et l'habitude, elle n'évitait pas plus sa société qu'elle ne la recherchait, elle avait toujours pleine confiance dans sa forte et calme raison. Mais, hors les intérêts de ménage et de santé, elle n'avait rien à lui dire, rien à lui confier. Toute sa vie intime, si abondante depuis quelques mois, était comme un domaine clos où il ne pénétrait jamais.

A partir de la mi-septembre, elle compta les jours qui la séparaient de la rentrée à Paris.

L'affluence des chasseurs à Morcerf et les réceptions qui s'ensuivirent ne détournèrent pas un instant le cours de ses idées.

L'automne fut prématuré. Très tôt, les arbres dégarnis laissèrent voir le ciel à travers leurs branches, un ciel triste, incolore et bas.

Aussitôt après la Saint-Hubert, elle réintégra l'hôtel de la rue Bayard.

IX

Elle y était depuis trois jours à peine lorsque, entrant chez un fleuriste de la rue Royale, elle avisa Vaudrec qui commandait un bouquet.

Sous le coup de la surprise, elle demeura interdite et le cœur contracté.

— Vous à Paris! — dit-il en s'approchant. — Que je suis heureux de vous revoir! Pendant de si longs mois, qu'êtes-vous devenue?

Le plaisir de la retrouver illuminait l'orbe sombre de ses yeux. Il ne se la rappelait pas si ravissante. Elle lui paraissait, tout à la fois, grandie, affinée, mûrie.

Quand elle eut achevé de répondre à ses questions, il déclara :

— C'est bien ici que j'aurais souhaité vous revoir, parmi les fleurs!

Et, les lui désignant, roses, œillets, chrysanthèmes, orchidées, il les décrivait, les vantait, avec des mots suggestifs, des images poétiques et toutes les ressources de vocabulaire que lui procurait son métier.

Elle l'écoutait, déjà remise de son premier émoi et toute charmée.

En achevant le tour du magasin, elle aperçut d'admirables roses de Malmaison qui entr'ouvraient, comme des lèvres, leurs pétales délicats. Elle s'inclina sur la touffe odorante et demeura quelques secondes à la respirer.

Ainsi ployée, le visage en avant, les narines dilatées, elle lui parut si désirable qu'il ne résista point à dire :

— Laissez-moi vous offrir ces roses, afin que personne ne les respire après vous.

D'abord elle se défendit; mais, comme il insistait respectueusement, elle accepta, le sourire aux yeux.

Tandis qu'on enveloppait les fleurs, ils continuèrent à causer. Il espérait, disait-il, la voir le 1er décembre prochain, à une soirée que donnait madame de Prat, chez qui, l'année d'avant, ils s'étaient connus. Elle répondit qu'elle se proposait en effet de s'y rendre avec M. de Brienne.

Après quoi, il la conduisit à sa voiture. Quand elle y fut montée, il lui jeta ces mots pour adieu :

— Je ne croyais pas que vous m'étiez déjà si chère et que j'éprouverais une pareille joie à vous revoir. Il me semble qu'en vous retrouvant, je viens de rencontrer mon bonheur !

Quelques minutes plus tard, comme il remontait les Champs-Élysées vers la rue du Cirque où il demeurait, un grand trouble s'éleva en lui.

Dans une sorte de fascination intérieure, il recomposait l'image de madame de Brienne, y percevant tout ce qui pouvait le séduire et le passionner le plus, ce qui en effet donne aux êtres jeunes leur valeur suprême : la beauté des instincts et l'excellence de la race. Les lignes de sa figure, ses contours corporels, l'enroulement de ses cheveux, sa voix, son regard, le rythme de ses gestes, tous les aspects enfin de sa personne physique ne révélaient-ils pas en elle une âme ardente et riche, des sens aigus et raffinés, une pudeur intacte, un merveilleux génie de tendresse, les plus rares vertus d'amour ?

A l'avenue Marigny, au lieu de tourner à droite, il poursuivit inconsciemment sa route. Des amis qu'il croisait lui envoyaient un bonjour au passage. Des femmes lui souriaient, penchées à la fenêtre de leurs coupés rapides. Il saluait les uns et les autres, mais sans les reconnaître, presque sans les voir, n'ayant devant les yeux de l'âme qu'un seul visage qu'il se figurait tour à tour rayonnant de joie, baigné de larmes, mourant de volupté...

Dans l'avenue qui descend à la porte Dauphine, l'émotion grandissante accéléra son pas.

Maintenant il entrait dans le Bois, d'où l'heure tardive expulsait les derniers promeneurs. Était-ce la solitude, l'espace, l'air plus vif, l'odeur stimulante de la terre humide? Mais soudain un flot violent inonda ses artères, tandis que ce cri audacieux lui jaillissait aux lèvres :

— Oh! elle m'aimera! Je la conquerrai!

Ce soir-là, au coin du feu, madame de Brienne songeait, un livre sur les genoux. Près d'elle, dénouées dans un vase, les roses de Malmaison s'épanouissaient.

Le comte, inquiet de sa mine, venait de lui demander si elle n'était pas souffrante.

— J'ai mal à la tête depuis ce matin, répondit-elle.

— C'est à l'air de Paris que vous devez cela, reprit-il. Vous vous portiez si bien à Morcerf!

Au nom de Morcerf, elle revit soudain le château, le parc, les étangs, la rivière et l'horizon forestier. Mais, comme par l'effet d'un sortilège, ces lieux si longtemps habités par elle, si familièrement connus et quittés hier à peine, lui apparaissaient indécis et vaporeux, reculés à une distance infinie dans sa mémoire, tels que des pays oubliés que l'on évoque en rêve. La rencontre de Vaudrec, les paroles dites, les fleurs offertes projetaient sur son esprit des images si fortes qu'elles y abolissaient tout autre souvenir.

X

Pour recouvrer son calme, il lui fallut deux jours.

Une idée surtout la troublait, celle de revoir Vaudrec la semaine suivante, à la soirée de madame de Prat. — « C'est presque un rendez-vous qu'il m'a donné là, se disait-elle. Je n'irai pas. Mon absence lui fera comprendre que je ne peux lui permettre de me parler comme il l'a fait en me quittant.» Cependant, elle réfléchissait : « Si je n'y vais pas, j'aurai l'air d'avoir peur. J'irai donc. Mais, à mon attitude, il comprendra que ses dernières paroles m'ont fâchée. »

Le 1er décembre, elle se rendit avec M. de Brienne chez madame de Prat. En dépit de ses résolutions, l'envie de plaire, une exquise toilette neuve, un teint charmant, une vague langueur la rendaient plus séduisante que jamais.

Tout le soir, l'œil aux aguets, elle attendit.

Vaudrec ne vint pas.

Vers minuit, elle déposa le comte au cercle. Quand le coupé se remit en route, elle crispa si nerveusement ses mains qu'elle déchira ses gants.

XI

Il n'était pas venu, ayant réfléchi que son adieu chez le fleuriste pouvait l'avoir effarouchée, et craignant de la perdre s'il la poursuivait trop vite.

Mais il se présenta chez elle peu de jours après. Le hasard voulut qu'il la trouvât seule. Elle le retint près d'une heure. Ils ne se dirent pas un mot qui eût rapport à leur inclination réciproque. Pourtant, il leur semblait à l'un comme à l'autre, qu'ils n'avaient plus rien à s'avouer quand ils se quittèrent.

Et l'éternel roman de l'amour commença entre eux.

Durant quatre mois, il la combla d'hommages tendres et de soins poétiques. Respectueux dans son attitude, discret dans ses visites, si attentif à ne point la compromettre que la malignité jamais n'associa leurs noms, il lui fit connaître une douceur de vivre qu'elle ne soupçonnait pas, la douceur de n'être plus seule, de sentir une pensée aimante flotter autour d'elle sans cesse et la suivre partout. Elle s'abandonnait d'autant plus librement à cette affection qu'elle la jugeait pure de tout alliage suspect.

Mais la crise fatale survint.

Un soir des derniers jours de mai, pendant un bal, ils contemplaient tous deux, par une fenêtre ouverte, le jardin illuminé qui s'étendait devant l'hôtel et que d'autres jardins, contigus, faisaient paraître aussi grand qu'un parc.

Les pelouses rases brillaient comme si la lune les avait inondées de rayons. Une flore surnaturelle, une flore de feu

émaillait la verdure sombre des massifs. Au milieu d'une vasque étincelante, une gerbe d'eau jaillissait comme un glaive, pour retomber en pluie de diamants.

— Ne croirait-on pas un décor d'Armide? dit Vaudrec.

Puis, nerveusement, sur le ton d'un homme que traverse une idée subite, il ajouta :

— Venez!

Docile, elle prit son bras et se laissa conduire au jardin, où des couples se promenaient. La musique lointaine de la danse flottait dans l'air tiède. Les acacias embaumaient.

Vaudrec avisa un banc libre, en retrait sur l'allée. Ils s'assirent.

— Maintenant, déclara-t-il, écoutez-moi.

Et, sans autre préambule, il lui avoua tout ce que, depuis trop longtemps, il se contraignait à lui taire. Ses lèvres tremblaient sous l'afflux des paroles ardentes, ces creuses paroles d'amour que les pauvres humains ressassent depuis des siècles, et qui n'en gardent pas moins leur entier pouvoir d'illusion sur les âmes, comme une monnaie frappée dans les temps immémoriaux qui conserverait encore sa valeur intégrale et son effigie nette.

Elle l'écoutait avec de grands spasmes dans la poitrine, avec une indéfinissable sensation de volupté, de reconnaissance, d'orgueil, d'effroi. En vain essayait-elle de l'interrompre, de le ramener au langage et aux sentiments de l'amitié. Il poursuivait, d'une voix impérieuse et dure :

— Vous n'êtes pas de celles dont un homme se résigne à n'être que l'ami. Vous êtes de celles qu'on veut tout entières, parce qu'elles nous prennent tout entiers... Je ne croirais pas vous aimer, si je ne vous aimais qu'avec ma raison et mon cœur. Aimer une femme, c'est l'aimer en chair et en esprit : il n'y a pas deux façons d'aimer...

— Vous savez bien que je ne peux pas être à vous!

Et doucement, avec une attention charmante à dire les choses sans prononcer les mots, elle lui rappela les obstacles que l'honneur, la loyauté, le devoir élèveraient toujours entre eux :

— Condamnée à vivre sans amour, j'avais cru trouver dans votre amitié la compensation des joies qui me sont dé-

fendues, des sentiments que je ne dois pas connaître... Ne m'enlevez pas ce bonheur, puisque c'est le seul qui me soit permis, puisque je ne peux le tenir que de vous.

Sans plus répondre à ces phrases que si elle avait parlé dans le vide, il reprit avec une passion croissante :

— Il faut que nous soyons l'un à l'autre, *il le faut*, parce que vous m'aimez comme je vous aime... Je vous défie de me dire que vous ne m'aimez pas !

Alors elle se leva et, secouée de grands frissons, elle lui jeta tout bas ces mots dans l'oreille :

— Oui, je vous aime. Mais j'avais espéré que vous m'épargneriez le supplice de vous le dire, parce que vous me forcez à vous dire aussi que je ne serai jamais à vous, *jamais*... Tout ce que je pouvais vous donner de moi, je vous l'ai donné, il y a longtemps et pour toujours... Je me sens à vous jusqu'au fond de l'être. C'est l'essence de moi-même que vous possédez. En m'abandonnant à vous, je ne me donnerais pas davantage...

Les larmes lui montaient aux yeux.

— Ramenez-moi au salon, supplia-t-elle, ramenez-moi vite. Et surtout ne me dites rien... Soyez bon, soyez charitable... Vous voyez que je suis à bout de forces.

Sa voix était si touchante qu'il obéit.

Pour lui laisser le temps de se remettre, il lui fit faire, en silence, quelques pas dans le jardin. Il la sentait s'appuyer à son bras comme si une lassitude infinie l'accablait ; et, sous la magique lumière qui tombait des arbres, il voyait sa gorge nue battre précipitamment comme le sein d'une danseuse épuisée.

XII

Pendant les semaines qui suivirent, il ne changea rien à ses habitudes envers elle et s'interdit toute allusion à leur grave entretien. Mais, loin d'elle, il endurait un intolérable supplice. Chaque heure de ses jours et de ses nuits était marquée de souffrance.

Elle devina cette douleur qu'il lui cachait. Et ce lui était

une véritable torture de voir malheureux, par elle, cet homme qu'elle adorait, sans qui elle ne pouvait plus vivre, et qu'elle aurait voulu combler de joies.

A vingt reprises, constatant sur son visage les progrès de son tourment, elle faillit lui crier : « Prends-moi donc... Qu'importent mon honneur et mon repos, pourvu que tu sois heureux !... » Mais, chaque fois, ses instincts de droiture, sa répugnance au mensonge, son horreur des taches, toutes les images dégradantes que l'adultère éveille dans une âme bien née, s'étaient comme insurgés en elle. Et ses lèvres frémissantes étaient restées closes. Et ses bras, impatients de s'ouvrir, avaient retenu leur geste.

Cependant ses forces diminuaient de jour en jour.

Elle comprit bientôt qu'elle n'aurait plus le courage d'affronter une autre lutte, et qu'elle serait perdue s'il l'implorait de nouveau.

Elle prit une résolution héroïque. Son départ pour Morcerf était fixé au 20 juin; inopinément, elle l'avança de quinze jours et n'en prévint Vaudrec que la veille, par la lettre suivante :

« Mon ami,

» Je pars demain. Ai-je besoin de vous expliquer ce départ brusque, ce départ sans vous revoir? Quelles raisons vous donnerais-je que vous ne deviniez pas?...

» J'emporte l'espoir fervent qu'un jour vous reviendrez de vous-même aux seuls sentiments qui puissent exister entre nous. Je bénirai ce jour, que j'appelle de toute mon âme. Jusque-là, je vous supplie de ne pas m'écrire et de n'attendre aucune lettre de moi. Et c'est pour moi que je vous le demande, autant que pour vous.

» Ah ! mon pauvre ami, que la vie est cruelle et mal faite! Je l'aime pourtant, cette vie, puisque je lui dois de vous avoir connu.

» ANNE. »

Il resta jusqu'au lendemain écrasé par cette lettre comme par un coup de massue.

La première pensée qui lui revint fut de fuir Paris, d'aller

au loin, n'importe où. Et, d'instinct, il se dirigea vers le Midi, sans même savoir où il s'arrêterait.

Il erra plusieurs jours sur la côte qui va d'Antibes au golfe d'Hyères. Un matin, il découvrit, dans une anse déserte, une villa qui le séduisit à première vue. Un bois de chênes-verts enserrait la maison, toute voilée de glycines et de clématites. Les roses, par milliers, couvraient le sol jusqu'au bord des flots.

Ne doutant pas que le logis fût vacant à cette époque de l'année, il se proposa pour locataire au couple de vieux serviteurs qui gardait l'immeuble. Marché conclu. Le soir même, il était installé.

Il vécut là, seul, avec ses livres, cherchant l'oubli dans le travail, sans cesse en défense contre l'assaut des images et des regrets.

Puis, les jours s'ajoutant aux jours et les semaines aux semaines, le calme se rétablit dans ses souvenirs et ses pensées.

A la fin de septembre, il sortit de sa retraite et, pour achever sa cure, il voyagea tout un mois en Italie.

De Venise, qui était sa dernière étape, il écrivit à madame de Brienne:

« L'épreuve est accomplie. Je ne découvre plus dans mon cœur un seul sentiment que vous ne puissiez admettre.

» Accordez-moi bientôt le bonheur de vous revoir. Je l'ai tant mérité !

» A vous pour toujours, avec un tendre respect.

» VAUDREC. »

Un tourbillon de joie entra dans l'âme de madame de Brienne, quand elle lut cette lettre.

Tout vacilla autour d'elle, et, pendant quelques secondes, elle dut fermer les yeux pour ne pas tomber.

Cependant elle n'était point surprise : car un espoir invincible l'avait soutenue dans le rêve douloureux où elle vivait depuis cinq mois. Elle avait une foi si complète en Vaudrec, elle le plaçait si haut dans son estime, elle l'élevait tellement au-dessus des autres hommes, qu'elle aurait pensé lui faire injure si elle l'avait cru incapable du grand sacrifice

qu'elle attendait de lui. Mais ce qui dépassait, au delà de toute limite, ses prévisions intimes, c'était le ravissement qu'elle éprouvait. Elle se sentait comme inondée d'allégresse et de lumière.

XIII

Ils se revirent chez elle, à la fin de novembre.

Depuis le matin, elle ne pouvait tenir en place. Mais la nécessité d'être forte lui rendit son calme, soudain, lorsqu'à l'heure fixée le timbre de la cour retentit.

Les premiers mots de Vaudrec furent :

— Vous savez dans quels sentiments je vous reviens.

— Oui, je le sais, dit-elle. Et si j'ai consenti à vous recevoir, c'est que j'ai foi dans votre loyauté. Une ère nouvelle commence pour nous. Jamais, vous m'entendez, jamais nous ne parlerons du passé. Même secrètement, vous n'espérerez plus de moi ce que je ne vous donnerai jamais. Sur ce point, nulle équivoque ne doit subsister entre nous... Mais si je vous ai fait souffrir, mon pauvre ami, si j'ai moi-même beaucoup souffert, il ne faut pas que nos souffrances aient été vaines. Ce qui nous a semblé un grand malheur peut devenir pour nous un grand bonheur : l'unique bonheur qui me soit permis dorénavant. Ne me le refusez pas.

Sur cette prière, elle lui tendit sa main, qu'il pressa franchement.

— Vous êtes une créature exquise. Merci de me pardonner le mal que j'ai pu vous faire. Merci de croire en moi. Soyez désormais sans peur. L'ère des périls est passée. Mon sacrifice est accompli. Je me résigne à votre amitié, si l'on peut dire qu'on se résigne au seul bien qu'on souhaite.

A son tour, elle le remercia, en paroles simples qui venaient du fond de son âme.

Puis, comme allégés tous deux, ils parlèrent d'autre chose.

Leur entretien continua près d'une heure encore, dans une paix, une douceur et une sécurité que leurs causeries d'autrefois n'avaient pas connues.

Quand il fut parti, elle demeura quelques instants immo-

bile, les yeux clos, attentive au bruit de son cœur qui battait à grands coups puissants et réguliers, comme si une force indestructible venait de s'ajouter à sa vie.

De ce jour, leurs rapports se rétablirent tels qu'auparavant, quoique plus avoués, si bien que le monde, qui jadis n'avait pas soupçonné leur intrigue, les déclarait amants depuis qu'il n'y avait plus chance qu'ils le fussent.

Deux ou trois fois la semaine, ils se retrouvaient, tantôt chez elle, tantôt chez leurs relations communes.

Dans l'intervalle, Vaudrec inventait mille prétextes pour se rappeler au souvenir de son amie. A tout propos, il lui envoyait une lettre affectueuse, des fleurs, un livre. Il semblait mettre une coquetterie de galant homme à combler d'égards la femme qui lui avait si noblement résisté, à la convaincre qu'il était vraiment digne du grand don qu'elle lui avait refusé.

Elle lui savait un gré infini d'une conduite si délicate. Et, sans regret pour le passé, sans remords pour le présent, sans crainte pour l'avenir, elle s'abandonnait à la joie d'avoir pu concilier son devoir avec ses plus chers sentiments.

Comme autrefois, toutes ses pensées se ramenaient à Vaudrec. Dans le fond de son âme, elle lui servait un culte continuel et scrupuleux.

Bientôt, il était devenu le familier de la maison ; le comte s'était même pris d'amitié pour lui.

Certes, au moral comme au physique, les deux hommes ne se ressemblaient guère, et le contraste était frappant à les regarder : Robert de Brienne, grisonnant, large de ventre et d'épaules, avec un gros visage sans expression, des gestes vagues et lourds, — Vaudrec, svelte, droit, avec un regard intelligent et vif, la voix mordante, la parole précise. Mais une passion commune les avait d'abord rapprochés, la chasse. Invités, un jour, à la même battue et placés l'un près de l'autre, ils avaient, à plusieurs reprises, salué respectivement leurs coups d'adresse.

Pendant le retour en chemin de fer, l'écrivain avait achevé de conquérir son interlocuteur en lui témoignant sur les

choses de la terre une curiosité judicieuse que l'autre s'était empressé de satisfaire.

— Votre ami est bien intelligent! — disait le comte, le soir même, à sa femme. — Je le croyais toujours le nez dans ses livres. Mais non : il s'intéresse à tout. Et puis, c'est un excellent fusil! Je lui ai vu réussir deux fois de suite le coup du roi. Aussi l'ai-je invité pour dimanche prochain à Morcerf, où je le ferai chasser en bonne compagnie.

Le lendemain, elle avait recueilli de la bouche de Vaudrec un éloge non moins flatteur de son mari :

— M. de Brienne m'a vivement intéressé hier, en me parlant agriculture, chasse, élevage. Il traite ces questions à merveille, avec une lucidité parfaite. Il m'a procuré là un de mes plus grands plaisirs, qui est d'entendre un spécialiste sur sa spécialité. Je ne connais pas de meilleur moyen de toucher du doigt la réalité, cette admirable réalité qui est le principe de toute poésie, mais que nos yeux de littérateurs ne savent plus voir...

Quand il eut achevé sa tirade :

— Vous savez, dit-il, que M. de Brienne m'a invité à chasser, dimanche, à Morcerf?

— Oui. Et je suis très heureuse que vous ayez accepté!

Elle fut bien plus heureuse encore, le lundi suivant, lorsque le comte lui annonça :

— J'ai engagé hier votre ami Vaudrec à venir, l'automne prochain, faire l'ouverture à Morcerf.

XIV

Mais ce dont elle était le plus reconnaissante à Vaudrec, c'était la fidélité de son affection. En toute circonstance il s'appliquait à lui prouver qu'elle tenait une place exclusive dans sa vie.

A deux reprises même, elle avait pu s'apercevoir du grand désir que sa beauté lui inspirait toujours.

La première fois, c'était pendant une visite d'après-déjeuner, où il l'avait surprise au piano. Elle s'était pres-

tement levée ; mais, sur sa prière, elle avait dû se rasseoir et reprendre le morceau interrompu. Il l'avait écoutée de tout près et debout, penché sur l'instrument d'où le parfum de la femme montait avec les sons. Lorsqu'elle eut terminé, elle reprit ses bagues que, pour plus d'aise, elle avait tirées de ses doigts.

— Attendez, fit-il. Laissez-moi regarder un instant vos mains.

Elle les lui offrit d'un geste docile.

— Qu'elles sont belles et pures ! — s'écria-t-il en les présentant aux rayons du soleil qui filtraient par les rideaux.

Elles étaient fort belles, en effet, longues, nerveuses et fines, encore frémissantes du travail émouvant qu'elles venaient d'accomplir. Dépouillées de leurs bagues, elles semblaient heureuses de se baigner toutes nues dans la lumière : il ne se lassait pas de les tenir et de les admirer. Mais soudain il tressaillit à la pensée des caresses que de telles mains étaient faites pour donner. Violemment il les porta contre sa bouche et les couvrit de baisers.

La seconde fois, c'était un jour où madame de Brienne, souffrante, l'avait reçu, étendue sur sa chaise longue. Pour soulager sa tête endolorie, elle avait dénoué ses cheveux qui s'épanchaient, comme un flot sombre, sur les coussins clairs.

Après quelques minutes d'une causerie tout amicale, ils sentirent une gêne entre eux. Les paroles insignifiantes qu'ils échangeaient semblaient en cacher de plus graves que l'un n'osait pas dire et que l'autre craignait d'entendre. Bientôt ils se turent.

Il la contemplait avidement, parce que jamais encore elle ne s'était offerte à lui sous un aspect si intime et troublant. Sa fatigue, sa pâleur, ses yeux cernés, sa chevelure éparse, sa pose allongée, les molles ondulations de sa robe lâche, tout faisait paraître en elle l'admirable créature de tendresse et de volupté qu'il avait prévue, appelée, poursuivie, sans pouvoir l'obtenir. Les images se succédant, il la voyait, non plus telle qu'elle se montrait là, toujours intangible et pudique, mais pareille à la Vénus couchée du Giorgione qui s'assoupit, sans voiles, exténuée d'amour, cherchant à prolonger dans le sommeil le rêve né dans l'étreinte...

Au regard dont il la couvrait, madame de Brienne le comprit et se redressa.

— De grâce, dit-elle, ne me faites pas regretter de vous avoir reçu aujourd'hui... Retirez-vous...

— Pourquoi?...

— Je suis fatiguée... Laissez-moi, je vous prie.

— Eh bien! soit, adieu! — reprit-il, l'œil brillant de larmes irritées. — Adieu! Mais sachez que je vous aime comme autrefois, c'est-à-dire tout entière, et que jamais, jamais, je ne pourrai vous aimer autrement.

Hormis ces deux incidents, elle n'avait eu à lui reprocher aucun écart de tenue, aucune équivoque de langage, pas la moindre infraction au pacte de respect qu'il avait solennellement souscrit. Loin donc de lui garder rancune pour des fautes si légères, elle les avait notées avec une joie secrète : car elle voyait, dans cette lente mort de l'amour ancien, une garantie de force et de durée pour les sentiments actuels.

XV

A quelque temps de là, Vaudrec lui avait demandé :

— Vous n'irez décidément pas ce soir chez madame Le Prieur?

— Hélas! non, avait-elle répondu. Vous savez que M. de Brienne a invité à dîner des conseillers généraux de l'Aube et des confrères de la Société d'agriculture. C'est la première fois que plusieurs d'entre eux viennent chez moi : je tiens à leur faire mes grâces jusqu'au bout. J'y aurai du mérite, car on ne parlera que chemins vicinaux, primes à l'élevage, etc... Pour me dédommager, venez demain me raconter la soirée. On y joue la comédie, je crois?

— Oui, une comédie avec musique, dans le genre des féeries sentimentales de Shakespeare et de Tennyson.

Mais, après le dîner, sur les instances mêmes du comte, elle s'était ravisée. Et, vers dix heures et demie, faussant compagnie à ses hôtes, elle s'était rendue chez madame Le Prieur.

Tout le long du trajet, elle se réjouit du plaisir inattendu qu'elle allait causer à son ami.

Les salons étaient combles lorsqu'elle y entra. Vite, le maître de la maison la conduisit à la seule chaise qui restât libre encore devant la scène. Déjà l'on frappait les trois coups et le rideau se levait.

D'un regard circulaire, madame de Brienne reconnut que Vaudrec n'était point dans la salle. Il ne viendrait que plus tard sans doute; elle ne le verrait qu'à l'entr'acte.

Mais, peu après, un vide s'étant produit dans l'embrasure d'une porte, elle l'aperçut au fond d'un boudoir situé en retour d'angle où quelques personnes qui n'avaient pu trouver place devant le théâtre s'entretenaient à voix basse.

Debout, le dos tourné au salon, il parlait à une jeune femme qui, debout également, s'appuyait avec nonchalance au fût d'un pilastre. D'où elle était, madame de Brienne pouvait la dévisager à loisir. C'était une Russe cosmopolite, madame Arloff, connue à Paris comme à Pétersbourg, à Londres comme à Rome, par les hardiesses de sa vie sentimentale.

Haute, mince et féline, avec une bouche ardente sous de grands yeux humides, elle était si flexible en ses mouvements et si molle en ses poses, qu'elle paraissait nue dans sa robe collante.

Assurément elle s'amusait fort aux paroles de Vaudrec, car elle y répondait avec un rire engageant et moqueur qui dilatait ses narines et faisait briller ses dents.

A les surprendre ainsi, madame de Brienne fut traversée du frisson que nous cause parfois la vue d'une lame affilée entre des mains inhabiles. Détournant les yeux, elle s'efforça de les fixer sur la scène.

Mais les phrases des acteurs parvenaient comme un vain bruit à ses oreilles, tandis qu'elle se répétait mentalement : « Jusqu'à la fin de l'acte, je ne *les* regarderai pas. »

Au dernier vers d'une tirade, elle n'y tint plus, et, de nouveau, elle jeta un coup d'œil vers l'embrasure de la porte.

Ils gardaient la même attitude en face l'un de l'autre, et Vaudrec continuait de parler. Mais madame Arloff ne riait plus. Grave, au contraire, et les paupières mi-closes, elle se mordait la lèvre, en effleurant du doigt le superbe rubis d'Orient qui lui mettait comme un sceau de feu entre les seins.

Sur les nerfs de madame de Brienne, le frisson courut

derechef, mais plus aigu cette fois et suivi d'un tel malaise qu'elle dut jouer de l'éventail pour se donner contenance.

Fort à propos, la comédie se terminait; et, dans un grand bruit d'applaudissements, les spectateurs se levaient.

En se retournant, Vaudrec aperçut son amie. Tout de suite il fut près d'elle :

— Vous ici! Quelle surprise charmante! Quelle heureuse idée.

Il paraissait aussi joyeux qu'étonné de la voir. Quant à elle, les premiers mots qu'il avait dits l'avaient déjà reconfortée.

— Vous avez donc pu échapper à vos convives? A quel instant êtes-vous arrivée?

— Mais, juste au lever du rideau...

— Alors, comment ne vous ai-je pas vue plus tôt?

Elle repartit, avec une pointe de malice :

— C'est que, probablement, toute votre attention se portait ailleurs.

Il rit avec franchise :

— C'est vrai; je causais avec madame Arloff. Une étrange femme, je vous assure!

— Ah! intéressante?

— Oui, très originale.

— Je ne savais pas que vous la connaissiez.

— Oh! je la connais à peine. Je ne lui ai jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et c'est la troisième fois que je la rencontre. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que je ne la rencontrerai plus : elle part après-demain pour Kiew, où elle va retrouver son mari qu'elle n'a pas vu depuis un an. A ce propos, je lui disais tout à l'heure : « C'est curieux, on ne s'imagine pas que vous ayez un mari. » Savez-vous ce qu'elle m'a répondu? « Mon mari! mais je l'adore, il me repose de mes amants. »

— Elle est cynique, votre amie.

— Mais madame Arloff n'est pas mon amie!

D'une voix plus chaude, il ajouta :

— Je n'ai et n'aurai jamais qu'une amie... En doutez-vous?

XVI

L'été venu, ils se séparèrent. Vaudrec, que ses travaux retenaient à Paris, écrivait régulièrement à madame de Brienne. Dans chaque lettre, la même note reparaissait : « Vous me manquez beaucoup... J'ai grand'peine à me passer de vous... La solitude, qui m'était si chère autrefois, m'est devenue insupportable... » etc.

La mélancolie de ce refrain était douce au cœur de la jeune femme et lui faisait prendre en patience les semaines qui devaient s'écouler encore avant la visite promise de Vaudrec à Morcerf.

M. de Brienne souhaitait de ne recevoir leur ami qu'au temps des chasses. Elle s'arrangea pour qu'il vînt plus tôt, afin de l'avoir mieux à elle.

— Soit ! avait dit le comte, je lui ferai tuer des halbrans.

Le 25 août, Vaudrec arriva, pour demeurer quatre jours.

L'été, pluvieux jusqu'alors, s'épanouissait magnifiquement.

Dès le premier matin, M. de Brienne s'était emparé de son hôte. Du parc au potager, des serres à la basse-cour, du chenil aux écuries, des fermes au haras, il l'avait promené partout, ne lui faisant grâce de rien, l'intéressant d'ailleurs par ses explications nettes.

Le lendemain, ils avaient chassé au marais. Précisément, le gibier d'eau abondait, cette année. En trois heures, ils avaient tué vingt halbrans, huit macreuses, un grèbe et deux sarcelles. Cet exercice les avait tant réjouis que, le jour d'après, ils avaient battu de nouveau les joncs et les rives, inscrivant dix pièces de plus au tableau.

Dans l'après-midi, les deux hommes ne se quittaient guère non plus. Mais, vers cinq heures, au déclin du soleil, on attelait, et madame de Brienne sortait seule avec Vaudrec, afin de lui montrer les environs.

C'était, pour elle, l'instant béni de la journée. La joie faisait bondir son cœur, au moment où les chevaux démarraient

en fringuant. Sitôt la grille du parc franchie, un sentiment plus large et plus calme la pénétrait. Au souffle de l'air tiède, au bercement de la voiture, au contact de son ami, elle goûtait la félicité que c'est de vivre auprès de la personne qu'on aime, d'être là tous deux, côte à côte, sans avoir besoin de se parler pour se comprendre, et de sentir immédiatement la pensée de l'un s'achever dans la pensée de l'autre.

Jamais encore elle ne s'était trouvée dans une intimité si complète, dans un rapprochement si étroit et prolongé, avec l'homme dont elle subissait l'ascendant. Jamais encore elle n'avait connu, près de lui, pareille douceur, jamais non plus pareille force. Sous sa protection, elle se sentait si invulnérable qu'elle aurait, sans peur, bravé tout péril. Elle en avait eu la révélation subite au tournant d'une descente rapide où les chevaux, entraînés par la voiture, avaient failli s'emporter.

Pendant deux ou trois heures, ils allaient ainsi, côtoyant l'Aube, dominant des vallées, traversant des forêts.

Le soleil rasait presque l'horizon lorsqu'ils revoyaient Morcerf. Une lumière dorée baignait la cime verte des arbres, les ardoises bleuâtres du château, les tuiles roses des communs. Bientôt, l'on refranchissait la grille du parc. Les roues grinçaient sur le gravier de l'avenue. Le rêve se dissipait. On était arrivé.

Au retour de leur dernière promenade, une égale mélancolie les avait gagnés tous deux.

— C'est avec une grande tristesse que je vous quitterai demain, — disait Vaudrec. — Vous n'imaginez pas ce qu'est pour moi le séjour de Paris quand vous n'y êtes pas. Grâce au travail, les matins et les après-midi s'écoulent sans trop de peine. Mais les soirées sont terribles, ces étouffantes et interminables soirées qu'on traîne à la terrasse du cercle, aux Champs-Élysées, au Bois... Les heures que je viens de passer ici près de vous resteront comme une oasis de douceur dans mon souvenir... Vivre auprès de vous ! vivre pour vous ! vivre en vous ! C'était un trop beau rêve...

— Pourquoi vous enfermer à Paris ? Ne m'aviez-vous pas dit que vous iriez à la mer et aux Pyrénées ?

— Oui, une semaine à Dieppe et une autre à Luchon. Mais après ?

XVII

Quand il fut parti, madame de Brienne resta sous une impression morose, faite de plus d'inquiétude encore que de regrets.

De tout ce qu'ils s'étaient dit en ces quatre jours, elle se rappelait surtout leur conversation dernière, cette longue doléance de Vaudrec sur sa solitude à Paris. « Ce qui lui manque, songeait-elle, ce n'est pas une affection féminine, puisqu'il possède la mienne, puisqu'il me répète sans cesse qu'elle lui est précieuse, puisqu'il sait bien que j'y mets le meilleur de moi-même... Non, ce qui lui manque, c'est la présence journalière de cette affection, c'est la vie à deux, c'est l'intimité complète, c'est enfin tout ce que j'ai dû lui refuser, tout ce que je ne pourrai lui donner jamais ! »

Chaque soir, ces pensées lui revenaient. Elle se représentait Vaudrec errant, la journée finie, avec des compagnons de hasard, dînant avec eux à la table du club ou à quelque restaurant du Bois.

Assurément, recherché comme il était, les occasions de se distraire en pareille société ne lui faisaient pas défaut. Mais dans quel état d'esprit rentrait-il ensuite chez lui ? Et elle le voyait agacé, nerveux, s'abandonnant à quelles réflexions? visité par quelles images ? s'arrêtant à quelles idées ?

La première lettre qu'elle reçut de lui ne confirmait que trop ces suppositions : « Paris est tellement odieux de chaleur, de poussière et d'ennui, que je laisse là tous mes papiers et que je pars, sans plus attendre, pour Dieppe. Demain soir, je serai sur les plages de la Manche. M'y trouverai-je mieux qu'ici ? Hélas ! où sont les pelouses, les eaux et les bois de Morcerf ! »

L'impatience l'avait suivi à Dieppe, qu'il avait brusquement quitté, quatre jours à peine après s'y être installé. D'une traite, il s'était rendu à Luchon.

Là, il avait semblé ne point trop se déplaire, malgré la persistance des souvenirs de Morcerf : « En me promenant tout à l'heure dans les allées d'Étigny, — écrivait-il à madame de Brienne, — je pensais aux grands hêtres pourpres que j'ad-

mirais de ma fenêtre lorsque je vivais près de vous. Sentez-vous bien ce que ces derniers mots ont d'émouvant pour moi : *vivre près de vous !* »

Mais, à la fin de cette lettre, il y avait : « Le théâtre du Casino s'est mis en frais, cette année. Hier soir, j'ai été y entendre Sophie Heller, qui chantait *Sapho*. Ou je me trompe fort, ou cette jeune femme sera une grande artiste. Elle a jeté l'*ut* final dans un cri de passion désespérée qui m'a fait frémir. Après la représentation, des amis m'ont fait souper avec elle ; je l'ai trouvée intelligente, vive et ne sentant point le théâtre. »

Après deux semaines de villégiature pyrénéenne, il était rentré à Paris, où ses travaux le rappelaient. Et les mêmes plaintes avaient reparu dans ses lettres : « Loin de vous, rien ne m'agrée, tout m'est indifférent ou m'ennuie... »

Pour le distraire, elle lui écrivait, à dates rapprochées, réussissant toujours, malgré sa vie monotone, à remplir de longues pages.

Il y avait une pensée qu'elle se gardait pourtant de lui confier, celle à quoi toutes ses méditations la ramenaient par un tour inévitable : « Mon affection ne lui suffit plus, — se disait-elle. — C'est de cela visiblement qu'il souffre. En a-t-il conscience déjà? Craint-il de se l'avouer à lui-même ou cherche-t-il à me le cacher encore? Mais cela est. Je n'en dois plus douter... » Donc, un jour, bientôt peut-être, il chercherait ailleurs ce qui lui manquait présentement. Une autre affection s'introduirait dans sa vie. Un soir, quelque femme, altérée d'amour, le solliciterait. Vingt paroles de lui achèveraient de la griser. Elle ne se refuserait pas, celle-là!... Ils s'appartiendraient!...

Du jour où cette conclusion apparut à son esprit, madame de Brienne la jugea évidente, fatale. Elle s'étonnait seulement de ne s'en être point avisée plus tôt.

En même temps, elle se sentit pénétrée jusqu'aux moelles par une froide épouvante, comme le malade qui, en pleine illusion de convalescence, découvre qu'il est condamné.

Elle se demandait pourtant : « N'y a-t-il donc aucun remède? Suis-je donc perdue sans ressource? » Mais, presque aussitôt, elle s'avouait : « Je n'ai pas le droit de m'oppo-

ser à ce qu'il cherche ailleurs les joies que je n'ai pu lui donner, à ce qu'il soit heureux par une autre femme, puisque je n'ai pas voulu qu'il le fût par moi... Non, je n'ai que le droit de me taire et de me résigner. »

A force de remuer ces idées, une dernière chance de salut scintilla devant ses yeux, chance improbable et combien périlleuse ! la seule, néanmoins, qu'elle pût concevoir encore : le mariage de son ami. Puisqu'elle devait le perdre, ne serait-ce pas ainsi qu'elle le perdrait le moins ? Si profonde que fût la répugnance de Vaudrec à la vie matrimoniale, si vives que fussent ses boutades contre ce qu'il appelait la « promiscuité conjugale », ou, selon le mot de Saint-Simon, la « satiété des noces », ne pourrait-il trouver une femme de cœur assez haut et d'esprit assez large pour ne pas lui imposer le sacrifice absolu de ses amitiés féminines, pour admettre qu'il continuât de leur donner une part de soi ? Fidèle aux intimités anciennes comme au foyer nouveau, il s'apaiserait peu à peu, l'atmosphère familiale le soustrairait pour toujours au troublant prestige des aventures passionnelles...

Assez vite acquise à cette solution, elle en vint à la presser de ses vœux, comme le blessé voudrait avancer l'heure où l'on va l'opérer, pour en finir plus tôt.

Cette année-là, sous des prétextes divers, elle rentra dès la fin d'octobre à Paris.

XVIII

Elle se doutait bien du plaisir que son retour causerait à son ami. Elle fut pourtant surprise de le trouver plus calme et plus détendu qu'elle ne l'avait supposé d'après ses lettres.

Au cours de leur premier entretien, elle fit une allusion discrète à l'isolement dont il avait souffert loin d'elle.

— Bah ! n'en parlons plus, répondit-il. Vous êtes là, tout est pour le mieux.

Et il détourna leur causerie vers d'autres sujets.

Mais, à leur rencontre suivante, elle revint à la question.

— Depuis que vous avez quitté Morcerf, dit-elle, j'ai fait sur vous des réflexions graves.

— Graves? Oh! — s'écria-t-il, avec un sourire étonné.

— Ne riez pas, écoutez-moi. J'ai réfléchi gravement aux conditions de votre vie. Je me suis demandé si j'avais le droit de prendre plus longtemps une si grande part de vous-même, quand je ne puis vous donner que si peu de moi. Et je me suis répondu : « Non. » La crise de malaise et d'ennui que vous venez de traverser m'a éclairée. Il m'est évident que notre amitié ne suffit pas à remplir votre existence... Ne voyez point là un reproche. Je vous suis, au contraire, plus reconnaissante que jamais de votre fidèle attachement, de vos exquises gâteries... Mais la force des choses commence à l'emporter. Les faits sont là. Vous ne pouvez continuer à vivre seul. Ne vous récriez donc point à ce que je vais vous dire : Il faut vous marier, mon ami.

Elle était pâle comme une blessée, quand ces mots sortirent de ses lèvres.

D'un ton sérieux et ferme, il répondit :

— Non, je ne me marierai pas. Vous connaissez mes objections au mariage ; rien ne peut les lever. Je serais incapable d'épouser une femme que je n'aimerais pas, et je cesserais de l'aimer, du jour où l'habitude, le défaut d'imprévu, la possession certaine, auraient tué en moi le désir et le rêve. Quant au sentiment qui vous a donné le courage de me parler ainsi, c'est de l'admiration qu'il m'inspire. Vous êtes la plus haute et la plus noble des créatures, la plus généreuse des amies. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve pour le croire... Mais ne soyez pas troublée à mon égard. J'ai senti, en effet, de la tristesse et du vide en moi, dans ces derniers temps. Qui donc ne traverse de ces heures-là? Je vous ai confessé mes ennuis, sans peut-être assez de réserve, parce que je vous parle toujours à cœur ouvert et que je vous écrivais précisément à la minute où ma solitude me pesait le plus. Mais, je vous le répète, la crise est finie, vous êtes là, tout est bien. N'en parlons plus.

Elle reprit :

— Soit. J'ai pourtant un mot à vous dire encore.

Puis, prenant la main de Vaudrec et le regardant au fond des yeux, elle déclara hautement :

— Mon ami, quelque affection que vous ayez pour moi,

un jour viendra où je n'occuperai plus seule votre cœur. C'est logique, c'est fatal; je dirai plus : c'est juste, car il faut que vous viviez toute votre vie. Eh bien! ce jour-là, je vous en conjure, prévenez-moi. Ne me laissez pas apprendre par d'autres personnes l'événement que je sais inévitable et qui me trouvera résignée. Je ne vous aimerai pas moins, — je ne peux pas vous aimer moins; mais je vous aimerai d'une autre façon, avec plus de secret encore et de recueillement... Promettez-moi que vous me préviendrez.

Il demeura une minute interdit, le front coloré d'une rougeur furtive, comme si les paroles qu'il venait d'entendre éveillaient en lui quelque remords anticipé. Mais vite il reprit contenance et fit cette réponse ambiguë :

— Votre affection me sera toujours chère. Je ne la profanerai jamais.

— Donc, c'est promis?

Craignant de l'inquiéter s'il hésitait davantage, il affirma :

— C'est promis.

Alors, d'un mouvement gracieux, elle inclina vers lui son front pour qu'il y mît un baiser. Sa réserve habituelle, son impeccable décence, le *noli me tangere* qu'exprimaient ses moindres gestes, attribuaient une portée singulière à cet acte spontané. Quand il la toucha des lèvres, il comprit qu'il scellait leur pacte nouveau. De ce jour, elle fut rassérénée. La terrible échéance lui semblait plus lointaine et, par suite, moins redoutable, sinon moins fatale, depuis que ses dispositions étaient prises pour y faire face. Il serait temps de s'alarmer quand elle serait prévenue.

Elle se remit donc, d'une âme active et tranquille, à la tâche délicate de traduire en pratiques d'amitié les dévotions de son amour.

MAURICE PALÉOLOGUE

(*A suivre.*)

MÉMOIRES SUR LA FRANCE

EN 1803

II

Berlin, septembre 1803.

Je crois devoir continuer ici le tableau que j'ai esquissé dans une lettre datée d'Amiens. Cette lettre renfermait des détails sur la personne du Premier Consul, et ces détails pouvaient jeter un jour utile sur les sentiments et le caractère de cet homme extraordinaire. Comme il est le mobile unique de tout ce qui se fait en France, c'est lui surtout, ce sont ses idées, ses vues qu'il importe essentiellement de connaître.

Toutes les notions que je me suis procurées m'ont convaincu que Bonaparte voulait décidément la paix. Je ne rechercherai point ici si ses démarches politiques ont été bien calculées d'après ce désir, si sa conduite n'était pas faite pour alarmer ses voisins, et s'il n'a pas jugé à faux les dispositions et les moyens de l'Angleterre. On pourrait prouver qu'il s'est trompé, sans prouver pour cela qu'il était de mauvaise foi. Il a cru que l'Angleterre n'était pas en état de l'attaquer seule. Voilà une erreur. Peut-être encore n'est-ce qu'une erreur de fait plutôt que de calcul, et peut-être, en effet, l'Angleterre a-t-elle, en risquant cette mesure, consulté

1. Voir la *Revue* du 15 février.

plutôt son animosité que la prudence et hâté un événement qu'elle croyait d'ailleurs inévitable et plus dangereux s'il était attendu.

Ce que je crois pouvoir avancer, c'est que Bonaparte, sérieusement occupé d'opérations pacifiques, n'avait nul besoin de pousser plus loin qu'il ne l'avait fait ses prétentions au dehors. Le plan sur la Turquie ayant manqué, il tournait toutes ses vues vers le rétablissement du commerce et de la marine de France. Les fonds étaient tellement distribués que rien ne restait pour subvenir à des entreprises militaires. Sa conquête de Saint-Domingue, mal suivie, mal appuyée dans le principe, était un des objets majeurs qui l'occupaient. On lui avait dénoncé les horribles dilapidations que les généraux s'y étaient permises, et on lui avait fait sentir que, pour réussir dans cette guerre comme dans toutes les guerres civiles, il fallait plus de moralité que de talents militaires. C'est ce qui avait entièrement manqué à Leclerc et à Rochambeau. J'ai vu des lettres des colonies qui peignaient sous les plus affreuses couleurs la conduite de ces généraux. Ils ne s'étaient déterminés à cette expédition dangereuse que dans l'espoir de faire une fortune rapide, et chacun, consultant son intérêt particulier, a perdu de vue l'intérêt public. L'Angleterre, dont la sombre politique a toujours regardé la prospérité de la France comme une calamité pour elle-même, a rallumé un feu qu'elle devait sagement chercher à éteindre. Le duc de Clarence l'a déclaré en plein Parlement : il a été jusqu'à dire que les généraux français avaient fait leur devoir, mais que c'était au savoir-faire des Anglais que la perte de Saint-Domingue était due. Cet aveu naïf a donné la mesure des intentions du Gouvernement anglais, et a pu convaincre les plus incrédules qu'une paix conclue dans de pareilles dispositions ne pouvait effectivement être de durée.

Le préfet de la Seine-Inférieure, Beugnot, homme de beaucoup d'esprit, m'a dit que, lors du voyage que le Premier Consul fit à Rouen vers la fin de l'automne dernier, Bonaparte eut avec lui un de ces moments d'abandon extrêmement rares où l'homme se montre tout à fait à découvert. Bonaparte donnait des éloges aux soins du préfet pour l'administration de son département. Il avait aussi blâmé avec sévérité

plusieurs de ses vues, et il lui expliquait en détail ses intentions. « Je désire, disait le Premier Consul, que vous employiez tous vos soins à faire respecter et chérir le Gouvernement. Il faut ramener les Français à cet esprit d'urbanité, de politesse, à ces mœurs faciles et douces qui les ont fait aimer et imiter de toute l'Europe. Réunissez souvent du monde chez vous. Entourez-vous des personnes les plus marquantes. Rapprochez tous les partis. Que votre maison soit l'école du bon goût et des bonnes manières. Il ne faut pas qu'aucun particulier puisse rivaliser avec vous sur ce point. Ayez plutôt deux équipages qu'un, un nombre convenable de gens, une livrée marquante. Je ferai volontiers des sacrifices pour subvenir à ces dépenses. Il faut que l'esprit de la nation s'adoucisse dans les jouissances de la paix... » Beugnot répondit en donnant les plus grands éloges à ces vues philanthropiques, mais il manifesta des doutes sur la solidité de la paix. « Quoi, vous croyez, s'écria Bonaparte que l'Angleterre me fera la guerre, vous le croyez sérieusement? — Je le crois. — J'en doute encore, reprit Bonaparte avec vivacité, mais si l'Angleterre m'attaque, elle ne sait pas à quoi elle s'expose; non, en vérité, elle ne le sait pas; oh! vous verrez ce que sera cette guerre! Je ferai tout pour l'éviter, mais, si l'on m'y force, je frémis de tout ce qui arrivera. Je renverserai tout ce que je trouverai devant moi. Je ferai une descente en Angleterre, j'irai à Londres, et, si cette entreprise devait manquer, je bouleverserai le continent, j'asservirai la Hollande, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, j'attaquerai l'Autriche et j'irai jusqu'à Vienne détruire toute espèce d'appui de cette odieuse puissance; on verra ce que je peux faire et ce que je ferai. J'en frémis d'avance, mais on me connaîtra! » Bonaparte prononça toute cette tirade avec un accent très fort et très animé, et même avec violence. « Au surplus, poursuivit-il, je n'en continuerai pas moins de travailler à assurer la prospérité de la France, à faire fleurir son commerce, son agriculture, son industrie, et nous serons heureux en dépit de nos rivaux. »

Beugnot m'a retracé mot à mot cet intéressant entretien. Et c'est sans doute un de ces élans précieux à connaître, parce que rien ne peut le rendre suspect, ni le caractère, ni

l'état de la personne à qui il parlait, ni le lieu de la scène, ni l'époque à laquelle Bonaparte s'y est livré.

D'après cela, on peut, je crois, regarder comme une vérité bien démontrée : 1° que Bonaparte n'a pas voulu la guerre; 2° que l'Angleterre l'a faite par un double motif d'animosité constante et d'appréhension pour l'avenir; 3° que Bonaparte, entraîné malgré lui hors des mesures, poussera à l'extrême tous les moyens qu'il emploiera contre ses rivaux; 4° que les moyens ne seront d'abord dirigés spécialement que contre l'Angleterre même; 5° que, si le grand coup qu'il veut lui porter manquait, il se rabattera sur le continent et dirigera surtout sa vengeance contre l'Autriche, en entraînant dans son parti tous ceux qu'il regarde comme intéressés à la soutenir; et 6° que la Bavière est indubitablement du nombre, d'après ce que le Premier Consul m'a dit lui-même dans la conversation que j'ai eue avec lui à Amiens. Parmi les moyens que Bonaparte emploiera contre l'Angleterre, les plus marquants sont : de fermer à son commerce le plus de canaux possible, — c'est ce qui fait qu'il ne consentira point à ouvrir l'Elbe et le Weser; de redoubler d'activité et de vigilance pour empêcher en France l'introduction des marchandises anglaises; de détacher de l'alliance de l'Angleterre toutes les puissances du continent, et, enfin, de porter la guerre sur le sol anglais même.

La descente n'est point un vain épouvantail. Le Premier Consul est très décidé à la tenter. Il l'a annoncé trop hautement à tout ce qui l'entoure pour qu'on en puisse douter. Un homme comme lui ne saurait se permettre une vaine rodomontade qui tendrait à le rabaisser aux yeux de ceux qu'il a le plus d'intérêt à ménager. Bonaparte a très bien senti que, dans la position où il s'était mis, il ne devait jamais laisser se dissiper cette auréole de gloire et de supériorité dont il s'est entouré. S'il avançait une seule fois une chose qu'il ne voulût pas soutenir, toute considération, toute confiance seraient aussitôt perdues. C'est parce qu'il a senti toute l'étendue des obligations que lui imposait cette nouvelle guerre, que toutes les cordes de son âme ont été ébranlées. Il a jugé que l'Angleterre le forçait encore une fois de mettre sa fortune en jeu, et il n'a pas balancé; la France ne lui aurait pas pardonné

une guerre ordinaire, où tous les dangers auraient été pour les autres, et où il aurait attendu tranquillement dans son palais les résultats de l'entreprise confiée à des agents secondaires. Celui qui a l'audace de fonder une nouvelle dynastie s'impose l'obligation de payer de sa personne dans toutes les circonstances majeures. Mais alors ceux qui l'attaquent s'exposent à attirer sur eux le développement et l'action des moyens les plus énergiques.

L'Angleterre paraît avoir senti cette vérité, et elle semble effrayée de l'orage qu'elle-même a excité. Les préparatifs de dépense qu'elle fait sont immenses et de nature à l'épuiser plutôt qu'à la sauver. Le meilleur parti que la France pourrait prendre, ce serait de laisser sa rivale se consumer dans de pareils efforts et de l'alarmer sans cesse par l'épouvantail de la descente sans en risquer la tentative. Mais c'est ce qu'elle ne fera pas. Bonaparte songe sérieusement à débarquer en Angleterre. Il a rassemblé toutes les notions sur les moyens d'effectuer cette grande entreprise, sur les points de départ et de débarquement les plus favorables, sur le moment, la saison, la manière, sur le temps nécessaire pour arriver et les moyens de soutenir l'armée débarquée ; sur les entreprises de ce genre qui ont déjà eu lieu. Il veut se mettre à la tête, marcher sur Londres et sur Portsmouth, brûler les arsenaux de Greenwich, Chatham, Woolwich, Gravesend, Dyle, enfin tous les établissements de la Tamise. Il se flatte de pouvoir, à l'époque où le débarquement aurait lieu, faire sortir une flotte capable de balancer la flotte anglaise. Il aurait deux armées de débarquement, et, pendant que la flotte anglaise, tenue en échec par la marine française, chercherait à combattre celle-ci, il risquerait le passage, il menacerait plusieurs points à la fois afin de diviser les forces, et passerait en Irlande une partie de son armée pour arracher irrévocablement cette île à l'union britannique.

Tels sont en aperçu les plans formés, ainsi que j'ai pu m'en assurer par mes conversations avec plusieurs personnes qui jouissent de la confiance du Premier Consul, tels que l'amiral Brueys, le général Caffarelli, et le comte du Chillan, ancien officier très distingué de la marine française. Ce dernier n'est, à la vérité, pas employé, et n'approche même

pas Bonaparte. Mais il a des relations intimes avec des personnes influentes dans le département de la marine. Du Chillan croit à la possibilité d'une descente, et son avis est d'autant moins suspect que, lui ainsi que ses anciens confrères sont, quoi qu'on ait dit, écartés des emplois. On ne leur a pas, à la vérité, refusé du service, mais on a voulu les placer dans un rang inférieur à celui qu'ils ont eu jadis, et ne les faire venir qu'après les nouveaux, et c'est ce qui les a écartés.

Le résultat d'une descente, si elle réussissait, est incalculable. On ne peut présumer où s'arrêterait l'ambition française. Les plus sages veulent qu'un séjour prolongé en Angleterre serait impossible à une armée française, qu'il faudrait se borner à frapper des coups rapides, détruire les ateliers de la marine, renverser le crédit et essayer de donner à l'Angleterre un nouveau Gouvernement, enfin livrer ce pays à toutes les agitations des factions et des partis divers. On se bornerait alors à occuper les ports sur les côtes, et à paralyser ou détendre tous les ressorts de cette monarchie redoutable. Mais, si la France réussit, jusqu'où poussera-t-elle ses prétentions, et que ne pourra-t-elle pas faire lorsqu'elle sera maîtresse de tout le commerce? que deviendront l'Inde, les colonies, les vastes établissements de l'Angleterre dans les deux mondes? Il est certain que la France ne peut pas tout prendre, encore moins tout garder. Elle rendra donc à l'Angleterre affaiblie, ou elle lui laissera ses établissements aux Indes occidentales, et partagera avec elle le domaine de l'Inde, ou la forcera d'abandonner ce pays à ses souverains naturels. Peut-être cherchera-t-elle à s'emparer de l'Égypte, si l'on n'est encore guéri de la manie de vouloir créer un pays où tout est à faire, abîmé d'ailleurs par toutes les espèces de calamités, habité par un peuple lâche, gouverné par des tyrans imbéciles et féroces dont l'anéantissement et la conversion sont également difficiles. Enfin la France ferait alors envers l'Angleterre ce qu'elle a fait en 1795 envers la Hollande. Elle lui rendrait une indépendance secondaire et précaire.

Admettons, au contraire, que la descente ne réussisse pas, ce qui est beaucoup plus probable. Alors, si Bonaparte n'a pas péri dans cette dangereuse entreprise, il se rejettera comme

un lion furieux sur le continent, et c'est alors que le plan de la destruction de l'Autriche sera mis à exécution.

En attendant, on travaille avec la plus grande activité dans toute la France aux préparatifs de la descente. Des milliers de barques se construisent dans les ports, sur toutes les rivières, dans les provinces les plus centrales de la France. Le Gouvernement a eu l'adroite idée de mettre partout sous les yeux du peuple les apprêts de vengeance contre l'ennemi de la prospérité nationale française. Le général Andreossy a été nommé chef du génie de l'armée. Il a accepté, quoique cette place soit inférieure à ses anciennes fonctions, mais il sait que Bonaparte n'aime pas les refus, et d'ailleurs chacun veut se montrer contre l'ennemi commun. Déjà presque toutes les places sont distribuées, et toutes les mesures arrêtées, et avant le printemps prochain on peut s'attendre à quelque tentative.

*
* *

Telles sont les idées et les notions que j'ai rassemblées relativement aux projets militaires et offensifs de la France. Le Gouvernement n'en poursuit pas moins, autant qu'il le peut, des plans d'améliorissement dans l'intérieur. La guerre active faite aux contrebandiers anglais a déconcerté presque toutes les mesures. Du côté de la Hollande, on a établi une double ligne de douane, et aujourd'hui les risques sont tels qu'à moins de 22 p. 100 on ne trouve plus moyen de faire entrer en France les produits de l'industrie anglaise. Cette énorme avance détruit tous les profits de l'introduction et laisse tout l'avantage aux menus facteurs français, qui ne peuvent donner leurs marchandises qu'à 12 p. 100 au-dessus du prix où les Anglais vendent les leurs. Il est constant que la prospérité des provinces manufacturières en France s'est considérablement accrue depuis deux ans et même depuis cette guerre. Les fabriques de Rouen sont toutes en pleine activité et, pendant le séjour que j'ai fait en cette ville, j'ai été à même de m'en convaincre de mes propres yeux. Les ports de mer qui faisaient le commerce des Colonies ont en revanche prodigieusement souffert. Nantes, Bordeaux et Marseille, mais surtout Nantes, sont ruinés ou considérablement appauvris.

Nantes faisait un commerce immense à la côte, et la plus grande partie de Saint-Domingue était alimentée par ses soins, de sorte qu'elle faisait pour deux cents millions de transports et de retours dans les îles. Nantes était peuplé d'Américains qui y faisaient une très grande dépense. En outre, cette ville faisait le grand cabotage et envoyait plusieurs vaisseaux aux grandes Indes. Enfin, les Hollandais et les Hambourgeois abondaient dans son port pour y acheter, les uns des denrées coloniales, et les autres des vins qui croissent dans ses environs, les eaux-de-vie de seconde qualité et des fruits de diverses espèces. La Loire servait à Nantes de canal pour alimenter les provinces de l'intérieur. Orléans était le dépôt des marchandises coloniales qui contribuait le plus à alimenter la capitale. Les sucres bruts et terrés remontaient de Nantes à Orléans où ils étaient raffinés, ainsi que les huiles de Provence, de sorte qu'à Paris on connaissait ces huiles et ces sucres sous le nom d'huiles ou de sucres d'Orléans. Toutes ces branches du commerce de Nantes ont péri. Lors de la dernière paix avec l'Angleterre les négociants avaient fait un dernier effort et risqué le reste de leurs capitaux dans des spéculations aux îles ou aux grandes Indes. La guerre survenue soudainement et la fausse sécurité du Gouvernement français ont tout perdu. Nantes avait encore, à l'époque où j'y ai passé (en juillet) soixante grands bâtiments en mer, et on ne comptait sur la rentrée d'aucun. Ce coup a attéré, anéanti ce qui restait de capitalisme à Nantes. Tous les vaisseaux mis en armements ont été mis sous voile et vingt-six banqueroutes ont éclaté dans l'espace de deux mois. Il ne reste plus à Nantes que les ressources de la contrée fertile qui l'environne, et cette ville, si la guerre continue, ne pourra se soutenir qu'au moyen des armements en cours qui ont procuré à quelques armateurs des gains vraiment prodigieux.

Bordeaux a dans ses vins excellents, dans ses farines, dans ses eaux-de-vie une ressource que rien ne peut lui ôter. Marseille a ses savons, ses huiles, beaucoup d'objets manufacturés, et le commerce de la Méditerranée ne peut jamais être aussi sévèrement contrarié que celui de l'Océan.

Mais cette gêne qu'éprouvent aujourd'hui toutes les places maritimes de France, cette souffrance du commerce ne fait

que ranimer le désir de combattre et d'accabler l'ennemi qui les cause. Le Gouvernement, qui sent et favorise cette disposition, prend, en conséquence, des mesures véritablement nuisibles aux propres intérêts de la France. En prohibant non seulement les marchandises anglaises, mais les matières premières venant des lieux occupés par les Anglais, il est évident que le Gouvernement a augmenté l'embarras des manufacturiers français, qui ne savent où se procurer les matières indispensables pour leurs fabriques. On est obligé de faire venir le coton par rouliers du fond du Portugal, et, pour peu que la guerre dure, les indigos, les bois de campêche et les denrées des Indes et de l'archipel indien seront d'une rareté excessive.

L'Angleterre, à la vérité, n'agit pas plus sagement, et, de son côté, elle prend des mesures plus funestes à elle-même qu'à la France à qui elle veut nuire. Tel est le blocus de l'Elbe et du Weser, qui interdit à ses marchands un débouché que les neutres eussent toujours pu lui ménager.

La France, accoutumée par douze ans de révolution à des privations de toute espèce, supportera facilement l'état actuel des choses. Elle sera moins heureuse, mais moins de prospérité ne signifie pas moins de force dans un grand peuple. L'Angleterre, au contraire, sort aujourd'hui de toutes ses habitudes et se précipite dans un système qui peut avoir pour sa tranquillité intérieure les suites les plus déplorables.

Tout un peuple une fois armé ne reprend pas facilement les habitudes pacifiques et favorables au maintien de l'ordre établi, et cette tourbe de combattants, dont la turbulence peut être si dangereuse pour le repos intérieur, n'offre pas à beaucoup près des moyens de défense proportionnellement redoutables contre l'ennemi du dehors. Je sais que le calme et le sang-froid qui distinguent le caractère anglais rendent ces dangers moins menaçants, mais déjà plus d'un exemple nous ont appris qu'il existe en Angleterre des hommes mal intentionnés et des têtes faciles à égarer. Les insurrections sur la flotte, les tentatives d'assassinat et de conjuration contre le Roi, ces sociétés de démagogues, de Levellers, animés du même esprit qui se signale du temps de Cromwell, doivent prouver aux plus incrédules que l'Angleterre renferme dans

son sein une grande quantité d'éléments de discordes et de troubles, et qu'un moment suffit pour mettre dans une fermentation effrayante tous ces germes puissants de la dissolution des empires.

La France, au contraire, régie par des lois neuves, par des hommes vigoureux, n'a point encore usé les ressorts de son Gouvernement. Toutes les places sont confiées à des hommes exercés aux révolutions, et qui ont, pour en combattre de nouvelles, tous les motifs que l'intérêt et la Providence suggèrent. Au moins aussi habiles et bien plus nombreux que ceux qui désirent renverser le nouvel ordre des choses, ils ont de plus en main tous les moyens de répression, de force et de séduction.

Le grand art de Bonaparte a été de diviser tous les partis. Il a, sans distinction de système et d'opinions, placé tous ceux qui avaient des talents, des moyens, ou à qui une célébrité révolutionnaire interdisait tout retour vers l'ancien ordre de choses, ou qui, pour me servir d'une expression connue, après avoir débarqué sur la terre de la liberté, avaient brûlé leurs vaisseaux. Tous ces hommes, tous ces acquéreurs de biens nationaux, tous les membres des divers corps de l'État, le clergé même et la grande masse des habitants qui redoutent de nouveaux troubles, veilleront à la conservation de l'ordre des choses actuel et feront des vœux pour la durée des jours du Premier Consul.

L'Angleterre n'aura donc presque aucun moyen d'exciter de nouveaux troubles en France. Mais la France pourra plus facilement agiter l'intérieur de l'Angleterre.

*
* *

Dans les différents départements que j'ai traversés, j'ai partout vu un égal désir de rester tranquille et de maintenir le Gouvernement établi. Sans doute, un grand nombre de personnes appellent encore par leurs vœux l'ancienne monarchie et les Bourbons. Mais ces vœux ne sont, à vrai dire, que de *pia desideria* qui n'entraîneront aucune suite active.

J'ai causé avec plusieurs des anciens chefs de chouans, entre autres avec La Sauvagerie, compagnon du célèbre comte

de Frotté. Il m'a dit que les princes lui avaient écrit pour lui conseiller eux-mêmes de se soumettre. Il m'a avoué que les moyens de résistance étaient devenus nuls, qu'on pourrait encore faire massacrer des individus, mais non ressusciter un parti, tant que le Premier Consul vivrait. Aussi s'est-il marié et a-t-il résolu de vivre désormais entièrement étranger à toutes les combinaisons politiques. Les Anglais chercheront sûrement à rallumer un feu qu'ils ne croient qu'assoupi. Déjà plusieurs de leurs émissaires ont été arrêtés dans la Vendée et dans les pays des Chouans. J'ai traversé l'une et l'autre, j'ai eu de longs entretiens avec M. Letourneur, préfet du département de la Loire-Inférieure, et M. Huet, secrétaire-général du département, homme du plus grand mérite. Il n'y a pas de doutes, d'après les notions qu'ils m'ont fournies et d'après mes propres observations, que ces pays ne doivent être administrés avec beaucoup plus de précautions que les autres.

Les paysans de ces contrées ont, pendant huit années de discordes civiles, puisé dans de longues souffrances une indifférence pour la vie, une insouciance pour les périls de la guerre, qui ne se sont point encore dissipées. Il serait dangereux d'irriter des esprits tellement électrisés, mais, si on respecte les habitudes de ces mêmes paysans, ils préféreraient certainement le repos dont ils jouissent et dont ils ne méconnaissent pas les douceurs, — ils le préféreraient, dis-je, à de nouvelles agitations. Étant propriétaire dans la Vendée, j'ai été à même de converser familièrement avec les habitants de ces contrées. Il est inconcevable qu'ils aient conservé autant d'aménité dans le caractère, je pourrais presque dire de recherches dans les procédés, et que ces qualités paisibles puissent se combiner avec les dispositions guerrières et ce mépris de la vie dont j'ai parlé. Mais que leur faut-il? Leurs prêtres? — on les leur a rendus. C'est surtout à bien choisir les curés que le Gouvernement s'applique. Ce sont eux qui sont les organes auprès des paysans de ces contrées. Lorsque le Gouvernement désire quelque chose, c'est par la bouche des curés qu'il fait transmettre et expliquer ses intentions. Dans les grandes occasions, les évêques font un mandement, et l'utilité que le Gouvernement retire de ces interprètes en

garantit la conservation particulièrement dans ces contrées.

Que fallait-il encore à ces habitants? de ne point être enlevés par la conscription. Ce point était bien plus difficile. Cependant on a pris des mesures pour leur alléger ce fardeau. De toutes les dispositions organiques actuelles, celle de la conscription est la plus désagréable au pays jadis insurgé. On y a conservé pour les habits bleus une sorte d'horreur que rien ne saurait vaincre. Les Vendéens ne peuvent encore s'accoutumer à servir sous ces mêmes drapeaux qu'ils ont vus naguère à la tête des colonnes qui portaient chez eux la dévastation, l'incendie et la mort. Ceux qui sont enlevés désertent pour la plupart, et les jeunes gens s'accoutument à dire et à penser que, guerre pour guerre, il vaut autant la faire chez soi qu'ailleurs. Il faut convenir aussi que l'extrême dépopulation causée par les guerres civiles rendrait intolérables des levées de recrues trop fortes. Aussi a-t-on parfaitement jugé qu'il fallait ménager un côté aussi sensible. On laisse aux communes la faculté de fournir un homme ou d'en acheter un en remplacement. On tâche cependant de les déterminer à servir eux-mêmes. On sent la nécessité de les accoutumer à combattre avec les Républicains, on ne prend qu'un homme par paroisse de mille huit cents à deux mille âmes, et on combine ces mesures de douceur et de persuasion avec des mesures de prudence et de fermeté qui montrent aux mal intentionnés une répression active et sévère et toujours prête à agir. Des détachements nombreux de gendarmes parcourent ces pays. L'excellente discipline, le bon choix des militaires qui composent cette troupe lui ont acquis la confiance et l'estime universelles. C'est depuis son organisation que l'intérieur de la France a été purgé de ces brigands de toutes espèces qui infestaient les grandes routes et étaient la terreur et la désolation des campagnes. Aujourd'hui le voyageur peut, nuit et jour, parcourir les routes les plus écartées sans courir aucun danger. Toutes ces précautions d'ordre et de sûreté attachent au Gouvernement, et font sentir le prix d'une existence tranquille et du rétablissement de toutes les relations sociales et commerciales, tant dans les villes que dans les campagnes.

Généralement on aime et on admire Bonaparte dans ces

dernières, et, excepté Paris, le Premier Consul trouvera partout plus d'enthousiastes que de dépréciateurs. Il existe sans doute, même dans l'armée, un grand nombre de ces gens qui ne sont contents de rien, que la rage de changer dévore, et qui feignent, pour une liberté qu'ils ne s'expliquent pas, un amour religieux et pur, qui s'indignent qu'un homme s'ingère de leur donner des lois. Mais tous ces républicains de suspecte fabrique confondent sans cesse l'ennui de ce qui est avec l'amour de ce qui n'est pas. Comme ils redoutent tout ordre de choses fixe, ils n'inspirent de confiance à personne. Ils peuvent bien augmenter des troubles commencés. Mais ils n'ont pas les moyens de troubler l'ordre qui existe.

Je ne connais pas de parti véritablement existant contre Bonaparte. Ce sont des individus épars, plus ou moins nombreux, mais généralement assez peu influents. C'est encore parmi les anciens Jacobins que pourraient se rencontrer les plus redoutables. Cependant, comme un très grand nombre de ceux-ci ont fait fortune pendant la Révolution, ou jouissent au moins aujourd'hui d'une existence tranquille, ils ne songent point à remuer. Et même, au besoin, le Gouvernement pourrait compter sur les plus forcenés, parce qu'ils sentent parfaitement que tout autre gouvernement pourrait bien ne pas être aussi indulgent pour eux. On a regardé Moreau comme le chef d'un parti opposé au Premier Consul. On s'est trompé. Moreau n'aime pas le Premier Consul, mais, avec une très grande réputation, il n'a nuls adhérents et vit réellement étranger à toute cabale et à toute intrigue.

Il n'y a donc aucun grand mouvement à craindre contre le Premier Consul. Mais sa vie, sans doute, n'est pas à l'abri d'un attentat isolé. S'il périssait, en effet, que deviendrait la France? Après avoir souvent et longtemps médité sur cette grande catastrophe, il m'a été impossible de me fixer sur aucun résultat positif. En effet, se présentera-t-il un homme assez vigoureux pour prendre et retenir les rênes du Gouvernement? On pourrait croire que Bonaparte a déjà nommé son successeur et que c'est le fils de Louis, ou Lucien, ou plus probablement encore Joseph Bonaparte qui doit le remplacer. Quant à Lucien, osera-t-il confier la destinée de la France à un homme qu'il a jugé lui-même trop immoral

pour laisser entre ses mains le ministère de l'intérieur? Lucien est sans doute un homme de génie et d'un très grand caractère, et peut-être avec ces qualités peut-on plutôt bien régner que bien administrer. En effet, à l'homme qui peut tout qu'importent les petites vertus? Il suffit qu'il choisisse des ministres qui les possèdent.

L'organisation actuelle n'est pas sans mérite. Le tribunal et le Corps législatif sont politiquement nuls, mais ils attachent par l'intérêt beaucoup de personnes à la République. Ce sont quatre cent cinquante bonnes places de plus à donner. Le Sénat conservateur, en revanche, est un Corps très puissant et qui, même dès à présent, jouit d'une grande considération. C'est une véritable pairie. Je ne puis juger si les hommes qui composent le Sénat auraient assez de vigueur pour conserver la constitution, et surtout si la famille de Bonaparte jouit dans l'armée d'une assez grande influence pour assurer à un de ses membres l'autorité suprême; — car, il ne faut point en douter, la garde consulaire et la division du centre décideront à peu près de tout, lorsqu'il s'agira du choix d'un maître; et, à moins que le chef d'une armée éloignée n'ait assez de crédit pour se faire proclamer par elle, je ne vois pas qu'il puisse exister d'oppositions de la part de l'intérieur. Ce ne sont plus comme autrefois les divisions des départements qui sont à craindre, mais celles des armées ou des généraux, parce que aujourd'hui le régime est véritablement militaire, et que les hommes essentiellement influents sont les généraux. Cette nuance dans la Révolution est remarquable. — Mais, sans vouloir juger des futurs contingents, continuons d'examiner ce qui existe aujourd'hui.

*
* *

Il est certain que l'ambition de Bonaparte est d'être fondateur d'une nouvelle dynastie, et je crois m'être assuré que son union avec une femme qui paraît avoir cessé d'être féconde contrarie essentiellement ses plans. Je sais que plusieurs hommes de grand mérite lui ont conseillé de rechercher une grande alliance, et lui ont représenté ce moyen comme le seul capable de rattacher autour de lui l'opinion de

tous les anciens nobles, dont les femmes ne se plieront jamais à venir faire cortège autour d'une femme qu'elles dédaignent, et qu'elles affectent d'autant plus de regarder comme leur inférieure, que la fortune l'a plus élevée au-dessus d'elles. Bonaparte est assez grand par lui-même ; la force dont il est environné, les grandes qualités dont il brille suffisent sans doute pour assurer son autorité. Mais, quoi qu'il fasse, sa femme ne sera toujours que madame Bonaparte. Une grande princesse, au contraire, rallierait autour de lui les égards d'opinion, comme ses moyens personnels lui valent les égards de calcul. Personne ne rougirait de rendre des hommages à une femme qui, par sa naissance, aurait personnellement le droit d'y prétendre.

Cependant, des scrupules ont arrêté Bonaparte. Ami des mœurs, il déteste le divorce. Il est d'ailleurs reconnaissant à sa femme de toute la tendresse qu'elle lui témoigne. Ses principes sur la sainteté du mariage sont très sévères, et c'est seulement pour lui faire leur cour que presque tous les généraux qui l'entourent, quoique la plupart fort jeunes, sont mariés. Marmont, Duroc, Caffarelli, Lauriston, Le Brun, Murat sont de ce nombre. Cependant il sent ce prestige manquer à sa gloire, et, plus d'une fois, il a reconnu les inconvénients de cette parenté dont les ramifications s'étendent jusque dans les moindres classes de la société. Je ne serais donc point étonné qu'il ne saisît un jour une occasion de s'allier à quelque sang illustre. Sans doute, cela lui sera très difficile. Parmi les familles des anciens souverains, il aura peine à en trouver une assez hardie pour se mettre au-dessus de l'opinion et braver toutes les résistances.

Bonaparte tient par goût aux grandes maisons. Il ménage, caresse même autant qu'il le peut celles de France. Mais il suit en même temps un système qui lui garantit leur soumission. Il a pris des mesures pour empêcher qu'elles ne recouvrassent des fortunes capables de leur assurer un trop grand crédit. Les richesses assemblées par M. de Talleyrand lui ont même fait quelque ombrage. Il voudrait établir entre les anciens et les nouveaux un échange de faveur et de fortune, contre les avantages que l'opinion attache à une grande naissance. Mais, sur ce point, il n'a obtenu encore aucun succès.

Les anciens nobles se tiennent absolument séparés. Ils vivent isolés ou uniquement entre eux, et là médisent tout à leur aise du Gouvernement protecteur sous lequel ils respirent. Quelques grandes familles ont cependant embrassé le nouvel ordre des choses. Les Ségur, les Périgord, les Noailles, les de Luynes, les La Rochefoucauld, etc., sont de ce nombre. A la vérité, ils ont fait en quelque sorte scission avec les autres; mais, peu à peu, cet éloignement disparaîtra. Les anciens nobles sentent leurs avantages, mais, s'ils n'y prennent garde, ils perdraient pour toujours peut-être ce seul instant qui leur est offert pour jouer de nouveau un rôle.

Mais il ne faut pas se figurer que jamais l'influence de leurs opinions pût être dangereuse pour le Gouvernement, puisque toutes les places sont occupées par des hommes qui doivent à la Révolution toute leur consistance. Ces hommes ne manquent ni de talents ni d'énergie. Ils en auront toujours assez pour écarter pendant longtemps encore des rivaux dangereux. Mais ils n'ont encore pas pu acquérir le vernis d'aisance et de grandeur que de grandes richesses, une existence illustre, transmise de génération en génération, peuvent seules donner. La plupart, artisans de leur fortune, n'ont pas encore pu l'asseoir sur des bases assez solides pour se permettre les goûts de l'opulence et arborer les livrées de la grandeur. Leurs maisons sont-elles montées, partout on remarque des lacunes qui décèlent ou une fortune très récente, ou une économie forcée, ou une parcimonie craintive. Chez eux, on ne voit pour ainsi dire que des bouffées de luxe. Ici, le nombre de gens est incomplet, là les écuries sont mal garnies, ailleurs le train de la maison présente entre l'ordinaire et le cérémonial des disparates choquantes. C'est ce qui rend, à tout prendre, la vie actuelle bien moins agréable que celle d'autrefois en France. Il n'y a point encore de ce qu'on appelle véritable société. Il règne un décousu remarquable dans les liaisons, dans les rapports, dans le commerce social en général. L'été, on se disperse et on ne se voit plus. L'hiver, on se réunit en foule, mais les personnes qui se voient se connaissent à peine, ou se craignent, ou ne s'estiment guère ou ne se lient qu'avec précaution. Il n'existe plus de ces maisons ouvertes, de ces cercles choisis, où vous retrouviez

un fond qui était toujours le même, sans compter la foule des conviés qui circulaient suivant les moyens ou les goûts des maîtres de la maison.

Dans les campagnes vous remarquez le même défaut d'ensemble. Un grand nombre des beaux châteaux des environs de Paris ont été achetés par des riches de date moderne. Ceux-là ont satisfait à une vanité folle, dont ils ne peuvent pas, même en se ruinant, soutenir à beaucoup près toutes les prétentions. Aussi presque partout vous remarquerez, dans ces demeures jadis si généralement belles, et qui dans toutes leurs parties offraient une harmonie si imposante, que l'on a sacrifié le tout à quelques détails. Ou les bois, ou les jardins, ou les châteaux offrent des traces d'abandon et de ruine. On reconnaît bientôt que le propriétaire n'a pas les reins assez forts pour soutenir un aussi vaste ensemble. De plus, les asiles de l'ancienne opulence de la monarchie, ces points de réunion si délicieux qui faisaient le charme de tous les étrangers qui ont connu la France, restent le plus souvent déserts et sont, dans les mains de leurs modernes possesseurs, comme ces bibliothèques fastueuses dans les mains de l'opulent ignare qui se les est données comme meuble de luxe et non de besoin. Rarement y reçoivent-ils du monde, si ce n'est à des jours longtemps préparés d'avance, et que signale alors une profusion désordonnée et passagère.

Les grands seigneurs qui ont gardé leurs châteaux y vivent la plupart solitaires, presque tous appauvris et le paraissant encore plus qu'ils ne le sont.

La vérité est qu'il existe actuellement en France très peu de grandes fortunes, mais le nombre des petites est prodigieusement augmenté. Le partage des terres, qui a réellement eu lieu, a multiplié les propriétaires, et les lois actuelles multiplient les petits héritages. Le commerce, les affaires de banque, les approvisionnements des armées, les armements en cours ont produit quelques fortunes rapides, mais généralement plus brillantes que solides. Il s'est répandu dans le commerce une immoralité telle que chaque jour voit, pour ainsi dire, luire et disparaître une foule de petits météores de finance. L'intérêt de l'argent étant toujours très haut (actuellement l'intérêt légal est de 9 p. 100), cela facilite des opé-

rations où avec peu de capitaux on peut faire d'assez grands profits. Mais le luxe désordonné des femmes et la coupable facilité des maris renversent bientôt un édifice qui n'a de base qu'un crédit factice, et ces chutes scandaleuses et fréquentes font la désolation de milliers d'individus, détruisent la confiance, haussent les tarifs, démoralisent le peuple et font perdre au commerce la considération qui lui est nécessaire pour prospérer. Cependant, le nouvel ordre des choses offre peu de moyens de fortune. Aussi le grand embarras des parents est-il de savoir ce qu'ils feront de leurs enfants. Quelle carrière embrasser, quel état suivre? Le militaire? — mais il y a tant de concurrents et la faveur y est si nécessaire pour avancer, que cela décourage. Le commerce? — on vient d'en voir les inconvénients. La magistrature? — mais elle n'offre ni profits ni considération. Depuis que l'état de juge est payé, il est avili, et pour lui rendre son ancien lustre il faudra en revenir à ce qu'on a tant décrié comme un abus, il faudra vendre les places. L'homme assez riche pour les payer l'est assez pour ne pas se laisser corrompre. Le Premier Consul a songé à cette réforme, et son projet est de donner les premières magistratures comme récompenses à des gens riches et non comme emploi à des juristes qui ne cherchent qu'un salaire.

Mais revenons à notre sujet. Quel état reste encore à choisir? Celui du clergé? — on n'en peut plus parler. Cet état est si pauvre, si dégradé, on a pris tant de précautions pour l'empêcher à redevenir propriétaire, qu'il deviendra la ressource des citoyens les plus obscurs, et on doit frémir quand on songe dans quelles mains sera remis le dépôt de la morale publique. La marine est nulle tant que les différends avec l'Angleterre se continuent. Les arts et les lettres n'ont jamais été un moyen bien sûr de faire fortune, et d'ailleurs le goût plutôt que la réflexion détermine cette vocation. Il ne reste donc que l'agriculture, et, pour s'y livrer, il faut être propriétaire. Il suit de tout cela qu'aujourd'hui, en France, les individus marchent au hasard, et que l'État n'a point encore acquis cette organisation fixe qui met chacun à sa place, et qui, laissant toutefois toutes les portes ouvertes au mérite ou à l'ambition appuyée par des talents, trace à la multitude la ligne qu'elle doit suivre, et lui épargne l'embarras de

choisir, des tâtonnements, la difficulté et les regrets d'avoir fait un mauvais choix.

Peu à peu cet ordre de choses s'établira sans doute. Mais aujourd'hui le mouvement révolutionnaire se fait trop sentir encore... personne ne sait où est sa place, où il doit aller et ce qu'il doit devenir. Le calme, fruit d'une administration rigoureuse et suivie, rétablira les anciennes relations et ramènera aux anciennes habitudes.

En attendant, l'état de choses que j'ai dépeint entretient non pas du mécontentement, mais du malaise, et beaucoup de gens ne savent si pour le faire finir il faut rester tranquille ou bien s'agiter de nouveau. Il importe donc bien au Gouvernement d'éclaircir les esprits sur ce point essentiel.

*
* *

J'ai dit que généralement on était content de Bonaparte, et, je le répète, il ne faut pas se laisser induire en erreur par les conversations des salons de Paris. Là vous trouverez force beaux esprits qui gémissent d'avoir un maître. Ce qui les fâche surtout, c'est de ne plus pouvoir écrire, c'est de ne plus pouvoir enrichir le monde de leurs pensées lumineuses. Voilà ce qu'ils ne pardonnent pas à Bonaparte. Cette classe d'hommes est irréconciliable, parce qu'elle n'existe que par l'amour-propre, et que chez eux cet amour-propre-là est le sentiment le plus opposé à l'amour du bien public.

On reproche à Bonaparte son faste, et on ne peut cependant disconvenir que des dehors imposants ne soient nécessaires pour affermir et faire aimer l'autorité. On l'a blâmé d'avoir entrepris des voyages coûteux quand la France est obérée. Mais ces voyages sont un bienfait pour les départements où il passe. J'en ai été témoin moi-même. J'ai vu combien de décisions importantes pour les localités, longtemps sollicitées en vain, ont été prises par le Premier Consul et le ministre : combien de projets utiles ont été conçus, adoptés ou suivis. D'ailleurs, le peuple s'attache au chef de l'État et ne le voit point assez pour s'en dégoûter, et — je le demande — que sont quelques millions auprès de ces grands résultats ?

Paris n'éprouve pas le même enthousiasme parce que l'enthousiasme ne saurait être une disposition d'habitude. C'est donc bien à tort que des esprits superficiels prétendent n'inférer, de l'indifférence ou des railleries des Parisiens, que pronostics funestes pour le Premier Consul.

Le peuple proprement dit n'a pas de griefs véritables contre le gouvernement. L'impôt foncier est très fort, mais il pèse particulièrement sur les particuliers aisés. En général, les impôts sont lourds, et c'est un vice qu'il est essentiel de corriger. Sans la guerre, on s'en serait occupé avec efficacité. Le droit d'enregistrement est une charge énorme qui, à chaque transaction, enlève au propriétaire un vingtième de son capital. Cela porte à des marchés clandestins et établit un penchant à la fraude qui nuit au caractère national. Partout où l'impôt est vexatoire, on doit tendre à l'éluder par la ruse ou à le renverser par la force.

Il s'en faut aussi que l'administration des finances soit aussi bonne qu'on pourrait le désirer. Je n'ai point été à même de le vérifier. Mais je sais que généralement on paie mal, et qu'il règne partout une pénurie de moyens qui nuit essentiellement aux grands plans d'embellissement et d'utilité conçus et exécutés par le Premier Consul. La France a tant de ressources partielles qu'avec peu d'argent on y fait pourtant encore de grandes choses. Chacun, en souffrant un peu, en perdant un peu de son salaire, contribue à une masse de sacrifices qui équivaut à de très fortes sommes. C'est ce qui assurera toujours à la France une grande supériorité sur ses voisins. Cependant il ne faut pas se dissimuler que les finances sont la partie faible de la France. Elle met à contribution ses voisins, ses amis, ses ennemis. Mais elle vit en quelque sorte d'expédients et d'anticipation, et il s'en faut de tout qu'il règne dans cette branche de l'administration l'ordre et surtout l'abandon sans lesquels il n'y a point de prospérité générale et durable.

Lorsque la France était dans l'état révolutionnaire, le désordre de ses finances ne pouvait pas être regardé ni calculé comme un signe de sa faiblesse, mais, aujourd'hui qu'elle a repris son rang parmi les Etats régulièrement organisés, l'ordre, dans cette partie importante, devient indispensable

pour consolider sa force et sa supériorité. Néanmoins on ne peut disconvenir que le Gouvernement n'ait déjà beaucoup fait pour les arts et pour le bien-être de l'intérieur.

Paris voit, malgré la guerre, se continuer dans son sein des travaux qui tendent à l'embellir, à faciliter ses communications, à donner à l'air qui y circule un cours plus libre et plus salutaire. Bonaparte a donné encore, par le genre des travaux qu'il a fait entreprendre, une grande preuve de son bon esprit. Il a dédaigné ces créations fastueuses, ces monuments plus brillants qu'utiles dont un homme ordinaire eût cherché à décorer son règne.

Il s'est, au contraire, occupé à perfectionner et finir ce que les âges précédents avaient commencé. Il a senti que pour donner à Paris une beauté véritable il ne fallait pas le surcharger de nouveaux édifices, mais au contraire le purger de ces masses de bâtiments informes qui en obstruent toutes les parties. Des rues entières ont été abattues, des passages commodes ont été percés. Le Carrousel est dégagé des amas de barraques qui le déshonoraient. Saint-Sulpice, l'école de chirurgie, ont vu se former devant eux des places spacieuses qui permettent d'admirer leur imposante architecture. Le Louvre va être achevé, les Tuileries sont entretenues avec un soin qui ne laisse rien à désirer. Le Luxembourg paraît être une nouvelle création. Ses terrasses, les bassins sont réparés à neuf, le palais est entièrement rénové, les jardins sont agrandis et prodigieusement embellis. Des richesses immenses en statues, jadis enfouies dans des endroits inconnus ou inaccessibles, sont aujourd'hui réparties avec goût et intelligence. De nouveaux ponts s'élèvent, des quais solides et spacieux protègent la ville contre des inondations et procurent au commerce de nouvelles facilités. Des plans d'embellissement général ont été admis, mais toujours d'après ce système, et c'est vraiment un mérite de l'avoir adopté. Car l'œil voit bien ce qui est, mais ne peut juger de ce qui a été, et les embellissements négatifs, c'est-à-dire ceux qui consistent à abattre et à élargir et non à construire, supposent certainement l'envie d'être utile plutôt que celle de briller.

Dans l'intérieur de la France, les grandes routes sont réparées, des canaux de grande et de petite navigation ont été

ouverts ou sont déjà commencés. Celui qui doit conduire à Paris les eaux de l'Ourcq se continue avec une grande activité. Celui qui doit faciliter et abréger la navigation de la Somme est déjà commencé, et on s'occupera incessamment d'établir une communication intérieure entre la Loire, la Vilaine et le port de Brest, de sorte que les approvisionnements pour la marine pourront être transportés sans danger par des canaux des ports de Nantes, de Lorient, de Saint-Malo, de de Vannes à Brest, et établiront une ramification immense de canaux depuis l'extrémité de la Bretagne jusqu'au fond des provinces qu'arrosent la Loire, la Seine et la multitude des rivières qui se jettent dans ces deux fleuves.

C'était surtout pour se livrer entièrement aux grands travaux que Bonaparte désirait conserver la paix, et son impatience de reprendre ses occupations favorites lui fera pousser la guerre avec une activité particulière. L'armée se recrute de tous côtés, et la conscription s'exerce avec une vigueur qui ne laisse pas d'occasionner quelques murmures. Ce mode de recrutement est sévèrement blâmé par quelques-uns, grandement défendu par d'autres. S'il était possible de trouver un moyen de compléter les armées d'un empire sans forcer en rien la liberté et la volonté de ses habitants, alors on aurait raison de s'élever contre tout moyen vexatoire et oppressif. Mais quel est le pays du monde où la formation des armées n'excite pas des plaintes ou n'entraîne pas des rigueurs? Le Gouvernement français a eu envie de faire passer dans toutes les classes des citoyens cet esprit militaire et guerrier auquel la République a dû les plus grands succès. Aucunes exceptions ne sont admises et tout Français, sans distiction d'état de fortune et de naissance doit servir à son rang, selon l'ordre établi dans les armées de la République. Cette disposition contrarie sans doute beaucoup de sentiments et elle n'est pas sans inconvénients réels. Mais il faut convenir aussi que la composition des armées en est bien meilleure. Le plus souvent les jeunes gens qui y sont entrés avec répugnance finissent par y servir par goût. Il en résulte que le Gouvernement atteint son but qui est d'avoir des armées composées de citoyens bien élevés, animés par un grand esprit d'honneur national, pourvus la plupart de moyens personnels qui les mettent à même d'aider

leurs camarades pauvres, et que l'esprit guerrier circule ainsi dans toutes les familles et anime la grande majorité des citoyens.

Il existe, d'ailleurs, des moyens de céder à une répugnance trop forte ou d'éviter des sacrifices trop onéreux. On peut se faire remplacer par un homme que l'on achète, et rarement la somme nécessaire excède trois à quatre mille francs. Mais j'ai vu plusieurs jeunes gens refuser ce moyen de se libérer et préférer les fatigues des camps aux charmes de la vie domestique. Ils savent qu'avec des talents et de l'application on avance rapidement, et, comme l'état militaire est aujourd'hui celui qui est environné de plus de considération, l'amour-propre et l'ambition les appellent sous les drapeaux où beaucoup de gloire et quelquefois beaucoup de profits sont le prix de quelques dangers.

La conscription, d'ailleurs, en assimilant toutes les classes de citoyens, est agréable au peuple. Elle n'est pas si onéreuse pour lui que les milices, et bien moins que la presse ne l'est en Angleterre. Cette mesure n'est donc pas aussi mauvaise qu'on pourrait le prouver ou vouloir le persuader aux autres. Elle a son côté odieux, parce que toute mesure qui dispose impérativement des personnes ou des choses ne saurait être agréable, et qu'alors il n'est pas question du bon, mais du moins mauvais.

J'ai dit qu'aucun état n'était exempt de la conscription. Je dois en exempter les ecclésiastiques. C'est presque le seul avantage qui soit aujourd'hui réservé en France à ce corps jadis si puissant et si riche. Il n'est guère possible d'avoir une existence plus dépendante, plus précaire, moins désirable que celle du clergé. Il existe encore, parmi les personnes les plus influentes, un grand nombre d'hommes irreligieux par principe ou par habitude qui affectent de croire qu'il y aurait un danger extrême à rendre de nouveau propriétaire le clergé séculier, le seul subsistant aujourd'hui. C'est pourquoi la loi lui interdit d'accepter les donations ou legs que des personnes charitables pourraient vouloir lui faire. Les curés sont généralement mal payés, et ils le sont fort inexactement. Le Gouvernement ne paie pas les curés de cantons, et toutes les cures succursales, qui sont en grand nombre, restent à la charge des habitants. Il s'ensuit qu'après avoir supprimé les

moines mendiants, on a rétabli un clergé qui ne peut véritablement vivre que d'aumônes. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'en mettant sans cesse et partout la religion aux prises avec l'intérêt, on finira par la détruire dans tous les cœurs, et que les paysans aimeront mieux se passer du curé que de s'imposer l'obligation de le payer toujours. En effet, la différence est par trop criante. Autrefois, les curés étaient les bienfaiteurs de leur troupeau, ils distribuaient dans leurs paroisses des aumônes plus ou moins abondantes. Les pauvres les regardaient comme leurs refuges et leurs pères. Aujourd'hui, ils sont les premiers pauvres de leur paroisse et une véritable charge pour leur commune. On les a donc dépouillés moralement en les dépouillant de leurs biens temporels, et on a commis en cela une faute dont les suites deviennent chaque jour plus sensibles. Je ne crains pas d'assurer que, si on ne remédie à ce vice essentiel dans la constitution sociale de la France, dans vingt ans la moitié du pays n'aura plus de pasteurs, ou n'en aura plus que d'indignes de ce saint ministère. Quel homme, en effet, voudra se consacrer à un état qui n'offre que misère, fatigues et humiliations? Le temps du fanatisme est passé. On calcule aujourd'hui jusqu'à ses affections, et jamais, d'ailleurs, le fanatisme de quelques individus n'a triomphé de l'indifférence de la multitude. On peut, avec succès, combattre une superstition par une superstition nouvelle, mais on ne peut pas influer sur des gens blasés sur toutes les idées de la morale, dominés par l'intérêt, et qui sont décidés à ne pas payer leur conversion.

Ce point et celui de l'éducation publique exigent toujours de grandes améliorations. A force de défaire sans cesse ce qu'on avait fait, on a écarté la confiance. Les lycées sont presque déserts, et les professeurs mal payés. Il s'est fondé des foules d'écoles secondaires, où chacun enseigne à sa manière, acquiert plus ou moins de vogue et mérite plus ou moins de succès. Ces établissements ne sont que des spéculations de fortune comme mille autres, et ne peuvent jamais avoir de but d'utilité générale ni ces grands moyens d'émulation que les anciens collèges réunissaient au plus haut degré. Le Gouvernement a créé un grand nombre de bourses qui, à la vérité, sont un bienfait pour les citoyens pauvres,

et l'esprit de la nation, naturellement porté vers l'instruction, formera des sujets marquants, surtout dans la partie des sciences exactes, extrêmement cultivées aujourd'hui. Mais il n'existe pas encore d'éducation vraiment nationale, et le Gouvernement ne pourra donner tous ses soins à en établir une que lorsque la paix lui assurera des moyens de finance suffisants pour y parvenir. Alors il ne laissera plus les lycées à la charge des départements, déjà obérés par des impositions très fortes et des octrois multipliés et des sous pour livres qui s'augmentent sans cesse. Alors le commerce, vivifiant toutes les parties de la République, la confiance rétablie, l'industrie assurée du débit de ses productions, les différents États mieux classés et plus fixement ordonnés, permettront à la France le retour de ces temps prospères qu'elle a connus sous ses anciens rois et que Bonaparte ambitionne de lui rendre.

FRANÇOIS-GABRIEL DE BRAY

POÉSIES

I

PROTÉE

De tous les dieux, humains et beaux, qui, par milliers,
Vivaient avec les Grecs en hôtes familiers,
Celui dont j'ai le plus envié la fortune,
Ce n'est point toi, grand Zeus, que ta cour importune,
Ni toi, Poseidôn, roi des flots turbulents,
Ni ce brutal Arès qui meurtrit les bras blancs,
Ni Phœbos, le chanteur, qu'on voit mener ses Muses,
Prudemment, loin du bal des Faunesses camuses,
Non plus qu'Hermès, l'agile et rusé vagabond,
Aux pieds ailés, qui traverse le ciel d'un bond,
Ou Pan, le vaste Pan, jouisseur sans relâche,
Sans scrupule, grossier, abêti par sa tâche
De créateur fatal, inconscient et fort,
Pourvoyeur incessant de l'incessante Mort!

Un destin plus modeste eût assuré ma joie ·
Sur le sable paisible où l'océan déploie
Le sourire argenté de ses flux clairs et lents,
J'aurais aimé, pasteur des phoques somnolents,
Parfois te remplacer, vénérable Protée!

Quel plaisir de rêver, dans une anse écartée,

Loin d'un maître, bien seul, tant qu'on veut, sans besoin,
Devant l'azur qui chante et qui scintille au loin
Sous l'ébat des dauphins avec la Néréide,
D'y suivre, vers le large, une blancheur rapide
De voile, ou des blancheurs tournoyantes d'oiseaux !
Puis, sitôt qu'on est las du bercement des eaux,
Pour vivre, de pouvoir choisir l'objet ou l'être
Par qui l'on va sentir, aimer, penser, connaître !

Ah ! que j'aurais gaîment négligé mon troupeau
Pour sortir de moi-même et pour changer de peau,
Courir, voler, nager, actif et multiforme,
A travers l'inconnu sans fin, le monde énorme,
Éprouver ce qu'il tient de joie et de douleurs
Dans tout ce qui naît, vit et meurt, depuis les fleurs
D'un matin, jusqu'aux vieux cèdres que rien n'étonne,
Dans tout ce qui s'agite ou dort, rêve ou raisonne,
Aux profondeurs du sol obscur ou des beaux cieux !

Souvent l'on m'aurait vu, centaure curieux,
Sous le fouet de l'orage ou le baiser des brises,
Pour m'enivrer de beau spectacle et de surprises,
Battre des quatre pieds les plateaux et les monts,
Buvant l'espace et le vertige à pleins poumons,
Ou, sur mes ailes d'or, accueilli par les aigles,
Laissant se perdre au loin les verts tapis de seigles,
Et la forêt brumeuse, et le volcan vermeil,
Monter d'un trait, l'œil grand ouvert, jusqu'au soleil.

Ah ! jaillir, au printemps, et jaser dans la source
Qui bouillonne et qui prend allègrement sa course,
En s'attardant, sous bois, à caresser le sein
De la Nymphe alanguie aux douceurs d'un long bain ;
L'hiver, aux vieux logis, flamme souple et bleuâtre,
Pétiller, et danser, et sourire sur l'âtre,
Afin de rapprocher, après les durs travaux,
Les époux confiants en un plus doux repos ;
Puis, l'été, brise fraîche, ouvrir le cœur des roses,
Et porter, avec leur haleine, aux lèvres closes

De la vierge nubile une attente d'amours,
Ou sécher le front las des faucheurs aux bras lourds ;
Se métamorphoser sans cesser afin d'entendre
Et de voir tout, et de toujours, toujours apprendre,
N'avoir à ses désirs inquiets et chercheurs
Rien d'interdit, ni dans les corps, ni dans les cœurs,
S'incarner dans chaque vivant pour le comprendre,
Dans l'homme brute ou sage, impérieux ou tendre,
La femme insaisissable et charmeuse, et l'enfant,
Et le gueux lamentable, et le roi triomphant,
Avec leurs passions, avec leurs consciences,
Rire de leurs gaîtés, gémir de leurs souffrances,
— Pour le poète épris de vie et de beauté
Quelle ivresse féconde et quelle volupté,
Plus divines, ô Dieux, que la sieste inerte
Dans vos pâles Enfers à nos ombres offerte !

Comment donc se fait-il, ô Protée indulgent,
Que, si prompt à changer, tu sois si peu changeant ?
Pour te faire quitter ton rustique visage,
Pour te déraciner de ton écueil sauvage,
Où, sans bouger, parmi les algues étendu,
Tu t'accoudes, l'œil fixe et dans les flots perdu,
Des jours entiers, craignant de troubler par un geste,
Par un bruit, dans son cours vers l'extase céleste,
Ta contemplation calme comme un sommeil,
Il te faut la terreur d'un violent réveil ;
Il faut, pour t'arracher à ton penser tenace,
Le bâton qui fustige ou le poing qui menace !
Dois-tu donc, cher vieillard, craindre, en te transformant,
De t'infliger toi-même un désenchantement ?
N'aurais-tu recueilli, dans tes métempsycoses,
Qu'un dégoût plus savant des êtres et des choses ?
Ou bien, comme je crois, pitoyable, attristé
Par le mal sans remède et sa fatalité,
Las d'avoir retrouvé, sous les formes diverses,
Les mêmes passions, stériles ou perverses,
Et connu que pour tous les vivants, et partout,
Quelque chemin qu'on prenne, un abîme est au bout,

Penses-tu qu'il vaut mieux cesser l'expérience,
Et dans l'oubli, la solitude et le silence,
Dérober le miroir du souvenir trop clair,
Où les deuils de demain seront les deuils d'hier?

N'importe! Tu connais, du moins, toute la vie;
Ta curiosité, longuement assouvie
Par les possessions où s'éteint le désir,
Ignore les chagrins qui nous viennent saisir
Chaque fois que, pliant sous notre destinée,
Nous la croyons, plus que toute autre, condamnée
Par la méchanceté des dieux froids et jaloux,
Et que nous envions chez tous, autour de nous,
Sous le masque ou le fard des vaines apparences,
Quelque amas plus affreux peut-être de souffrances,
Mais qui semble à nos yeux par les pleurs aveuglés
Une part qu'on nous prend de nos bonheurs volés!
Tu suivis les effets et tu sondas les causes;
Et, las d'avoir tout vu, lorsque tu te reposes,
Du moins, dans ta mémoire immense, à l'horizon
Mouvant et riche, où les images à foison
Se succèdent sans fin comme au ciel les nuées,
Dans ce long tourbillon de choses remuées,
Espoirs dont tu vécus, amours dont tu souffris,
Tendresses et dégoûts, désespoirs et mépris,
Ressouvenirs épars de tout ce que ton âme,
Dans la vie, éprouva de sublime ou d'infâme
Sous ses aspects changeants de grâce et de laideur,
Tu peux suivre, l'ayant payé de ta candeur,
A travers tous les temps comme tous les espaces,
L'enchaînement profond des visions fugaces,
Et peser sciemment ce que l'Éternité
Tient de miséricorde ou bien d'iniquité;
Tandis que nous, rivés à de fixes misères,
Prisonniers de nos corps étroits et solitaires
Et n'en pouvant sortir, malgré nos longs appels
Vains et désespérés vers les destins cruels,
Nous ne trouvons enfin, pour mourir en silence,
D'abri durable et sûr que dans notre ignorance.

Ah ! que de fois encor, sur ton muet récif,
Philosophe en qui vit tout l'Univers pensif,
Toi dont l'âme meurtrie est d'amour habitée,
Je t'envîrai, mélancolique et doux Protée !

II

LA PINÈDE

Dans la lavande et dans le thym,
Avant que souffle un air plus tiède,
Sous les rameaux de la Pinède
Nous nous étendrons ce matin,

Et, dans une salubre extase,
Longuement, nous regarderons
Les grands pins balancer leurs fronts
Vers la rougeur qui les embrase !

A les voir, d'un élan si fier,
Ces beaux arbres, seuls ou par couples,
Monter tout droits, fermes et souples,
On sent qu'ils ont des pieds de fer,

Et que, pour s'endurcir l'écorce
Contre l'orage et ses assauts,
C'est à dompter les sables chauds
Qu'ils ont d'abord conquis leur force.

Aussi de quelle majesté,
Comme les piliers des vieux temples,
Ils dressent leurs coupoles amples
Dans les hauteurs du ciel d'été,

Et, de leurs bras nerveux d'athlètes,
Suspendent, à cent pieds du sol,
Un formidable parasol
D'aiguilles toujours inquiètes,

Comme s'ils portaient, les géants,
Dans les masses ensoleillées
De ces ondulantes feuillées
Des flux et reflux d'océans,

Mer de verdure aux reflets roses,
Qui jamais non plus ne s'endort,
Seule à chanter, sous le ciel d'or,
Dans le grand silence des choses !

Murmure des pins odorants,
Murmure lent, murmure tendre
Que ne se lassent point d'entendre
Les poètes aux cœurs souffrants,

Murmure qui guidais Homère
Pour retrouver, à pas tremblants,
Le pauvre abri que ses yeux blancs
Ne cherchaient plus dans l'ombre amère,

Murmure qui, trompant les pleurs
Du pâle et lamentable Orphée,
Lui rendais la voix étouffée
D'Eurydice cueillant ses fleurs,

Murmure si cher à Virgile
Qu'on l'entend courir dans les vers
Que modulent, d'ombre couverts,
Ses pâtres, sur leur flûte agile,

Murmure grave sous l'éclair
Du soir que l'orage ensanglante,
Où, les poings crispés, le vieux Dante
Écoutait râler tout l'Enfer !

Musique incessante et diverse,
Soit que d'un chaste et frais soupir
Tu cherches à nous assoupir
Comme des enfants que l'on berce,

Soit que tes longs gémissements
Nous fassent chercher, dans les nues,
Des langueurs de déesses nues
Aux bras d'invisibles amants,

Soit que, d'un rythme magnifique,
Tu lances, dans un flot d'encens,
Vers quelques maîtres tout-puissants
L'hosannah d'un pieux cantique,

Murmure des pins vénérés,
Voix d'en haut, vivante et profonde,
Où retentit l'âme du monde,
Guéris donc nos cœurs ulcérés,

Et loin, bien loin des choses viles,
Des inutiles vanités
Dont nous mourons tous, empestés
Par la fièvre infâme des villes,

Emporte les rêves trop courts
De notre ivresse passagère
Dans l'harmonieuse atmosphère
Où ta douceur frémit toujours,

Et roule avec toi nos pensées,
Libres enfin de leurs prisons,
Dans l'infini des horizons
Vers ces radieuses percées

Où montera, d'un calme essor,
Notre inquiétude éternelle,
Oubliant la terre cruelle,
Qui veut nous retenir encor !

III

VISITES DE NUIT

Je vis avec les morts plus qu'avec les vivants;
Comme un parfum, autour de moi, flotte leur âme,
Leur âme impérissable et douce, et qui réclame
Un peu de cet amour qu'on sème à tous les vents.

Ce n'est point dans l'enclos glacé des cimetières
Où le marbre déclame, où l'épitaphe ment,
Que m'assiège le plus, et le plus tendrement,
Ce murmure incessant des ombres familières;

En pleine rue, au grand soleil, dans les remous
De la foule affairée, hurlante, qui nous frôle,
Combien de fois quelqu'un m'a frappé sur l'épaule,
Invisible, et qui passe en disant : « Pense à nous! »

Et sur la dune pâle où la mer se lamente,
Dans les fleurs où chuchote un souffle de printemps,
C'est eux encor, c'est leur voix chère que j'entends,
Plainte ou chanson, rire ou sanglot, toujours aimante;

Et si je marche au fond du bois silencieux
Qu'allume un crépuscule ou la lune hagarde,
Dans ce fourmillement d'éclairs qui me regarde
Fixe et profond, je vois, je reconnais leurs yeux!

Les soirs surtout, les soirs d'hiver, devant la cendre
Du foyer où s'écroule, en mourant, le tison,
Lorsque, du haut en bas de la grande maison,
La paix, muette et douce, enfin a pu descendre,

Comme s'ils attendaient là, dans l'ombre tapis,
Plus subtils que la bise à forcer la serrure,
Ils m'arrivent en foule; et c'est comme un murmure
D'oiseaux glissant, d'un vol léger, sur le tapis!

Tous mes morts, mes chers morts ! A la file, en silence,
Ils s'assoient d'un air triste, et dans mes yeux fixant
De longs regards troublés, qui vont s'enhardissant
Quand mon accueil leur a rendu la confiance.

Les plus vite partis reviennent les premiers :
Mon brave homme d'aïeul, ma petite grand'mère,
Vive, et sur son bonnet fleuri d'octogénaire,
Gardant, moins qu'en son cœur, des parfums printaniers ;

Ma mère, fleur d'avril avant l'été flétrie,
Mon bon père qui dut aussi m'abandonner,
Me faisant pour aimer, souffrir et pardonner,
Une âme d'orphelin toujours endolorie ;

Mes vieux maîtres, si doux à l'enfant délaissé,
Par qui j'appris la force et le devoir de vivre
Dans la beauté des cieux et les clartés du livre,
La foi dans l'avenir par l'amour du passé ;

Les très chères aussi, celles qui sur la peine
Du poète craintif, vagabond, anxieux,
Versèrent les pitiés affables de leurs yeux,
Me gardant l'âme fière en ma vie incertaine ;

Puis les gais compagnons de travail et d'espoir,
Plus forts que moi, plus beaux que moi, meilleurs peut-être,
Que la sotte camarde emporta d'un coup traître...
Cette procession s'allonge chaque soir !

D'autres, d'autres encore !... Et, dès que l'un s'approche,
C'est un remords en moi qui suit un repentir,
Et je baisse le front pour ne point trop sentir
Ce que peuvent des yeux enfermer de reproche.

« O fugitifs heureux de ce monde mauvais,
Pour vous y retenir plus longtemps, pour vous rendre
Le départ moins cruel par un adieu plus tendre,
Vous ai-je bien choyés, comme je le devais ?

Avons-nous bien mêlé nos âmes mutuelles ?
L'homme le plus candide est encor si fermé !
Pour livrer tout son cœur au cœur le mieux aimé,
Les regards sont si froids et les mots si rebelles !

Dans cette vague, et sourde, et morne Éternité
Où vous n'emportez rien de vos corps en poussière
Qu'a ressaisis l'errante et confuse matière
Dont l'univers mobile entretient sa beauté,

Des formes qu'en passant dut emprunter votre être,
Ailleurs qu'en mon cerveau, quelque part reste-t-il
Une image, un reflet diaphane et subtil
Par qui les séparés se pourront reconnaître ?

Ou bien suffira-t-il d'un invisible effort
Du souvenir tenace et du penser fidèle
Pour renouer, au cours d'une extase éternelle,
Ces longs fils d'amitié mal tranchés par la mort ?

Quel que soit le mystère, à nos vœux insondable
(Comme celui du jour, de la vie et du temps),
Qui doit nous réunir, j'y compte, et je l'attends,
Comme j'attends demain l'agonie implacable,

Car vous restez, ô morts, par qui l'on est hanté,
Trop présents à nos yeux que votre aspect console,
Trop actifs sous nos fronts où vit votre parole
Pour n'être pas encore une réalité ! »

Ainsi je les implore, ainsi je leur demande
Pardon pour mon ingratitude et mes oublis,
Afin qu'aux jours prochains des destins accomplis
Leur clémence m'accueille et leur bonté m'attende ;

Et tandis que s'éteint ma lampe, je crois voir
Leur pâleur me sourire et leurs longs bras se tendre
Pour m'entraîner vers l'ombre où je crois les entendre
Chuchoter, en partant, l'appel du grand espoir...

GEORGES LAFENESTRE

LA BATAILLE LITTÉRAIRE

EN GRÈCE

Le 7 juin 1900 de l'ancien style, le 20 juin du nouveau, et le 23 du mois de safar, an 1318 de l'hégire, un journal de Constantinople, le *Takhydromos*, dans un numéro où figurent toutes ces dates, publiait une interview de deux colonnes et plusieurs lignes, qu'un de ses reporters, M. Eustathe P. Joannès, venait de prendre, le dimanche 17 juin, à Pierre Loti, alors de passage à Constantinople.

Le reporter trouve le romancier dans une grande salle du Péra Palace, « aux heures mélancoliques d'entre chien et loup ». M. Eustathe P. Joannès interroge Pierre Loti, et Pierre Loti lui répond dans le grec le plus pur. Il dit d'abord les souvenirs rapportés des Indes anglaises, que ravagent, sous le gouvernement britannique, la famine et la peste. « L'amertume française se peignait manifestement sur les lèvres du tendre romancier. » Des Indes, par un mouvement naturel, on passe à Constantinople, aux impressions toutes fraîches du voyageur ; mais bientôt les préoccupations littéraires du reporter font dévier l'entretien. M. Eustathe P. Joannès tient à savoir ce que Loti pense de Carmen Sylva : Loti le lui dit. M. Eustathe P. Joannès veut l'opinion de Loti sur Paul Bourget, « que l'on considère comme le chef de l'école psychophysiologique » : Loti lui donne son opinion... Ici vient un dialogue que nous retrouverons tout à l'heure... Puis le reporter loue Loti de son livre sur Jérusalem :

la Ville Sainte n'avait pas encore été l'objet d'une étude aussi approfondie. « C'est à peine si la littérature grecque comble ce vide par la publication imminente de l'ouvrage sur Jérusalem du célèbre littérateur Épaminondas Kyriakidès. »

Après bien des confidences que l'ingénieux reporter sait arracher à Loti sur les sujets les plus variés, sur la Perse, sur Jérusalem, sur les Chinois et les Japonais, sur le secret de la mission remplie par le romancier en ces pays lointains, sur Paris et ses hautes maisons, sur les séjours qu'y fait Loti, sur son entrée à l'Académie et la nouvelle qu'il reçut en voyage de son élection, l'interview prend fin. Elle avait duré trois quarts d'heure. Au bout de ce temps, M. Eustathe P. Joannès s'éloigne, au son de la musique, baigné par la lumière électrique du Péra Palace.

Pourtant ce n'est pas tout. Dans cette lumière, dans cette musique, dans ce palais, parmi les grands noms et les grandes choses dont fut rempli ce long entretien, l'auteur du présent article est confus de ne point se voir oublier. Voici le court dialogue qui s'engage sur lui, à la minute où Pierre Loti, suivant le reporter, vient de dire son sentiment sur Paul Bourget.

— Connaissez-vous monsieur Psichari et que pensez-vous de l'école dont il se proclame l'hérésiarque ?

— Une franche sympathie m'attire vers la famille de M. Psichari. Le grand Renan, le beau-père, comme vous savez, de M. Psichari, a été mon parrain à l'Académie française : je suis donc lié vis-à-vis des siens par le lien même que m'impose la reconnaissance envers le sage qui est mort. Je crois néanmoins que l'hérésie dont le gendre de Renan veut être le chef est un rabaissement de la valeur de l'existence hellénique elle-même. Si la Grèce est encore considérée comme une nation noble, envers laquelle l'Europe a un devoir d'honneur, cela est dû en grande partie à son actif littéraire, lequel remonte jusqu'aux années de l'ancien hellénisme. Par conséquent, quiconque veut briser ce lien, que jusqu'à ce jour la langue a conservé et éternisé, celui-là, je pense, entreprend l'abaissement de la valeur même de l'Hellène et de ses vertus. Voilà pourquoi j'estime que M. Psichari fait injure à sa patrie en devenant l'hérésiarque d'une hérésie pareille.

Il est bon — ajoute le reporter — que ces paroles d'un grand académicien soient lues plus d'une fois de tous ceux qui, par entêtement aussi bien que par conviction, tendent à devenir plus psicharistes encore que Psichari.

Le vœu de M. Eustathe P. Joannès a été exaucé au delà même de ses espérances. Dès le lendemain, il n'était bruit que de ces paroles. Les Indes anglaises, le Péra Palace, les poires électriques, les Chinois, Paul Bourget, Carmen Sylva, Jérusalem et l'illustre Épaminondas Kyriakidès lui-même disparaissaient, comme par enchantement, des préoccupations du public, tout entier aux colères maintenant ravivées contre l'hérésiarque stigmatisé. Les articles succédaient aux articles ; les journaux d'Athènes et de Constantinople étalaient en première page des rubriques, avec de gros caractères : *l'Œuvre antihellénique et antinationale de l'Hérésiarque*. Ces termes finissaient par être attribués à Pierre Loti lui-même. Quelle arme contre l'hérésie qu'une parole académique ! Un professeur de grammaire comparée à l'Université d'Athènes s'abritait derrière l'interview du *Takhydromos* pour flétrir avec plus de violence le criminel impie.

Ces belles indignations se calmèrent — pour un instant — à la lecture de la lettre suivante, publiée dans l'*Asty* du 16 juillet 1900 ; l'original est daté de Rochefort, 2 juillet :

Cher Monsieur,

Vous savez pourtant bien ce que valent les interviews ! Et les miens donc, quand je suis dans la lune, ma résidence habituelle !

La seule chose exacte, profondément vraie, c'est mon inaltérable admiration et affection pour M. Renan. Je me rappelle qu'un inconnu, à Péra, m'a dit : « Son gendre s'occupe de démolir la langue grecque en créant une sorte de volapuk extra-moderne. » J'ai dû répondre : « Ah ! vraiment ! c'est absurde de démolir une si belle langue ! » J'ai dit cela entre deux portes, pressé de congédier l'interviewer — du reste aimable et courtois — parce que j'avais rendez-vous à Stamboul. En sauvage que je suis, ignorant de tout, c'était la seule fois que j'entendais parler de votre œuvre. Anti-hellénique et antinationale, vous pouvez être sûr que ce n'est pas de moi. Est-ce que cela me ressemble ? Est-ce que j'ai l'habitude de ces mots pompeux ?

Je me rétracte bien volontiers, désolé de vous avoir été désagréable. Et, dans la hâte extrême d'un départ pour la guerre de Chine, je vous prie, cher Monsieur, d'agréer sans rancune l'expression de mon plus cordial souvenir.

PIERRE LOTI.

Cette lettre, dont encore une fois je remercie hautement le poète et le galant homme, a l'avantage de ramener à sa

brièveté véritable l'interview de trois quarts d'heure qui aurait eu lieu au Péra Palace; du même coup, elle réduit à néant les propos étranges que M. Eustathe P. Joannès n'a pas craint de prêter à Pierre Loti et dont nous n'avons pas voulu reproduire le détail.

Cependant, ce n'est point faire injure aux lecteurs de la *Revue de Paris* que de supposer chez eux un peu de la « sauvagerie » dont le poète des vastes horizons s'accuse si aimablement. Ils ne doivent pas suivre de plus près que Pierre Loti la bataille littéraire dont Constantinople aussi bien qu'Athènes est aujourd'hui le champ. Dans un débat où, comme le dit M. Eustathe P. Joannès, et comme l'ont écrit avant lui Anatole France, Gaston Deschamps, H. Pernot et Philéas Lebesgue, j'ai eu ma part, il m'était difficile de me mettre en scène. Le *Takhydromos* a pris ce soin. Voilà qui est fait maintenant. Dans ce qui va suivre, je vais donc laisser de côté la personne de l'hérésiarque, pour ne m'occuper que de l'hérésie elle-même. Un drame vivant se joue en Grèce aujourd'hui dans le domaine de la pensée. Nous allons le conter brièvement.

I

Il y a en Grèce des âmes; il y a beaucoup d'âmes parmi le peuple, dans les îles, sur les montagnes, le long des plaines. Elles gardent toujours leur secret. L'âme grecque, depuis de longs siècles, n'a plus parlé; elle n'a point dit ses rêves, elle n'a point dit son univers, elle ne nous a pas révélé sa vision du monde intérieur. En un mot, elle n'a pas encore donné sa couleur. Voilà pourquoi, dans un temps où nous sommes avides de tout ce que la littérature a de nouveau en Europe, c'est à peine s'il est question, çà et là, de la Grèce. Ce n'est pourtant pas qu'elle n'ait à nous offrir du neuf. Ce pays est demeuré artiste: il est intelligent, il est prompt à comprendre, prompt à exécuter; à la vivacité de ses impressions, à des sensations par moments foudroyantes, se mêle chez lui je ne sais quelle profondeur de sentiment, inconnue aux autres peuples. Il est lucide et passionné; il est vivant. Mais cette

vie, mais cette originalité ne sont point jusqu'à ce jour parvenues à l'expression abondante et complète.

A quoi cela tient-il donc?

Cela tient à des causes simples que voici dans leur nudité.

En Grèce, ou, pour être plus précis, dans tous les pays de langue grecque, dans le royaume hellénique et dans la Grèce soumise, on écrit une langue et l'on en parle une autre. Tous les Français disent aujourd'hui du *vin* et du *pain*; supposons qu'ils écrivent tout à coup *panis* et *vinum*, ou plutôt *pastillus* et *temetum*, changeant ainsi non seulement la terminaison, mais le mot lui-même. Ainsi font les Grecs de tous leurs termes usuels : le *boulanger*, le *four* du boulanger, le *charcutier*, les animaux, depuis l'*oiseau* jusqu'à l'*éléphant*, la *maison*, *portes* et *fenêtres*, la *famille*, *père*, *mère* et *enfant*, tous ces mots sont immédiatement traduits. On parle moderne et l'on écrit ancien. Prenons trois mots italiens : *Date mi pane*, donnez-moi du pain. En Grèce, on corrigerait aussitôt et l'on écrirait : *Date mihi panem*, avec cette différence que d'habitude la correction est beaucoup plus violente qu'elle n'apparaît dans ce petit exemple, impartialement choisi; elle renverse et détruit toute l'harmonie du parler naturel.

Les écoles primaires n'ont pas d'autre fin, en Grèce, que de corriger de la sorte. Dans une série d'articles étudiés et profonds, lumineux de logique, qu'a publiés, d'ailleurs, ce même *Takhydromos*, un homme de grande valeur, M. Ph. Photiadès, tourmenté du sort de l'enfant grec, met à nu cette plaie de l'enseignement. Il montre la façon dont les élèves, dès leur entrée à l'école, sont pris, sont jetés dans l'engrenage et sont broyés. Servons-nous d'une comparaison analogue. Dans les laboratoires d'histologie, on isole, avec les instruments appropriés, le nerf ou la fibre que l'on étudie chez l'animal endormi. On sépare cette fibre ou ce nerf de tout le tissu. L'école primaire isole de même l'enfant et le sépare, en quelque sorte, du monde extérieur. Mais on voit bien que c'est aux dépens de tout l'organisme. La vie, à ce jeu, se trouve atteinte à jamais.

On comprend déjà peut-être pourquoi la Grèce, alors que toutes les littératures contemporaines se sont fait entendre, n'a pu jusqu'ici dégager sa voix. M. Photiadès, qui a trouvé

des pensées neuves en une matière où presque tout a été dit, fait à ce propos une remarque très fine et très simple.

Il compare aux exercices en usage dans les écoles primaires de son pays un petit cours français élémentaire, destiné aux enfants entre sept et neuf ans, rédigé par M. J. Carré et contenant un certain nombre de phrases où l'écolier doit mettre, à la place des points suspensifs, le mot *usuel* et *précis* : « Le ... tue les bœufs, les veaux, les moutons et en vend la chair crue. » En Grèce, le boucher, dont le nom se présenterait de lui-même à la mémoire de l'écolier, n'a pas droit de cité sous son vrai nom ; il lui faut un synonyme savant. C'est qu'on n'a pas suffisamment médité, dit M. Photiadès, sur l'ensemble des idées dont s'est inspiré M. J. Carré dans sa courte préface : « Mes amis, c'est pour vous que j'ai composé ce petit livre... Si vous choisissez bien le mot qui, dans chaque phrase, doit remplacer les points, *vous vous habituerez, en parlant et en écrivant, à vous servir toujours du mot propre*, qui dira ce que vous voudrez dire et rien autre chose. » M. Photiadès ajoute que tout le secret du style est là. En effet, la précision est la condition première de toute écriture et l'usage est le grand maître. Un chat se nomme un chat ; il ne saurait exister de littérature en dehors de la vie.

Ces vérités paraissent tellement rudimentaires que l'on se demande comment elles peuvent bien ne pas être senties en Grèce. C'est très simple : le mot *usuel* et *précis* est considéré comme vil, abject et vulgaire. Le pêcheur d'éponges, par exemple, avec toute la poésie que le nom évoque dans le pays des mers bleues, perdra son nom, car on l'affublera d'un nom plus noble, que le pêcheur lui-même n'emploie pas, ne comprend pas. Dans la presse athénienne, « l'Aiglon » de M. Rostand devient un oiseau pompeux, amorphe, imprononçable, antique, alors que l'aiglon vulgaire, disons moderne, existe dans la langue du peuple, y est consacré par la poésie et tout de suite évoque mille images charmantes ou superbes. Mais il n'est pas *noble*. Il faut le changer. C'est de l'aberration ! direz-vous. Pas tout à fait. Seulement, l'idée de l'évolution, si familière à nos esprits, n'a pas encore pénétré dans les crânes helléniques. Les langues, si l'on se place au point de

vue étroit du puriste, évoluent d'épouvantable façon. Ouvrons le dictionnaire de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas, au mot *Aigle*; nous y trouvons cette simple ligne : « *Étym.* Du lat. *aquila*, m. s., devenu *aqu'la*, *ag'la*, *aigle*. » Maintenant, consultons le chapitre des *suffixes*, cueillons-y le suffixe *on*, « du latin *o - onis* », que nous présentent tant de noms d'animaux : *bécasson*, *cochon*, *oison*, tant d'autres substantifs : *aiguillon*, *bedon*, *fleuron;* veuillez bien remarquer que jusqu'ici ce suffixe reste indifférent, car les mots qui en sont affectés n'en reçoivent point d'acceptions particulières. Mais voici que, tout à coup, ce suffixe grandit l'objet : nous disons *ballon*, parce qu'un *ballon* est plus grand qu'une *balle;* puis, brusquement, l'objet se trouve diminué par ce même suffixe, quand il s'ajoute à certains noms d'animaux : *ânon*, *chaton*, *liron*, *raton*. Ainsi s'est formé l'*aiglon*. N'est-ce point horrible, tout cela ? N'est-ce point un mélange affreux de corruptions et de non-sens? Et le mot *aiglon* en est-il moins un mot délicieux ?

Ces contradictions, derrière lesquelles le savant cherche à saisir les mouvements de la vie et les jeux de l'âme, ces mutilations bizarres, qui découvrent au chercheur une loi suprême d'harmonie, ces massacres de voyelles et de consonnes, cette *corruption* perpétuelle qui n'est qu'un perpétuel devenir, s'observent partout et toujours. La langue de Platon, comparée à celle d'Homère, est une langue étrangement corrompue ; comparée à celle de Platon, la langue du Nouveau Testament est putride. La putréfaction, par le cours normal des choses, s'accentuait encore à l'époque où Fauriel recueillait les chansons splendides que le peuple grec chantait sur la mer ou sur les sommets de l'Olympos.

Le grec *vulgaire* est donc bien le descendant légitime et direct du grec ancien, vulgaire en son temps. Aussi, quelques malins ont-ils bien senti que parler ainsi de corruption, que taxer de barbarie le langage populaire, c'était faire laide figure devant l'Europe, qui juge autrement et dont le souci les tourmente. Ils ont proclamé bien haut qu'en adoptant la langue savante, ils obéissaient à des « nécessités supérieures », mais que, Dieu merci, personne en Grèce, aujourd'hui, n'était arriéré au point de voir des fautes contre le

goût, là où il n'y avait que développement régulier du langage.

J'aimerais bien croire à ce progrès des esprits. Malheureusement, les faits sont là, qui rendent sceptique. Au fond de toutes ces prétentions à l'atticisme, au fond même des cervelles puristes, il n'y a jamais qu'une idée, qu'un préjugé : c'est que le grec *moderne* est une langue *vulgaire*. Voilà l'objection unique et capitale. Les autres arguments invoqués contre l'usage littéraire de ce pauvre grec sont là par surcroît; ils reposent tous sur des sophismes, sur une connaissance imparfaite, souvent sur une ignorance totale de la langue ainsi flétrie. Ces arguments sont destinés à masquer le reproche essentiel, celui de bassesse et de vulgarité. Un journal athénien, à bout de raisons, avait, il y a quelques semaines, organisé tout un plébiscite. Dans les provinces devaient fonctionner des commissions rogatoires. Un professeur de grammaire comparée à l'Université d'Athènes — nous l'avons entrevu tout à l'heure — dirigeait le plébiscite. Il s'agissait de consulter le peuple : — cela suppose un bien grand nombre d'abonnés! — Le peuple devait aller aux urnes et voter. Nous allions apprendre enfin quelle langue voulait le peuple lui-même, quelle langue il consacrait définitivement, la sienne ou celle de ces messieurs. Peut-être, dans cette affaire, journal et professeur obéissaient-ils à d'autres mobiles qu'à ceux de la science pure. Toujours est-il que les résultats du scrutin ne purent jamais être ébruités. Je me suis laissé dire que, devant une des commissions rogatoires, on fit comparaître un ouvrier. Il fut interrogé sur un terme savant. Il comprit vulgaire. On en resta là. Il fallait cependant sauver la face. On entreprit alors une série d'interviews; — on voit que le genre sert souvent en Grèce aux mêmes fins. — Les reporters se rendirent chez le métropolite d'Athènes et chez le ministre de l'instruction publique. Les confidences qui leur furent faites sont précieuses pour nous; elles nous éclairent sur l'opinion du gouvernement et d'un membre considérable de l'Église.

Le saint évêque exprime le vœu touchant de voir bientôt le grec moderne revenir à la langue de Xénophon. Il est possible que le vénérable métropolite ne soit pas très au

courant, car, pour les hellénistes, Xénophon ne détient plus le record de l'atticisme. Peut-être aurait-on attendu, de la part du digne ecclésiastique, l'expression d'un vœu différent : la langue de l'Évangile paraissait plus indiquée. Il est vrai qu'elle est bien vulgaire ! Le métropolite préfère l'antiquité classique. Il donne même une recette ingénue pour ramener l'âge d'or : il suffit que les journaux lancent dans la circulation un mot ancien par jour seulement, rien qu'un mot ; au bout de vingt ans, cela fera plus de sept mille mots. Voilà toute une langue ; le peuple l'apprendra donc et oubliera graduellement les mots « malsonnants » dont il se sert encore « par ignorance ».

Le ministre de l'instruction publique est beaucoup moins accommodant. On sent qu'il parle d'autorité. Il commence par déclarer que « la question n'existe pas ». Il n'y a qu'une langue en Grèce, la langue savante. Sans doute — ceci, c'est de la condescendance — on peut faire ce qu'on veut, on peut écrire comme on veut, lorsqu'il s'agit d'écrire une nouvelle ou de faire un poème. Mais la langue officielle de la Grèce, « la langue de l'État », ne tombera jamais à ce degré de bassesse que nous montre la langue des *vulgaristes*. Jamais on ne s'enhardira jusqu'à rédiger « des actes » dans une langue pareille. Ce serait « un crime » ; jamais le ministre, jamais « le Sénat de l'Université » ne sauraient le tolérer.

On voit que Son Excellence ne s'élève pas au-dessus d'une conception plutôt simpliste : la noblesse, aux yeux du ministre, réside dans la forme du mot, non pas dans le sens. Pour les pays où les études sont encore peu avancées, le langage semble uniquement se réduire aux mots, abstraction faite de sa contexture et de son génie ; d'autre part, « la langue de l'État », voilà ce qui compte ; le reste n'est pas sérieux : c'est des nouvelles et des poèmes. La littérature peut se traîner dans la boue, s'il lui plaît. Nous revenons donc toujours à l'idée fondamentale, à l'interdit pour cause de vulgarité.

N'est-ce pas, quand on y songe, une façon assez neuve de concevoir le patriotisme ? On déclare toute une nation déchue, parce qu'elle parle sa langue naturelle, et l'on prétend l'honorer par cette déclaration. Remarquons que tous les Grecs sont, à ce compte, qualifiés de barbares, puisque dans la

conversation, ils usent tous de cette langue corrompue : en effet, à travers les variétés dialectales, à travers les patois, par la force des choses, il s'est formé en Grèce une langue commune à tous les Grecs, de même qu'en France, en Italie, partout, malgré les divergences locales, une langue se parle que comprennent, sans distinction, les citoyens d'un même pays. Il va de soi que, pour la Grèce, on a essayé de nier le fait; il donne une trop bonne arme contre ceux qui viennent dire : « Vous qui voulez écrire la langue du peuple, quel dialecte choisirez-vous donc définitivement ? » Mais cette question même n'est-elle pas quelque peu surprenante dans la bouche de ceux qui se réclament sans cesse de l'antiquité? Chaque poète et chaque prosateur écrivait alors son propre dialecte, son *patois*. Platon se piquait de ne pas employer un mot qui ne fût un mot du cru, un mot populaire. Cela même s'appelait écrire l'attique le plus pur.

C'est que les grammairiens grecs d'aujourd'hui, au moment même où ils croient se rapprocher davantage de l'antiquité, s'en éloignent le plus. Ils veulent prouver que la Grèce n'a point dégénéré, qu'elle n'a point altéré le parler des dieux, qu'elle n'a point souffert du contact des peuples orientaux. Ils prouvent le contraire. Ce dédain pour la langue natale, cette confection d'une langue entièrement artificielle, ces préjugés, cette recherche de noblesse et cette accusation de vulgarité, ne sont point dans l'esprit antique, mais bien dans l'esprit oriental. Au Japon, le maître parle à son domestique une langue dans laquelle celui-ci n'a pas le droit de lui répondre. On sait que cet état de *diglossie* est commun à tout l'Orient : les Chinois, les Arabes, ont deux langues, je veux dire deux grammaires, une grammaire écrite et une grammaire parlée ; ils disent *pain* et mettent sur le papier *pastillus*. Il y a là un tour de pensée propre à l'Oriental, qui se plaît à caresser le contour des choses, sans jamais toucher la réalité à la moelle. Les Grecs n'ont pas échappé à la contagion. Par une coïncidence significative, les premiers vulgaristes, Solomos et Valaority, nous sont venus des îles Ioniennes, qui n'ont jamais été soumises à la Turquie. La Crète, avant la prise de Candie par les Turcs, avait créé, dans le langage vivant, des drames et un *mystère* magnifique. Aujourd'hui

encore, les principaux champions des idées nouvelles ont dès l'enfance été nourris dans la liberté, dans la civilisation raffinée de l'Occident; la Grèce, au contraire, alors qu'elle croit remonter à Xénophon, ne s'est pas encore dégagée de l'étreinte morale de la Turquie.

Soyons justes cependant. Revenir à la langue ancienne, fût-ce à celle de Xénophon, c'eût été un beau rêve. Mais était-il réalisable? Il ne pouvait l'être. L'imitation véritable de l'antiquité consisterait à faire moderne, comme faisaient les anciens eux-mêmes. Ah! s'il y avait eu, si l'on avait pu sentir, par instants, chez les puristes, quelque belle ivresse, quelque folie d'amour, comme au temps de la Renaissance, pour la pensée, pour l'âme, pour le génie antiques! Mais non. Misérablement, petitement, étroitement, ils ne se sont jamais attachés qu'à la forme, à la grammaire, au vide. Au moins, ont-ils approché du modèle antique, même conçu de cette façon, avec toutes ces tentatives d'archaïsme désespérées? Hélas! quiconque a bu aux sources d'or, quiconque a, une fois seulement, entendu sous les mots vibrer l'âme d'un Sophocle, endure à cette prose, un rare supplice.

La langue savante, la langue prétendue classique, cette même langue qui semble si chère au ministre athénien de l'instruction publique, est bien l'assemblage le plus bizarre et le plus disparate qui se puisse imaginer. Les Français ignorent, sans doute, qu'ils en sont responsables pour leur part. Les savants de cabinet, qui ont composé cette mosaïque discolore, ont emprunté un peu suivant le hasard les éléments de leur vocabulaire et leurs paradigmes, un jour à Platon, un autre jour au Nouveau Testament, un autre jour enfin à ce que les Byzantins ont pu produire de plus décadent en fait de langage. Mais les nécessités de la vie moderne ont obligé les puristes à se servir de particules plus décomposées, de tournures plus corrompues à elles seules, que l'ensemble de la langue vulgaire. A côté de cela, le français a largement été mis à contribution. On a pris à la langue cosmopolite des journaux des gallicismes tout crus : *dans un moment donné*, *suivant les circonstances*, *tendance de la nationalité*, *toucher à la corde sensible*, etc. Traduite en forme attique, cette phraséologie hybride est toujours d'un effet comique.

Elle est aussi la cause d'un gros malentendu. Nous connaissons, soit par expérience, soit par nos enfants, la recommandation que tout professeur, au collège comme à la Sorbonne, a soin de faire à ses élèves : quand on traduit du français en grec ou en latin, mais surtout en grec, il faut éviter les termes abstraits; les rechercher, au contraire, dans la version française. « Semblable à quelqu'un qui réfléchit », *similis cogitanti*, se rend dans une bonne copie par *l'attitude de la méditation*. Dans la période attique, les Grecs, le fait est curieux, manquaient de mots abstraits, pour dire *éloquence*, *génie* et tant d'autres choses qu'ils possédaient en abondance; ils avaient horreur de l'emphase, même en cela. La langue vulgaire est restée seule fidèle à l'esprit ancien. Dans la plupart des cas, elle « tourne », comme le veulent nos grammaires, par le verbe ou l'adjectif. Mal lui en a pris. On l'a aussitôt accusée de pauvreté; les grammairiens, si délicats sur l'atticisme, lui reprochent en définitive de ne pas ressembler aux langues néo-latines, où abondent les mots abstraits. Le reproche est assez piquant, lorsqu'on songe que le grec ancien s'y expose presque toujours, par nature, il est vrai, plutôt que par indigence : en effet, la langue grecque a possédé de tous temps une facilité singulière pour ce genre de créations. Mais, encore aujourd'hui, le peuple use discrètement de ses trésors; on dirait même que, d'instinct, il est parvenu à la culture raffinée d'un écrivain comme Taine, qui, d'un livre d'esthétique, bannissait les mots abstraits à plaisir. Les puristes grecs ne sont pas obligés de soupçonner ce purisme suprême.

On voit maintenant à la suite de quels malentendus fonciers, de quelles ignorances, avec quel soin minutieux, à l'aide de quels moyens étranges, les anti-vulgaristes arrachent l'âme grecque à son milieu naturel. Ame et langue, c'est tout un. En vérité, c'est ici l'altération systématique de l'âme native qui s'accomplit. Cette âme devient tour à tour, avec les mots, paléo-grecque, médiévale ou franque. Elle n'est jamais elle-même.

Et encore s'est-on relâché depuis quelque temps des rigueurs excessives. Il y a une quinzaine d'années, un journal du matin, au moment de tirer, vers minuit, deux heures, dépê-

chait un rédacteur à M. Kondos, le chef du purisme, pour apprendre de lui, *in extremis*, si tel mot, qui s'était glissé dans un article, était bien conforme au canon attique. Aujourd'hui, il existe un parti des modérés. Une association, un *Syllogos*, comme on dit là-bas, s'est fondé « pour la propagation de livres utiles ». Rien de plus louable, assurément, que la propagation de pareils livres. Mais le *Syllogos* n'a point borné là son ambition. Un comité de neuf membres — le nombre des Muses — s'est constitué avec mission de « veiller à ce que la langue des livres publiés fût régulière, uniforme autant que possible et se tînt à distance égale de la langue archaïsante et de la langue dite vulgaire ». C'est presque le Conseil des Dix; seulement, il est ici purement grammatical. Est-il au moins composé de grammairiens? Pas même. Par une combinaison où se reconnaît un tour d'esprit encore jeune et presque primitif, cette réforme du langage est confiée à des commerçants, — ou anciens commerçants, — à des ingénieurs, à des astronomes, à des professeurs de droit, choisis parmi ceux qui occupent une certaine place dans la « société », et qu'une vieille superstition attache à la langue puriste. Tels sont les membres du Conseil. Il y a ici un trait de mœurs singulier : en Grèce, l'homme de lettres, le savant, s'il n'est pas riche et s'il n'est pas du monde, compte peu. La fortune tient lieu de science. Voilà pourquoi, dans *le Syllogos*, ne figurent aucun des représentants de la jeune école, ni même aucun professeur mal renté.

Le *Syllogos* fait-il au moins œuvre utile? On aimerait à le constater. Il publie de petits volumes à trente centimes, sur la couverture desquels, par une idée malencontreuse, on a reproduit, semble-t-il bien, une hétaïre, croyant reproduire quelque autre figure antique. Le premier volume de la collection s'est vendu, nous a-t-on dit, à quinze mille exemplaires. Et cela est proprement horrible à penser; car il est à peine besoin de marquer ici que le *Syllogos* n'a rien réformé, rien simplifié en fait de langue; avec l'argent dont il dispose, il propage, au contraire, l'ensemble des idées et des préjugés dont on a pu voir l'effet délétère sur ce beau pays. Voilà toute la réforme obtenue.

Il est vrai que nous venons de donner la note alarmiste.

Quand on connaît un peu la Grèce, on sait bien que les livres s'y achètent quelquefois, mais ne s'y lisent pas toujours. Souvent, cela flatte l'amour-propre de l'Athénien ou du provincial peu lettré, d'avoir, surtout à bon marché, dans sa bibliothèque, un livre qu'il ne comprend pas. Il lui arrive de s'abonner à un journal pour les mêmes raisons. Le journal à un sou le plus répandu ne dépasse pas un tirage de quinze mille, — juste le tirage de la plaquette du *Syllogos*. — Pour quatre millions de Grecs environ, la proportion est plutôt faible. C'est que, sans parler des villages, le Grec, l'ouvrier, l'artisan, le petit commerçant même, le menu peuple, toujours si avide d'instruction, ne sait pourtant pas ce qui se passe dans son pays, ne peut pas plus lire et comprendre les livres du *Syllogos* qu'il ne lit et ne comprend ses journaux. Il est certain que, sans exception aucune, quand il comprend, il comprend toujours à demi. Mettons en fait qu'il existe deux mille, trois mille Grecs de par le monde et, si nous voulons exagérer, cinq mille Grecs cultivés, capables de bien lire et de bien comprendre le grec savant. Il en est mille ou cinq cents, principalement des journalistes, pour lesquels le charabia puriste est devenu une seconde nature et qui l'écrivent presque sans effort. Le mal est même profond au point que, n'ayant pas pu étudier, à l'école, la langue maternelle avec méthode, ils se trouvent tout désemparés, quand il s'agit de l'écrire. Cette langue est pourtant bien fortement enracinée en eux ! Même les journalistes ne parviennent pas à écrire leur langue savante sans tiraillements ; il y a autant de langues savantes qu'il y a d'individus à s'en servir ; elles varient suivant le nombre de vulgarismes admis par chaque auteur, au gré de son caprice ou selon ses connaissances.

Il n'est pas, en définitive, un seul Grec qui parle la langue savante sans y introduire bon nombre de vulgarismes. Quand le Grec se laisse aller, il parle vulgaire tout le temps. A la Chambre, les députés sont obligés, à moins d'une grande habitude, de lire leurs discours ; sinon, les mots vulgaires leur échapperaient malgré eux : témoin les interruptions, toutes en mots vulgaires,

Telle est la situation ; en somme, le public puriste est fort

restreint Pour le *Syllogos*, comme pour toutes les associations de ce genre, le reste de la nation ne compte pas. Là est la grande faute. Il serait plus sage peut-être de confier la besogne, non à des astronomes ou à des ingénieurs, mais à des linguistes compétents, à des savants de profession, à des littérateurs sérieux, simplement, à des hommes de bon sens. Il y a là une question toute pratique : laissons donc les rêves irréalisables et malsains. Un pays peut se passer de tout, il peut même se passer de littérature, — difficilement, j'en conviens ; — mais il ne peut se passer d'une langue. Nous entendons, par ce mot, une langue que tous les citoyens puissent apprendre, puissent lire et puissent écrire, une langue enseignable. Seule la langue populaire remplit en Grèce ces conditions. Une circonstance remarquable et qui aurait dû ouvrir les yeux aux moins clairvoyants, c'est que la langue artificielle et savante a beau être écrite, être enseignée, parlée même : le peuple et jusqu'aux gens cultivés, obéissant aux lois inéluctables, remettent perpétuellement en vulgaire, c'est-à-dire en moderne, ce qu'on leur présente en savant. Il est certain, d'autre part, que dans ce va-et-vient prennent naissance bien des formes hybrides au détriment des formes anciennes, comme au détriment du beau parler naturel. Les écoles primaires et secondaires n'ont pas eu d'autre effet jusqu'ici.

Les partisans du purisme, quelque honnête que soit leur intention, n'obéissent, en dernière analyse, qu'à un instinct mal défini. Sous couleur de modération, sous couleur de demi-mesure, certains sages, voulant éviter à la fois les excès du purisme et du vulgarisme, tombent eux-mêmes, sans le savoir, dans les pires excès, et c'en est un que de méconnaître la vie, de ne pas se rendre un compte exact de ce que les organes de l'homme, de ce que les habitudes séculaires rendent possible, de ne pas choisir les mets appropriés à l'estomac populaire, de ne pas distinguer ceux que rejettent les lèvres du peuple, en un mot, de servir à toute une nation, sans réflexion préalable, une grammaire, un vocabulaire, une langue où se tordent sa bouche et son âme. La langue du peuple est une, et la sagesse véritable, la seule, depuis Malherbe, — depuis Homère ! — consiste à s'y conformer, à

n'employer aucun mot qui ne soit susceptible d'entrer dans l'usage. Toutes les fois que le français a eu besoin de mots savants, il ne les a pas pris tout crus au latin, il ne les a pas déclinés sur les modèles classiques; il les a jetés dans le moule commun et ils sont devenus des mots français à l'image des autres. En Grèce, il ne s'agit même pas d'une de ces écoles raffinées, comme nous en voyons éclore en Occident, où l'on se plaît quelquefois à remonter au passé, pour échapper au présent morne. Quand, par exemple, dans son merveilleux *Roman de Tristan et Yseut*, M. Bédier reprend le joli nom de Foi-Tenant, les beaux mots de « démesure » ou de « déduits de vénerie », ou les mots rares de « forhu » ou de « nombles », il n'est pas un Français, fût-il paysan, qui ne puisse apprendre à répéter ces mots; M. Bédier ne touche point au fond de la langue, il ne traduit pas en latin. L'école des puristes, peu raffinée dans son esthétique, peu curieuse de subtilités, opère de toute autre façon. Exactement, au lieu de nommer une pièce *l'Aiglon*, un puriste lui donnerait le titre classique de *Aquilæ pullus*, déclinable. Comment le peuple pourrait-il jamais apprendre à décliner cela? Quand un mot existe dans le peuple, prenons-le tel qu'il est; quand nous sommes amenés à puiser dans le grec ancien, le plus simple — et le plus pratique — est d'adapter tout de suite aux formes vivantes les formes empruntées, dans la mesure évidemment du sens et du goût.

Ce principe élémentaire a été contesté comme les autres. Mais aucune des raisons alléguées n'a pu tenir contre la démonstration de la vérité. Aucune n'est solide. Tout ce qu'il y a d'hommes sérieux en Allemagne et de savants — K. Krumbacher, A. Thumb, K. Dieterich — est acquis à la bonne cause. Ceux-là connaissent la Grèce pour y avoir séjourné. En France, nous sommes moins avancés. Quelques savants, peu nombreux, trompés sans doute par certaines apparences de modération ou par de faux rapports, témoignent çà et là de la sympathie pour les tentatives puristes. Il est vrai que, le plus souvent, ils n'ont dû lire ni les livres en langue savante, ni les livres en langue vulgaire. Puisque l'on discute une question aussi simple, ne vaudrait-il pas mieux être au moins informé? Ceux de nos savants qui voudraient s'occuper du

débat gagneront à se bien pénétrer d'abord des arguments d'ensemble et de détail [1].

La chose vaut réflexion. Il ne s'agit de rien moins que de l'avenir d'un beau pays, plein de force et plein d'âme. Cette imprécision d'esprit qui se remarque chez le Grec, disons tout, cette inconsistance de caractère, tient à l'inconsistance même de la langue. Le sentiment de la famille, si touchant et si profond en Grèce, est aussi compromis par là et, du même coup, le sentiment moral. Voilà un pays entier où les pauvres mères ne peuvent pas correspondre avec les fils expatriés, ne peuvent même pas lire elles-mêmes, et encore moins comprendre, les lettres fabriquées en beau style par un écrivain public de rencontre. Mais que dire des intérêts les plus graves de l'État? J'ai là sur ma table deux livres : un vocabulaire de la marine, un vocabulaire des armées de terre. Tous les termes usuels, familiers aux soldats et aux marins, tous les mots historiques, vivants, dont la tradition est si curieuse et si riche de gloire, tous, sans exception, sont rayés, honnis, flétris, et à leur place on a mis des mots forgés à plaisir, froids, étrangers, incompréhensibles, sous prétexte que ceux-là sont nobles. On frémit à parcourir des ouvrages où de braves gens mettent tant de soin à créer la confusion des langues, et l'on songe, avec un frisson, aux paroles du ministre de l'instruction publique déclarant que « la question n'existe pas ». Encore quelques efforts de ce genre, et c'est la Grèce, au bout d'un temps bien court, qui n'existerait plus elle-même.

II

Montaigne, qui fit les *Essais*, parlait latin quand il était enfant. Il y eut toujours en France deux traditions, celle du

1. Ils les trouveront dans l'*Éphiméris* (4 septembre 1888); dans l'*Asty* (26 janvier, 26, 28, 29 juillet 1895; 22, 23 juin 1900; 15 septembre 1900; 27, 28 décembre 1900), surtout dans la brochure sur *le Syllogos pour la propagation des livres utiles* (Athènes 1900). Ils comprendront vite, car s'il faut crier avec insistance à Athènes, il suffit souvent d'un mot, à Paris. En somme, jamais aucun argument n'a pu être réfuté, ni même être examiné de près.

latin scolastique et celle du français vulgaire, qui triompha. En Grèce, au moyen âge, il y eut de même deux traditions; dès le XIIe siècle, le grec moderne commençait à se développer littérairement à côté du grec scolastique. Celui-ci allait s'affaiblissant, cédait de jour en jour sous la poussée des formes populaires, lorsqu'au début du XIXe siècle, Koray vint et galvanisa ce grec appauvri et demi-mort. Il ranima le préjugé puriste qui dure encore. Ce fut — à tous égards — un Montaigne à l'envers. Koray n'était ni poète, ni artiste, ni écrivain. C'était un philologue. Dans un débat où la littérature est directement engagée, il y a là comme un porte à faux. La Grèce moderne est jeune : elle ne sait pas encore que grand clerc ne veut pas dire grand écrivain.

Le fait est que la langue savante s'est montrée impropre aux créations littéraires. Elle n'a point à son actif d'œuvres d'imagination, — si ce n'est *Louki Laras*, ce roman « de réputation européenne », suivant l'expression d'un critique athénien, peut-être un peu candide. Cet ouvrage de M. Bikélas est sans doute curieux, et il n'était pas sans nouveauté d'aller choisir, dans la guerre de l'indépendance hellénique, un personnage aussi peu à la hauteur de cette magnifique épopée nationale. Mais la langue savante elle-même a été écrite de façon plus distinguée par des hommes tels que M. Roïdis, et le livre de M. Bikélas, un peu terne, répond trop insuffisamment, en réalité, aux idées que nous nous faisons aujourd'huit sur l'art, le roman et le style; il ne saurait sérieusement entrer en ligne de compte. L'auteur, même en Grèce, est plutôt considéré, il faut bien le dire, comme un retardataire par les critiques impartiaux. Après une vie consacrée aux affaires, il s'est mis, dans un moment où les esprits allaient ailleurs, à la tête du *Syllogos* que nous connaissons. C'est dommage. M. Bikélas avait lui-même débuté par quelques vers en langue parlée. Il y prédisait même, assez heureusement, que les puristes, à force de tirer à eux les anciens, finiraient un beau jour par les recevoir sur sur le nez.

Il ne faisait alors que suivre l'impulsion donnée par d'autres dès le commencement du siècle. En effet, la littérature moderne s'est tout d'abord affirmée par la poésie. Elle

en a fait son domaine. Nous parlons du XIXe siècle, sans remonter aux tragédies crétoises du XVIIe. Tandis que Koray édictait ses canons grammaticaux, tandis qu'il épurait les mots populaires, le peuple chantait, simplement. Il chanta si bien que ces chansons constituent le plus glorieux monument littéraire de la Grèce moderne. Solomos et Valaority, poètes de race l'un et l'autre, sont venus à leur tour. La langue vulgaire fut consacrée, dès ce temps, comme langue poétique.

Par la logique inhérente au développement de toute littérature, le tour de la prose devait venir. Il est venu. Le premier livre écrit en prose vulgaire parut au printemps de 1888. *Inde iræ*. Le tort de l' « hérésiarque » flétri par le *Takhydromos* est d'en être l'auteur. Son crime est d'avoir continué par d'autres livres.

Depuis 1888, les romans, les nouvelles, les drames se sont multipliés. Nous dirons une autre fois ce que, dans ces œuvres fraîches, il y a de pensée et d'âme. L'appel direct à la vie ne pouvait guère ne pas trouver d'écho chez les artistes d'un peuple aussi vivant. Le nouveau siècle a bien commencé; on l'a inauguré par tout un numéro, écrit en bonne langue, du journal *la Vérité*, publié à Limassol, dans cette pauvre Chypre qui soupire après sa liberté complète et veut se défendre à tout prix contre l'invasion de la langue anglaise. En Grèce, même « la langue de l'État », ce palladium suprême, vient de subir une première atteinte. Un juge à Volo, M. Stellakis, — apparemment le Magnaud de là-bas, — a osé rendre, tout récemment, un jugement en langue vivante. Il est vrai que l'on a parlé de destitution, que, pour le moins, le texte avec les *attendu* est rejeté par la Cour d'appel et que l'affaire finira par venir devant l'Aréopage. Mais le coup est porté. L'Église, à son tour, a senti que, pour s'adresser aux masses, comme dans les temps évangéliques, le plus simple est de parler leur langue. Il y a de cela quelques mois à peine, le 8 novembre 1900, un *Syllogos* crétois, plus avancé que le *Syllogos* athénien, célébrait son anniversaire. Le discours, d'un beau souffle patriotique et religieux, fut prononcé par l'évêque de Rhétymno, monseigneur Dionysios. Il est écrit et imprimé dans la plus pure langue vulgaire. On pouvait

prévoir que la Crète, à peine affranchie, reprendrait sa forte initiative et sa haute tradition littéraire.

La langue proscrite, que l'on s'obstinait — toujours sans la connaître et sans l'étudier — à qualifier d'insuffisante, de débile et de veule, s'est montrée si bien préparée que, dans un espace d'années aussi peu considérable, elle a pu être employée à toute fin littéraire ou scientifique. Un vulgariste compose, à l'heure qu'il est, un manuel d'économie politique ! Il est donc visible que les actes décisifs ont été accomplis et qu'ils s'accomplissent tous les jours.

On est quelque peu surpris, après cela, de l'hésitation de quelques délicats, si c'est toutefois le nom qui leur convient. Un jeune critique athénien, Narkissos Épiscopopoulo, déclarait, il y a quelques jours, qu'il n'était pas encore venu de grand écrivain pour consacrer les formes du parler populaire. Nous pouvons le rassurer. Que lui faut-il de plus que Solomos et Valaority, sans parler des chansons immortelles et des contes du peuple lui-même ? Cela est déjà fort honnête. Quant à la prose qui a paru depuis, elle ne se tient pas non plus trop mal. Les formes populaires y ont même été fixées avec quelque rigueur. La valeur intrinsèque de ces œuvres ne doit pas inquiéter notre jeune journaliste. Pour l'état présent des esprits en Grèce, c'est à coup sûr plus qu'il n'en faut, plus même que certaine critique n'est capable de comprendre aujourd'hui.

D'autres, en désespoir de cause, réclament un Dante. Ce vœu est plaisant dans un pays où l'on sent déjà si peu un art plus proche. Ceux qui demandent un Dante, le sauraient-ils donc apprécier ? Ont-ils lu Dante, seulement ? Je ne le crois pas : ils auraient vu que Dante, en prose, usait encore de la langue savante, c'est-à-dire du latin. Il peut donc être invoqué uniquement comme poète. Mais, dans la poésie, la Grèce n'a-t-elle pas eu son Dante, un Dante aux mille noms et aux mille voix, le peuple poète ? Les chansons populaires se laissent fort bien comparer à l'œuvre du poète le plus grand des temps modernes. Comme lui, elles ont, après l'antiquité, recréé, refait, pour la Grèce, un monde moral divers et nouveau.

Non. Ne compliquons pas une situation simple en elle-

même. Un Dante n'est point nécessaire pour penser et pour écrire congrûment. S'en aller par les rues, avec un dictionnaire étymologique dans sa poche, l'ouvrir à chaque mot que l'on emploiera, pour voir si ce mot est classique, dialectal ou étranger, cela est purement absurde, en un pays surtout où les mots étrangers cessent de l'être, à peine entrés dans la langue, puisqu'ils adoptent immédiatement les désinences nationales. Et, pour ce qui est d'user son temps à substituer, de parti pris, une grammaire absconse à la grammaire vivante, au mot pittoresque un mot ancien, parce que plus noble, — cela, c'est de la folie et rien de moins. Pour nommer le *pain* par son nom, il ne faut point de Dante. Il n'y faut, puisque nous sommes en Grèce, qu'un ou deux grains d'ellébore.

JEAN PSICHARI

AU PAYS DE CHATEAUBRIAND[1]

Samedi, 6 août 1898.

J'arrive à Saint-Malo. Un ciel orageux pèse sur la ville et sur la mer. Le temps menace : il est à craindre que la pluie, hôtesse désagréable qui semblait s'être éloignée de nos côtes pour tout l'été, ne fasse avant peu une réapparition inopportune. On n'en hâte pas moins les préparatifs des fêtes. Les rues sinueuses, étroites et sombres comme les corridors à ciel ouvert de quelque énorme bastille marine, s'ornent de guirlandes et se pavoisent de drapeaux. On célèbre demain le cinquantenaire de Chateaubriand. Je m'achemine vers le Grand-Bé.

C'est l'heure de la marée basse. Sur le mince sentier pavé qui, à travers les sables humides, mène jusqu'à l'îlot, des files de pèlerins vont, comme moi, visiter le rocher funèbre, pendant qu'un peu de solitude l'entoure encore. Il dresse en avancée sa haute masse de granit que coiffe une toison d'herbes rousses, brûlées, calcinées par les vents âpres et les ardents soleils. Un raidillon permet de gravir le sommet que couronnent les ruines d'un ancien ouvrage fortifié. Une brèche dans ce rempart croulant donne accès sur une espèce de terrasse dont les rebords plongent à pic dans la grève, parmi la ceinture fauve des goémons. C'est ici le cimetière farouche qu'em-

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement, sous ce titre : *La Terre du passé*.

plit à elle seule la tombe de Chateaubriand. Quelques fleurs pâles frissonnent dans un maigre gazon. Une croix de pierre, une dalle de granit, sans une date, sans un nom, c'est tout le monument. On vient de faire sa toilette, de gratter les lichens qui s'y étaient incrustés, de laver les taches de salpêtre déposées par l'embrun et de repeindre en noir la grille. Sur le talus qui borde l'enclos, des menuisiers achèvent de clouer les planches d'une estrade en plein vent, du haut de laquelle doit officier devant la foule celui peut-être de nos écrivains qui a le plus directement hérité de la grandiloquence du maître, — M. Melchior de Vogüé.

Je regagne la ville aux dernières lueurs du couchant qui achèvent de s'éteindre dans le ciel nuageux. Le phare du Jardin érige sa clarté toute proche, et l'on dirait un long cierge funéraire chargé de veiller au chevet de la grande tombe, dans la nuit.

*
* *

Dimanche, 7 août.

Mes mélancoliques prévisions d'hier se sont réalisées : il pleut, et il n'y a guère d'apparence que le temps se remette. La mer, autour de la vieille cité grisâtre, a des teintes blafardes d'un vert plombé.

Dans l'après-midi, cependant, — est-ce l'effet des incantations que viennent de psalmodier les poètes, autour de la statue, sur le square? — dans l'après-midi, le soleil réussit à percer le lourd suaire des nuages. Une embellie se fait : la pluie a cessé. Et c'est sous un ciel lumineux, d'un éclat adouci par les quelques vapeurs qui flottent encore de-ci de-là, dans l'espace, que le cortège se met en marche vers le Grand-Bé.

On escalade les vieilles rues tortueuses, entre des façades refrognées d'antiques logis de corsaires, aux fenêtres sourcilleuses et menaçantes comme des sabords. Nous franchissons la porte Saint-Pierre, nous dévalons les degrés moussus, taillés à même dans le soubassement des remparts, et nous voici sur la grève, la grève toute blonde, où miroitent en des creux de roches, avec des transparences de fontaines, des flaques d'eau salée.

Le coup d'œil est vraiment solennel, de cette immense pro-

cession triomphale serpentant à travers les sables, de cette espèce de panathénée bretonne montant à l'acropole des plages malouines pour y déposer des vers, des discours et des fleurs, sur la sépulture de l'homme qui, le premier, sut ouvrir à son siècle les prestigieux horizons du rêve et faire jaillir du sol desséché de la littérature française d'incomparables sources de beauté.

Chaque fidèle, chaque dévot de cette magnifique mémoire l'exalte à sa manière, chemin faisant. A côté de moi, un vieillard, qui eut l'honneur de porter en terre « Monsieur de Chateaubriand », évoque le souvenir de ces grandioses funérailles, la marche du corbillard autour de la ville, le long d'une voie funèbre creusée tout exprès dans le roc brut, et l'émotion unanime qui s'empara de l'assistance lorsque, sur le fond granitique de la tombe, on entendit résonner, avec un grondement de tonnere, le bois du cercueil. Comme à cette date du 18 juillet 1848, le sauvage îlot disparaît, submergé sous une houle humaine. Mais, sur toutes les têtes, le recueillement plane, infini. Un orchestre joue en sourdine l'air, à la fois frémissant et triste, de « Combien j'ai douce souvenance... » Suspendue à l'horizon, la mer elle-même s'est tue. La parole des orateurs ondule et se disperse dans le vent qui fraîchit. Là-bas, à la hauteur du cap Fréhel, des nuées aux voilures de pourpre et de safran appareillent, ainsi que de somptueuses galères, dans une gloire d'or.

Puis, c'est le soir, un large soir mauve, que balaient des flammes. Tandis que la foule se retire, la mer s'avance sur les talons des retardataires, efface leurs dernières empreintes, couvre leurs voix de sa rumeur, et reprend avec le mort, dont nous venons de troubler un instant le somme, son colloque éternel.

Je la regarde ceindre l'îlot, l'embrasser lentement, pieusement, de son étreinte fluide, de sa souple et harmonieuse caresse. Elle baigne les goémons, les soulève, balance sur ses moires glauques leurs beaux tons jaunissants. Et je m'éloigne en murmurant à part moi la phrase lapidaire de Flaubert, écrite en ces lieux mêmes : « Les varechs dégouttelants s'épandaient comme des chevelures de pleureuses antiques le long d'un grand tombeau... »

*
* *

Lundi, 8 août.

Nous sommes en route pour Combourg.

Après avoir vénéré Chateaubriand dans la sépulture insulaire où il dort sous la garde des flots, nous allons nous enfoncer dans la campagne terrienne qui couva ses premières ardeurs et vit éclore ses premiers rêves. C'est un autre pèlerinage, moins pompeux sans doute, mais d'un charme plus intime, en revanche, et plus pénétrant. Ici, plus de cortège, plus de fanfares, plus d'apprêt officiel ni de périodes savamment équilibrées. Les choses parleront seules aux âmes qui sauront les entendre.

Il y a, en Basse-Bretagne, des pardons d'une espèce particulière, auxquels il est de tradition que l'on se rende par petites troupes et dont la vertu n'a d'efficace que si l'on s'abstient de toute conversation durant le trajet. On les appelle, pour cette raison, les « pardons du silence ». C'est un peu une cérémonie de ce genre que nous avons entrepris de célébrer. Au départ, nous étions tout au plus une quarantaine de fervents, et le chef de gare de Saint-Malo n'a pas eu à faire atteler de wagons supplémentaires.

Il est vrai que nombre de volontés tièdes ont dû reculer devant le temps qui s'est assombri derechef, et, cette fois, sans espoir d'éclaircie. Il pleut, en effet, il pleut même à verse, par grandes ondées cinglantes que secoue en rafales d'eau le souffle tempêtueux du vent d'ouest.

Aucune des commémorations vouées à la gloire de ce cœur orageux que fut René ne s'accomplira, paraît-il, sans orages. On me racontait tantôt que, le jour des obsèques, le ciel, jusqu'alors serein, se voila peu à peu d'un fantastique crêpe d'ombre; et, lorsque les porteurs furent pour descendre la bière dans la fosse, la pluie, la grêle fondirent soudain, avec une telle violence que, parmi les assistants, beaucoup frissonnèrent d'une angoisse secrète, d'une sorte d'émoi superstitieux... Résignons-nous donc à l'inclémence du temps. D'ailleurs, la fraîcheur vivifiante de la pluie a ranimé les teintes un peu fanées des paysages que nous traversons, lavé les feuillages des arbres, jeté comme un renouveau sur les prairies. Et puis, elle ne laisse pas d'être très « couleur

locale », cette atmosphère mouillée, cette poussière de bruine éparse dans l'air. Un peu de vague et de tristesse ne messied point au seuil de la patrie de Chateaubriand, — de Chateaubriand que M. Brunetière saluait, dans sa conférence d'hier soir, comme le « père de la mélancolie moderne ». Il n'est que de savoir goûter la poésie de ce ciel en larmes et jusqu'au mystère de ces grisailles fuligineuses, flottantes sur les lointains.

Avec une lumière plus vive, peut-être risquerions-nous fort de découvrir à la nature qui défile devant nos yeux un caractère beaucoup moins breton que normand. Car, à supposer que ce soit de la Bretagne encore, c'est, en tout cas, une autre Bretagne. Vainement chercherait-on dans ces plaines opulentes, chargées de bois et lourdes d'épis, quelque trait de parenté proche avec la nudité sévère des landes morbihannaises ou la pure et délicate sobriété de lignes des horizons trégorrois. J'ai beau me défendre contre une obscure impression de dépaysement : elle me ressaisit, plus tenace, au moment où nous débarquons à Combourg.

Il se trouve que c'est foire dans la petite ville.

Et des hommes en blouse, marchands de bœufs ou marchands de porcs, nous dévisagent avec des mines sournoises et goguenardes, en se demandant à mi-voix, dans leur patois de rustres :

— Qu'est-ce que ces gens-ci peuvent bien venir acheter ?

Des pataches nous emportent au menu trot vers la bourgade qui étale, en un cirque de coteaux mollement inclinés, sa laideur cossue et vulgaire de gros chef-lieu de canton. Cela manque un peu de crasse héroïque : banales et correctes sont les rues, neuves les maisons, neuve l'église, neuve aussi la dalle funéraire, richement armoriée, du très noble et très illustre inconnu avec qui s'est naguère éteint, à Combourg, le dernier descendant mâle de la branche aînée des Chateaubriand.

Si l'autre, — celui qui n'était pas de la branche aînée et qui fut, à lui seul, toute sa race, — si François-René revenait au monde, il passerait, j'en suis certain, à travers le Combourg d'aujourd'hui, sans y rien retrouver de l'antique hameau féodal cher à son enfance.

Mais reconnaîtrait-il davantage le toit sous lequel il savoura

les premières ivresses de la solitude et qu'il peupla des premiers fantômes de son génie ?

*
* *

Dès l'entrée du parc, à voir ces allées aux courbes savantes et ces vastes pelouses géométriques soigneusement tondues, on a tôt fait de se rendre compte que les lieux ont changé, comme les âmes, et qu'il serait superflu de chercher ici le décor de nature sauvage dont les *Mémoires* nous ont retracé tant de merveilleux tableaux. Tout s'est humanisé, depuis lors, et même anglicisé. Où est l' « avenue de charmilles » dont les cimes s'entrelaçaient en voûte ? où l' « obscurité du bois » et l' « avant-cour plantée de noyers » ? De la cour verte il ne subsiste plus une touffe de gazon. Seul le bouquet de marronniers qui se dressait à droite, auprès des écuries, épand encore sur nos fronts ses séculaires ombrages.

Nous sommes au pied du château.

Lui, du moins, n'a pas bougé. Tel on se le représente d'après les récits de son grand hôte d'autrefois, tel il nous apparaît. Le voilà bien, avec sa forme de « char à quatre roues », avec ses quatre tours inégales, liées par des machicoulis, et leurs toitures en pointe posées sur les créneaux « comme un bonnet sur une couronne gothique ». Le violier jaune n'y croît plus dans les interstices des pierres, mais la « triste et sévère façade » n'a point désarmé. Ce sont les mêmes murs nus, tragiques et hautains. Pour tout enjolivement extérieur, on s'est contenté de remplacer l'ancien perron, « raide et droit, sans garde-fou », par un majestueux escalier muni de rampes, où notre caravane fait halte, quelques instants, pour écouter la lecture à haute voix, par l'un d'entre nous, du chapitre des *Mémoires d'outre-tombe* relatif à Combourg.

Chacun prête l'oreille chapeau bas. Il semble que ce soit Chateaubriand lui-même qui nous souhaite une bienvenue posthume, sur le seuil de sa demeure d'antan.

Après cette oraison liminaire, cette sorte d'*introïbo*, nous pénétrons dans le vestibule.

Quel est le touriste qui, ayant visité le château de Combourg, s'est privé d'en dépeindre l'intérieur actuel ? Et, d'autre

part, qui ne se souvient des pages si attachantes que M. Gaston Deschamps lui a consacrées? Dieu me garde de vouloir reprendre une description si souvent tentée et, une fois au moins, si bien faite! Je ne m'en sentirais, au reste, nulle envie. Le spectacle est tellement différent de celui que notre imagination se plaisait à concevoir!

Ce qui frappe, en effet, dès l'abord, c'est l'éclat somptueux de toutes ces pièces, d'un contraste si absolu avec les dehors austères de l'édifice. Et cette somptuosité même ne laisse pas de déconcerter. On arrive tout rempli des mélancoliques fantômes du passé et, brusquement, au milieu de tous ces ors, de toutes ces enluminures, de toute cette « restauration » moderne, ils s'effacent et s'évanouissent. Quel rapport entre cette résidence princière et celle dont il fut écrit : « Partout silence, obscurité et visage de pierre, voilà le château de Combourg »? Comment retrouver dans cette enfilade de salons clairs, lumineux, chatoyants, la « grand'salle » d'autrefois, la mystérieuse salle gris blanc, où Lucile et René, blottis près de leur mère, suivaient d'un regard d'épouvante, dans les ténèbres, la promenade taciturne de fauve en cage du comte de Chateaubriand?...

On éprouve la même impression d'agacement pénible que si l'on errait dans un temple désaffecté. J'eusse préféré le sinistre délabrement que nous a décrit Flaubert, les plafonds crevés, les murs suintants, les fientes d'oiseaux accumulées dans les coins, et l'intendant d'alors crachant à terre, sans vergogne, tandis que son chien furetait les souris entre les panneaux vermoulus des meubles.

C'est avec un véritable sentiment d'aise que je m'évade, par les escaliers tournants, vers les combles. L'équipe des tapissiers et des doreurs n'est pas montée jusqu'à ces étages. L'esprit des ruines a ici où se réfugier, parmi les platras et les nids de corneilles; et, le long des couloirs en soupente, percés d'étroites meurtrières sans vitres, quelque chose se respire encore de l'antique présence du dieu.

A l'extrémité d'un de ces couloirs, dans un des donjons d'angle, M. de Durfort, notre obligeant cicerone, pousse une porte et dit :

— Sa chambre!

*
* *

Sa chambre!... Non pas — nous avertit-on — celle qui fut la confidente des nuits de son adolescence et de leurs insomnies douloureusement passionnées. Celle-là, on a dû la murer, à cause des vents qui y faisaient rage, à cause aussi, peut-être, des ombres tumultueuses et plaintives qu'il y créa de sa propre substance et qui ne se consolent point de l'avoir perdu... La mansarde où nous sommes introduits n'a connu que le Chateaubriand des dernières années, le vieillard morne, saoul de gloire et rassasié d'honneurs. Et, à vrai dire, il n'y a même séjourné que quelques heures, durant les rares et brefs retours que, sur la fin de sa vie, il accepta de faire au manoir de ses ancêtres. Mais c'est assez qu'il l'ait occupée de temps à autre pour qu'elle nous communique une tristesse religieuse et comme un frisson sacré.

Elle est, d'ailleurs, touchante, en sa simplicité fruste, en son humilité quasi monacale. Ce génie démesurément orgueilleux et d'une personnalité si excessive aimait autour de lui ce luxe de pauvreté, sans doute par un nouveau raffinement d'orgueil. L'étroite, l'ascétique couchette de fer adossée à l'une des parois est le lit même où il mourut. Ces rideaux de grossière percale, fermés depuis le soir de son agonie, ont mystérieusement frémi de son souffle suprême. Une majesté singulière est sur eux. On se demande si l'auguste visage olympien ne va pas soudain se montrer entre leurs plis. Un dessin de Mazerolle, appendu au chevet de la couchette, a la prétention de le représenter tel qu'il était quand il expira. Mais l'œuvre est médiocre : elle manque à la fois d'émotion et de sincérité. Un crayon que possède un amateur nantais, M. Magnien, me paraît autrement véridique : la face est figée, momifiée presque; les lèvres, d'où l'âme vient de s'exhaler, sont demeurées entr'ouvertes; l'expression de la physionomie conserve un je ne sais quoi d'impérieux et d'amer jusque dans le trépas.

Achevons cependant l'inventaire de la cellule. Une table à vitrine en dépare la nudité religieuse par une exhibition de musée. On a réuni là les objets les plus divers : le crucifix que

Chateaubriand pressa de ses mains défaillantes, et avec lequel il se promettait de « descendre hardiment dans l'éternité », s'y voit, étendu sur un coussin, à côté d'un manuscrit du *Congrès de Vérone*, dédié à la comtesse douairière de Combourg.

Par ailleurs, dans la pièce, plus rien qu'une armoire massive à grosses moulures et — détail que je m'en voudrais de laisser échapper — un coffre, un de ces lourds coffres paysans, à couvercle plat, comme il ne s'en rencontre plus guère que dans nos fermes de Basse-Bretagne, où ils servent tout ensemble de banc pour s'asseoir et de bahut pour serrer les vieux haillons. A la suite de quelles aventures ce meuble, aussi barbare que ceux qui durent orner la hutte de Ségenax, père de Velléda, passa-t-il en la propriété de l'auteur des *Martyrs* ?

Un de nos compagnons de pèlerinage incline à croire que c'est le même qui fut, dit-il, offert à Chateaubriand par un gentilhomme vannetais, comme une relique des guerres chouannes. Un redoutable chef de bande, traqué par les Bleus, s'était caché au fond de ce coffre, à peine assez grand pour le contenir, et, pendant que l'ennemi s'obstinait à perquisitionner dans la maison, avait préféré se laisser mourir d'asphyxie, plutôt que de compromettre ses hôtes en se livrant... C'est une note funèbre de plus dans ce mélancolique asile de choses défuntes, semblable à ces sépultures des anciens âges où quelques vases de terre et quelques anneaux de métal sont tout ce qui reste d'Achille ou d'Agamemnon.

*
* *

Je me suis attardé longtemps sur le chemin de ronde qui suit le couronnement du château.

La pluie avait fait trêve. Les nuages couraient, chassés par un vent plus fort, un de ces fougueux vents d'Ouest dont l'adolescent de Combourg dit qu'ils servirent « de jouets à ses caprices et d'ailes à ses songes ».

Çà et là, dans le gris mouvant de ce ciel en marche, des trouées d'azur pâle s'ouvraient, que les approches du soir teintaient de fine émeraude. Tantôt par la lucarne d'une tour de guet, tantôt par l'embrasure d'un créneau, j'ai promené

mes regards sur tout l'horizon. La vue est d'une ampleur superbe, et plus variée que je ne me l'étais figuré tout d'abord. Au moins dans son ensemble, c'est bien celle, à n'en pas douter, que les yeux de Chateaubriand contemplèrent. On le sent, à l'impétuosité vertigineuse avec laquelle s'évoquent soudain les souvenirs, à la vie surtout dont ils s'animent spontanément au contact des images réelles. La confrontation, cette fois, ne cause plus aucun mélange irritant d'incertitude et de trouble.

Il faut une mise au point, évidemment. La patrie des Rhedons s'est quelque peu transformée depuis Eudore : les landes incultes ont cédé la place aux moissons, et les petites rivières des vallées font tourner des roues de moulins avant de porter à la mer leurs eaux inconnues. Déjà, du temps de Chateaubriand, la vieille forêt domaniale avait disparu, débitée lambeau par lambeau. Mais les restes en sont encore des plus imposants, et de toute la contrée s'exhale la même odeur silvestre, le même parfum de verdure et d'eau qui se respire aux premiers chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Sauf de légères retouches, cette terre a gardé son visage d'autrefois et ses traits, en quelque sorte, consacrés. Un peuple de visions familières se lève à votre appel de tous les confins de l'espace. Elles vous font des signes, elles se nomment. Ces ondulations fuyantes, là-bas, vers le sud, ce sont les hauteurs de Bécherel. Au-dessous, sur les pentes feuillues du vaste « amphithéâtre d'arbres » où, près du campanile des villages, commence à pointer çà et là le tuyau d'une cheminée d'usine, voici moutonner d'un vert plus sombre les toisons vénérables des bois du Bourgouët et de Tanoërn. Il n'est pas jusqu'à Combourg qui ne se révèle, semble-t-il, sous un tout autre aspect qu'à l'arrivée. Écrasé dans le bas-fond, au pied de l'énorme masse féodale, il s'est rapetissé, tassé, a pris un air suranné et comme vétuste, l'air qu'il avait aux jours où M. le chevalier s'engageait dans son « abominable rue » pour se rendre à la messe de paroisse, en compagnie de sa mère et de sa sœur Lucile. La rumeur foraine elle-même, ces mugissements de veaux et ces grognements de cochons que le vent apporte de la vallée, aident à l'illusion, loin de la détruire. Ainsi grouillait le Combourg d'il y a cent ans,

lorsque septembre ramenait la solennité de l'*Angevine*, la seule occasion où s'épanouît en ce triste canton « quelque chose qui ressemblait à de la joie ».

Mais la grande face évocatrice du paysage, on le devine, c'est l'étang. Là palpitent vraiment, comme en un miroir magique, toutes les ombres mystérieuses du passé.

J'ai côtoyé ses rives, au crépuscule. Le sentier longe les talus du parc, dont les ramures mouillées m'aspergeaient de leurs gouttelettes. A cause de la sécheresse du mois précédent, les eaux étaient basses. Une mince frange d'argent ourlait leur nappe frissonnante. Je me suis assis sur un vieux tronc de saule qui surplombait la grève, pareil à quelque monstrueuse gargouille végétale. Non loin, pourrissait dans les joncs un bachot à demi envasé. L'heure et le lieu étaient d'une gravité singulièrement suggestive. Un pressentiment d'automne assombrissait le ciel venteux, et des futaies environnantes sortaient des voix confuses et profondes, les mêmes qui éveillèrent le génie de Chateaubriand et le firent entrer « en pleine possession des harmonies de sa nature ». Les roseaux bruissaient, comme alors, « agitant leurs champs de quenouilles et de glaives ». Et c'était une plainte longue, étrange, à peine modulée, avec des accalmies soudaines, des silences dramatiques et presque angoissants.

Peu à peu, le lac s'est voilé comme un regard qui s'éteint. Puis, la procession des vapeurs nocturnes a surgi ; et, tandis que glissaient leurs formes furtives sur le tapis ondoyant des plantes rivulaires et des nénuphars, j'ai cru voir défiler, comme aux bords d'un Léthé antique, Amélie, Atala, Blanca, Cymodocée, toutes les créatures de rêve nées de cette solitude, tous les divins fantômes d'amour que nous avons adorés.

ANATOLE LE BRAZ

ÈVE VICTORIEUSE[1]

XXXIII

La volonté du brahmine avait agi, par une merveilleuse suggestion, sur l'âme de madame Ronald. Elle avait libéré sa pensée, rendu impuissant le souvenir de Sant'Anna. Ses effets ne furent point passagers; ils se marquèrent de plus en plus fort, par un progrès mystérieux. Hélène, sans étonnement, éprouva de nouveau la joie de vivre, d'être belle. Son œil redevint limpide, sa physionomie sereine, sa gaieté naturelle. Elle envoya à Dora de jolies toilettes, elle lui demanda des nouvelles de son enfant, ce qu'elle n'avait jamais pu faire. Et tout cela sans effort : la direction de son esprit était changée, simplement. Elle avait gardé sur le front l'impression légère et profonde des deux doigts du brahmine. Chaque jour, à l'heure où elle était entrée en communication avec lui, il se dressait dans sa mémoire avec une netteté extraordinaire; elle ressentait le magnétisme de son regard, elle éprouvait quelques secondes d'émoi, puis un bien-être particulier.

M. de Limeray ne fut pas long à se douter de quelque chose. Madame Ronald avait manifestement recouvré son équilibre. Son visage était resté un peu grave, mais il avait

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1900, 1er, 15 janvier, 1er et 15 février 1901.

Copyright 1900 in the United States. All rights reserved.

perdu cette expression pathétique, qui, tant de fois, avait trahi sa douleur d'amour. Et, signe plus probant encore, si l'on parlait de Sant'Anna, ses yeux ne se dérobaient plus, ses lèvres demeuraient fermes. La joie de convalescente qu'elle éprouvait à être délivrée de ses regrets, de l'idée fixe qui l'avait si longtemps oppressée, lui donnait par moments une exubérance de vie qui parut suspecte au vieux mondain. Il se demanda encore : « Qui est-ce ? » Ses soupçons se portèrent sur Willie Grey. Il reconnut vite qu'il avait fait un jugement téméraire. Que s'était-il donc passé dans l'âme de l'Américaine ? Sa guérison avait-elle été opérée par un confesseur habile, ou par une forte désillusion ? Agacé de ne pouvoir le deviner, le comte espérait qu'un jour ou l'autre quelque parole inconsciente viendrait lui donner la clé de l'énigme.

Dans la semaine qui précéda le départ des Ronald pour l'Amérique, M. de Limeray, après avoir déjeuné avec eux, voulut conduire Hélène chez Georges Petit, à une exposition internationale de peinture. Il aimait particulièrement ces stations dans les musées et les galeries en compagnie d'une jolie femme. De l'Hôtel Castiglione à la rue de Sèze, la distance est courte ; ils s'y rendirent à pied. Chemin faisant, madame Ronald se mit à parler de cette conférence qu'elle avait entendue à la Bodinière, un mois auparavant. Un sentiment obscur lui avait fait garder le silence sur ce sujet. Elle répéta ce que Cetteradji avait dit des Maîtres disparus. Elle décrivit sa personne, son costume, avec un enthousiasme, une admiration qui amusèrent le comte, puis, à brûle-pourpoint :

— Croyez-vous au pouvoir de la suggestion ? — demanda-t-elle, tournant autour du secret qu'elle ne voulait pas dire, comme font les femmes et les enfants.

— Sans doute !... Du reste, nous l'exerçons constamment, plus ou moins, les uns sur les autres, et sur nous-mêmes quelquefois. C'est ce pouvoir qui est probablement la grande force des conquérants et des meneurs d'hommes. On affirme qu'il est un moyen de guérison dans les maladies mentales ou nerveuses, mais les guérisseurs sont rares, j'imagine.

— Eh bien, Cetteradji doit en être un. Il a dans le regard, dans la parole, une puissance extraordinaire. En l'écoutant, nous étions comme hypnotisés, « nos cœurs devenaient brû-

lants », selon l'expression de l'Évangile. Nous lui aurions donné tout ce qu'il aurait voulu, notre argent, notre concours...

— Et il ne vous a rien demandé?

— Rien.

— Allons, tant mieux! — fit M. de Limeray d'un air moqueur. — En tout cas, gardez-vous de jouer avec le magnétisme, la suggestion et toutes ces choses dangereuses. S'il y a de bons esprits, il y en a aussi de mauvais... Rappelez-vous la leçon de l'Éden, ô Ève! — ajouta le comte avec son fin sourire.

L'exposition de la rue de Sèze ne pouvait guère intéresser que des artistes ou des amateurs sérieux. C'étaient des esquisses, des ébauches curieuses, révélant la genèse de tableaux connus et admirés. Il y avait peu de monde dans la salle, lorsque madame Ronald et M. de Limeray y arrivèrent. Après avoir promené les yeux autour d'eux pour s'orienter, ils se dirigèrent vers le panneau occupé par Willie Grey. La tonalité du jeune maître le leur avait fait reconnaître de loin.

— *La Folie de Titania*! — s'écria le comte avec une expression de plaisir. — Ah! le cachottier! il ne m'avait jamais parlé de ces études! Il aurait pu me les céder, pour me consoler de la perte de ce tableau qui m'a échappé et que j'ai tant regretté... Mais, j'y pense, n'est-ce pas monsieur votre frère qui l'a acheté?

Un reflet d'émotion passa sur le visage de la jeune femme.

— Précisément! et pour m'en faire cadeau, — répondit-elle avec un singulier petit rire. — C'est moi qui possède *la Folie de Titania*. Elle est dans mon cabinet de toilette.

— Dans votre cabinet de toilette! fit M. de Limeray d'un air étonné.

— En bonne compagnie, rassurez-vous! avec des Leloir et des Corelli.

— Peste! Vous le mettez bien, votre cabinet de toilette!

— Oui. Comme j'y passe pas mal de temps, j'y ai placé de jolis tableaux. Cela repose les yeux; c'est toujours un peu de beauté qu'on absorbe...

M. de Limeray revint aux études de Willie Grey. Il examina la dernière, où le peintre avait fixé son inspiration.

— Un chef-d'œuvre ! dit-il. Ce coin de forêt donne une sensation d'aurore et de printemps. Titania est adorable sur cette couche de mousse et de violettes, une vraie couche de reine ou de fée. On devine qu'elle vient de s'éveiller. Dans les yeux levés vers l'âne, il y a cette ivresse du rêve et de l'amour qui crée les illusions... Mais voilà un exemple de suggestion ! — s'écria le comte, le visage éclairé par une idée soudaine.

— Un exemple de suggestion? répéta madame Ronald, ahurie.

— Parfaitement! Et dans Shakespeare!... Ah! c'est fort!...

En disant cela, M. de Limeray conduisit Hélène vers les chaises placées en face des tableaux. Tous deux s'assirent.

— Ne vous souvenez-vous pas? Obéron et Titania, le roi et la reine des fées, sont venus assister et danser, invisibles, au mariage du duc Thésée. Ils sont venus séparément avec leur cortège d'êtres aériens, de génies et de sylphes. Ils sont brouillés, parce que Titania a refusé de céder à son mari un de ses pages, un bel enfant de l'Inde, le fils d'une amie morte. Ils se rencontrent dans un coin de la forêt, se querellent, s'injurient, se font des reproches comme de vulgaires époux. Titania s'obstine dans son refus : Obéron, furieux, imagine de l'obliger à aimer un être inférieur, un animal quelconque, un lion, un loup ou un singe, il n'a pas de préférence... Une vengeance pas banale, entre parenthèses!

— Très banale, au contraire ! — dit Hélène. — Humilier la femme qui vous résiste, c'est bien le fait d'un homme.

— Allons, allons, nous ne sommes pas si mauvais que cela! Toujours est-il qu'Obéron envoie son messager, Puck, lui cueillir certaine fleur, la petite fleur d'amour que la flèche de Cupidon a rougie. Il la presse sur les yeux de Titania en lui disant : « Tu t'éveilleras quand quelque être vil sera près de toi. Tu l'adoreras, tu languiras, tu souffriras pour lui, fût-ce un sanglier, un ours, un chat... » N'est-ce pas là la suggestion?

— En effet!

— Et c'est un clown affublé d'une tête d'âne que Titania voit en ouvrant les yeux. Il lui semble divinement beau. Elle en tombe amoureuse. Elle le couvre de fleurs, elle persiste

à lui offrir des mets exquis, bien qu'il lui demande du foin et de l'orge. Pour se faire pardonner sa folie, elle cède à son mari ce page qu'elle ne voulait pas échanger contre un royaume de fées. Obéron, satisfait, pris de pitié, se décide à lui rendre la raison. Pour cela, il presse une autre fleur, ou je ne sais quelle herbe, sur ses paupières et lui dit : « Vois comme tu voyais autrefois ! »

— Oui, et l'orgueilleuse reine des fées s'aperçoit qu'elle a aimé un être inférieur... Pauvre Titania!

— Qui de nous n'a pas eu une de ces désillusions? Elles sont pénibles, mais point humiliantes : on possède généralement les qualités que l'on prête à une personne aimée. J'ai relu vingt fois cet épisode de la folie de Titania, qui est enchâssé comme un joyau dans le *Songe d'une Nuit d'été*. Chaque fois, j'y ai découvert quelque chose de nouveau, et maintenant j'y trouve encore la suggestion.

— Elle y est, elle y est! — fit madame Ronald. — C'est merveilleux de modernisme!

— Je crois vraiment que ceux que nous appelons les maîtres ont écrit comme des médiums, sous une haute inspiration, les livres que l'humanité devait déchiffrer. Il lui faudra des siècles et des siècles pour arriver à les entendre. Ils la conduiront jusqu'au bout de sa course, car ils renferment toute philosophie, toute psychologie, toute science. L'homme est un être condamné à épeler et qui, ici-bas, ne saura jamais lire couramment. Nous n'avons pas encore compris la Bible, ni l'Évangile, ni Dante, ni Shakespeare. De là leur immortel attrait. Du reste, le livre compris à première lecture ne vit pas... A propos de la Bible, savez-vous qu'un évêque anglais de mes amis m'a signalé un passage de la vision d'Ézéchiel qui ferait croire que le prophète a vu les hommes à bicyclette? Il dit ces propres paroles : « Où ils allaient, les roues allaient, et où l'esprit devait aller, les roues allaient, car l'esprit des créatures vivantes était dans les roues. »

— Oh! c'est curieux, très curieux!

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez appris sur l'amour?

— Je vous ai appris quelque chose sur l'amour, moi? — fit Hélène, riant pour dissimuler son trouble. — Vous m'étonnez!

— Oui, le jour du mariage de mademoiselle Carroll, vous m'avez dit que l'amour n'était pas autre chose qu'un fluide. Si cela est, les poètes qui, dès le commencement, l'ont appelé un « dard de feu » auraient été inspirés.

— Sûrement !

— Cette idée, que vous avez livrée à mes méditations, m'avait causé un certain effarement. Elle m'avait d'abord paru abominable... venant d'une femme, surtout. Puis elle s'est imposée à mon esprit. Elle l'a obligé à un travail d'observation. Vous voyez que, sans vous en douter, vous m'aviez bel et bien suggestionné... Enfin j'en suis arrivé à me dire que tous nos sentiments, amour, amitié, haine, sympathie, antipathie, sont peut-être bien produits par des effluves magnétiques sur lesquels nous n'avons aucun pouvoir. Il est de fait que, lorsqu'on se trouve dans une pièce avec deux amoureux, on se sent affecté comme par un courant électrique. J'ai eu de longues conversations avec votre mari là-dessus. Il prétend que si nous n'étions pas mis en communication les uns avec les autres au moyen de fluides, nous ne pourrions ni nous voir ni nous entendre. Selon lui, la nature seule sait où aller chercher les éléments qui lui sont nécessaires pour créer ses instruments, un Léonard de Vinci, un Napoléon ou un idiot. Toutes les découvertes de la science, dit-il, tendent à démontrer que l'homme est dirigé comme les atomes, les astres et les mondes. Et je suis persuadé qu'il a raison. L'humanité a d'abord cru à la fatalité, puis au libre arbitre ; elle finira par croire à la Providence, tout simplement. Savez-vous, madame Ronald, que je vous dois une très grande reconnaissance ?

— A moi ?

— Oui, vous avez lancé mon esprit dans une voie nouvelle. Vous m'avez aidé à sentir que je suis entièrement entre les mains de Dieu... Cette conviction me fera supporter avec plus de courage et de résignation les mauvais jours de vieillesse qui me restent à vivre. Et c'était une Américaine qui devait m'apporter ce viatique spirituel ! N'est-ce pas étrange ?

— Je voudrais pouvoir admettre que j'ai eu sur vous une influence aussi bienfaisante !

— Admettez-le, car c'est la vérité.

— Je suis étonnée que les poètes et les romanciers ne fassent pas encore usage des découvertes de la science. Elles pourraient leur inspirer des variations nouvelles sur les thèmes immuables.

— C'est vrai. Ainsi une guérison d'amour au moyen de la suggestion... ce serait superbe !

A ces mots, dits sans aucune arrière-pensée, une rougeur si vive se répandit sur le visage de madame Ronald que le comte en demeura saisi. Ce fut une révélation soudaine. Il l'avait, la clé de l'énigme !

— Par exemple, — continua-t-il impitoyablement, — un beau brahmine vêtu de blanc, comme votre Cetteradji, imposant les mains à une jolie femme, à une Ève moderne, pour chasser l'image du tentateur : *la Guérison de Titanio !* Quel adorable tableau ! J'en parlerai à Willie Grey. Je vois cela d'ici.

Hélène se leva brusquement.

— Et moi, je vois que nous ne regardons rien, — dit-elle d'un ton un peu sec. — Voici quelque chose de Carrier-Belleuse.

Sans insister, M. de Limeray suivit madame Ronald. Il fit consciencieusement avec elle le tour de la salle, mais il était visiblement distrait. Il l'observait à la dérobée. C'était donc Cetteradji qui avait fait le miracle ! Elle s'était confessée à lui ! Elle était allée lui demander la guérison ! Le petit tableau qu'il avait imaginé se reproduisit dans le cerveau du comte.

« J'aurai ma Titania », se dit-il.

Puis, regardant Hélène avec admiration, il répéta en lui-même :

« Ces Américaines sont étonnantes, étonnantes ! »

XXXIV

Le dîner blanc des Sant'Anna défraya pendant huit jours toutes les conversations, soit dans le monde blanc, soit dans le monde noir. A Rome, ces petites manifestations politiques produisent généralement dans les deux camps une recru-

descence d'antagonisme et d'animosité ; tout s'apaise à la surface, mais il reste au fond des cœurs un peu plus de haine et de rancune. Comme Lelo l'avait prévu, ce dîner lui attira un essaim d'ennuis. Il eut à subir les commentaires des chroniqueurs, les félicitations des uns, le blâme des autres, et, par-dessus le marché, les reproches de sa mère et de son oncle le cardinal. Il n'en faut pas tant pour exaspérer ce sensitif qu'est l'Italien. En vrai mari, il ne manqua pas de faire supporter à sa femme la mauvaise humeur que tout cela lui causait. Il rentra souvent à la maison les yeux noirs de colère, les nerfs tendus, et se mit plus d'une fois « en boule ». Dora, consciente de ses torts, se montra d'une patience admirable, usa de sa fameuse huile de sagesse, et sut retenir ces mots vifs qui lui venaient si facilement aux lèvres.

Un soir, avant le dîner, elle alla trouver Lelo dans son cabinet de toilette pour le consulter sur quelque arrangement. Comme il ne répondait pas à sa question, elle lui reprocha doucement son manque d'amabilité.

— Amabilité!... Demandez donc à cette pelote d'être aimable! — dit-il, en fichant rageusement son épingle de cravate dans le coussinet de satin placé près de la glace. — Depuis huit jours, grâce à vous, je suis comme elle : on m'enfonce des pointes de tous les côtés.

La comparaison fit rire la jeune femme :

— Eh bien! — dit-elle gaiement, — ce n'est pas généreux de me rendre les piqûres que vous recevez. J'ai agi avec légèreté. Je ne m'étais pas rendu compte des conséquences de mon initiative. Je vous en ai exprimé mes regrets, que puis-je faire de plus?

— Me laisser tranquille, répondit brutalement Sant'Anna.

— C'est bien.

Sur ces mots lancés d'un ton de colère, la comtesse quitta la chambre en faisant claquer la porte derrière elle.

Cet éclat d'humeur fut l'orage qui éclaircit le ciel. Lelo sentit qu'à son tour il s'était mis dans son tort. Il redevint aimable comme par enchantement et réussit sans trop de peine à se faire pardonner. L'Italien est particulièrement habile et irrésistible dans le repentir. Il a une façon de s'accuser, de se charger, qui vous désarme et semble rendre tout

reproche inutile. Aussi se tire-t-il toujours d'affaire à bon compte.

Dora se félicitait de ce que les conséquences de son coup d'État n'eussent pas été pires. Elle comptait sans ce caractère romain façonné par des siècles de tyrannie théocratique. caractère qui, dans le parti noir, est resté singulièrement vindicatif et implacable.

Un matin, comme elle achevait son petit déjeuner, on lui remit une lettre d'apparence élégante, d'un papier pelure fortement bleuté, portant le timbre de la ville. L'écriture de l'adresse lui était inconnue et lui parut singulière. Elle ouvrit l'enveloppe avec une certaine curiosité, parcourut rapidement les quelques lignes... Le sang afflua aussitôt à son visage, puis se retira au cœur, laissant ses lèvres blanches et sèches. Elle relut : « Si vous tenez à savoir où votre mari va chaque jour avant le dîner, faites une petite visite, entre six heures et demie et sept heures et demie, dans certaine villa de la Place de l'Indépendance, vous serez édifiée. On revient toujours à ses premiers amours. » Pas de signature ! Une écriture habilement contrefaite, des lettres d'un centimètre de haut, pressées les unes contre les autres et tracées comme par le va-et-vient d'un insecte.

Le billet anonyme était en italien. La jeune femme, depuis son mariage, n'avait cessé d'étudier cette langue ; elle comprenait parfaitement : chacun des mots cruels pénétrait jusqu'à son cœur et y faisait éclater une douleur intolérable.

« La princesse Marina !... » Elle n'eut pas besoin de chercher, — ce nom lui sauta tout de suite à l'esprit ! Elle habitait une villa dans le quartier du Macao, sorte d'Aventin où bon nombre de grandes dames en rupture de mariage se sont retirées, pour attendre la loi du divorce. Lelo avait été autrefois un de ses admirateurs ; la marquise Verga et Hélène l'avaient dit à Dora. Le mot « admirateur » a, en général, pour l'Américaine, un sens élastique ; il ne précise rien : Dora n'avait jamais imaginé, pas même depuis qu'elle était mariée, que Donna Vittoria eût pu être, à un moment lointain, la maîtresse de son mari. Elle la croyait trop bien élevée pour cela... Si elle avait eu le soupçon de la vérité, elle n'aurait jamais souffert que la princesse passât le seuil de sa porte. Les

deux femmes se rencontraient chaque jour, car elles tournaient dans le même cercle. Elles se faisaient des visites, s'invitaient réciproquement à de grands dîners, à des soirées de gala, mais leurs relations avaient gardé un ton cérémonieux et froid. Elles se critiquaient volontiers, avec une égale malice.

« On revient toujours à ses premiers amours. » Ces paroles impliquaient évidemment que Lelo avait aimé la princesse et qu'il l'aimait encore : à cette idée, il y eut derrière le front de la jeune Américaine un tourbillon de pensées violentes, une succession d'images qui jetèrent des éclairs dans ses yeux et donnèrent une incroyable dureté à sa physionomie. Trompée, elle! Ah! si elle en avait la preuve, comme elle divorcerait vite!... Elle s'avisa que le divorce n'existait pas en Italie. Eh bien! elle demanderait sa séparation, emmènerait son fils, irait vivre aux Indes, en Chine, n'importe où, et jamais elle ne reverrait Lelo. Elle eut un petit éclat de rire faux et nerveux. Ah! elle n'était pas de celles qui pardonnent, non, Dieu merci!

Plus la femme est simple, et plus elle ressent l'infidélité de l'homme. C'est ce qui rend l'Américaine si intransigeante, si implacable en cette matière. L'Européenne pardonne souvent, parce qu'elle connaît mieux la nature humaine et surtout parce qu'elle est moins primitive. Elle pardonne sans oublier, d'ailleurs. L'infidélité, la trahison est pour la femme ce que la gelée blanche est pour la plante; ses effets sont les mêmes et aussi irrémédiables.

Si Dora n'était pas de celles qui pardonnent, elle était en revanche de celles qui peuvent raisonner avec quelque lucidité. Lorsqu'elle eut recouvré un peu de calme, elle se mit à chercher des indices dans la manière d'être de son mari. Elle n'en vit d'abord aucun qui pût l'alarmer, au contraire. Il était certainement très empressé auprès de la princesse Marina, pas plus pourtant que le marquis Verga ou tel et tel autre. C'était sûrement la grande dame influente que l'on courtisait, et non la femme... La femme! mais elle avait au moins quarante-cinq ans! cinquante peut-être! Elle se teignait les cheveux, se retouchait les sourcils et les lèvres! Et Lelo aimerait ce vieux tableau! Allons, c'était impossible!

Un vieux tableau?... Le fin profil de Donna Vittoria, sa

taille souple, sa démarche onduleuse, la manière inimitable dont elle se servait de sa face-à-main d'écaille blonde, se retracèrent instantanément dans le cerveau de Dora et les coins de sa bouche se contractèrent. Bizarrement, une impression qu'elle avait eue, quelques jours auparavant, se raviva aussi. Donna Vittoria était arrivée très en retard à un grand dîner. Une autre eût été confuse, eût bredouillé des excuses bêtes ou maladroites, elle avait dit simplement : « *Scusate me tanto, tanto !...* Excusez-moi tant, tant ! » — Et avec quelle grâce, quelle désinvolture ! Dora l'avait enviée. Oui, impossible de le nier, cette femme possédait un charme extraordinaire. Et puis elle l'avait, cette âme latine que Lelo croyait si supérieure ! Pour le mariage, l'âme saxonne suffit ; pour l'amour, il faut peut-être l'âme latine ! Cette pensée broya le cœur de la jeune femme. Ne serait-ce point à cause de la princesse que son mari faisait la sourde oreille quand elle lui parlait d'accompagner madame Carroll en Amérique ? Il n'avait pas dit non positivement, mais il était évident que cela ne lui plaisait pas et il avait, plusieurs fois, exprimé le désir d'aller à Ceresole, en Piémont, où Donna Vittoria passait l'été.

Dora reprit le billet anonyme et se mit à l'examiner. Dans l'écriture contrefaite, le format, la qualité du papier, il y avait la marque d'un homme ou d'une femme du monde. Qui donc pouvait avoir intérêt à détruire son bonheur ?... Une vengeance, sûrement ! Celui ou celle qui était capable d'une action si vile, devait être capable aussi d'une calomnie... Le nom de sa belle-sœur lui vint à l'esprit, puis elle se dit que Donna Pia ne trahirait pas son frère. Elle savait que son mari faisait des visites à la princesse Marina, mais qu'il y allât tous les jours, elle l'ignorait. Elle s'était figuré qu'il montait au club après la promenade. Il le lui avait toujours donné à entendre : le mensonge est si facile aux Latins !... Lelo infidèle !... Et il était là, tout près, dormant paisiblement. Elle avait une envie folle d'aller le secouer, le réveiller, lui montrer cette lettre. Il lui prouverait, clair comme le jour, qu'il était innocent, et elle ne le croirait pas. Non, il fallait qu'elle fût convaincue par ses propres sens. Elle se rendrait chez la princesse entre six heures et demie et sept heures et demie, comme on le lui conseil-

lait. Elle avait un excellent prétexte : la veille, un domestique s'était présenté avec un certificat de la princesse. Elle irait lui demander des renseignements supplémentaires. Elle verrait bien l'effet que son apparition produirait. On ne la recevrait peut-être pas? Eh bien, elle attendrait dans sa voiture, à quelque distance : si elle voyait sortir son mari, elle saurait... elle saurait que cet infâme billet n'avait pas menti. Et alors!... Ah! c'était trop douloureux!

Elle se leva brusquement, sonna sa femme de chambre et passa dans son cabinet de toilette. Tout en s'habillant, en se parant, elle souffrait d'une manière atroce. Il lui semblait qu'un nid de vipères s'était ouvert dans son cerveau. Elle songea tout à coup à Jack Ascott. Y aurait-il quelque chose comme une rétribution de nos actes en ce monde, et allait-elle être punie de son infidélité envers lui? Un remords lui vint, à l'idée qu'elle avait pu lui infliger une peine semblable à celle qu'elle éprouvait.

« Je ne savais pas que ce fût si cruel! ». Puis, haussant les épaules, avec cette ignorance enfantine que la plupart des femmes ont du cœur masculin : « Les hommes ne sentent pas autant que nous! »

Au fond d'elle-même, Dora avait cependant l'impression que son mari l'aimait, et cette impression ne laissait pas que de la rassurer. Dans des circonstances pareilles, nous avons tous, plus ou moins, l'instinct infaillible de ce qui est ou de ce qui n'est pas, et c'est lui seul qu'il faudrait écouter. La comtesse se hâta fiévreusement à sa toilette; elle avait besoin de sortir, de quitter la maison. Il fallait qu'elle retrouvât un peu de calme avant de revoir Lelo : sans cela, elle serait incapable de se contenir.

Elle se rendit d'abord à l'Hôtel du Quirinal, fit une assez longue visite à sa mère et puis redescendit au Corso. A cette heure matinale, il est fréquenté par de très jeunes gens en quête de bonnes fortunes, par quelques vieux beaux, toujours les mêmes. Des femmes du monde, parmi lesquelles beaucoup d'Américaines en costume tailleur, y font leur prétendue promenade de santé. Elles y rencontrent leurs fidèles, leurs admirateurs, échangent des poignées de mains, des saluts, lancent les premiers potins, se font accompagner

par l'un ou par l'autre, et rentrent chez elles, l'appétit bien aiguisé, la coquetterie aussi. La comtesse fut abordée par le marquis Peretti, un des amuseurs de la haute société. Il l'accompagna, comme il le faisait souvent. D'habitude, elle lui donnait brillamment la réplique. Ce matin-là, le *frizzo romano*, les saillies romaines furent perdues pour elle, et son air distrait, préoccupé, lui valut d'impitoyables taquineries.

La promenade lui fit du bien, pourtant : elle rentra plus calme, le nez pincé, les lèvres amincies par la tension de la volonté, résolue à ne pas se trahir, à ne pas souffrir même, avant de savoir. Elle se rendit tout droit dans son petit salon pour écrire un billet. Quelques minutes plus tard, Lelo vint l'y rejoindre. Elle le dévisagea d'un regard rapide : il lui parut presque insolent de beauté, d'insouciance et de bonne humeur.

— *Come va, mia cara?* (comment va, ma chérie?) — demanda-t-il avec une intonation caressante.

— Très bien, merci! — répondit la jeune femme, tout occupée en apparence à cacheter sa lettre.

A ce moment, on annonça le déjeuner et les époux se dirigèrent vers la salle à manger.

— *Per Bacco!* — s'écria le comte en se mettant à table, — j'ai oublié d'inviter quelqu'un hier au soir.

— Pour une fois, vous pourrez bien supporter un repas en tête à tête! vous n'en mourrez pas, — fit Dora d'un ton qui affecta désagréablement l'oreille de Lelo.

— Mais je ne crains pas le tête à tête! — répondit-il en souriant. — Seulement, je n'aime pas à voir tant de places vides à table.

— Si j'avais su, j'aurais ramené Peretti. Je l'ai rencontré, ce matin.

— Que vous a-t-il dit d'intéressant?

— Rien du tout.

— Il serait joliment étonné, s'il vous entendait. Il y avait beaucoup de monde au Corso?

— Une demi-douzaine de jeunes idiots.

— Ah mais!... vous êtes gentille aujourd'hui!... Est-ce que le baromètre est à l'orage?

— Pour moi, peut-être bien! répondit la comtesse avec un petit rire mauvais.

Sant'Anna regarda sa femme avec un peu de surprise. C'était la première fois qu'elle donnait de semblables signes d'humeur et de nervosité. Dora, à qui il était presque impossible de feindre, s'était laissée emporter ; s'apercevant qu'elle avait éveillé la curiosité de son mari, et craignant de s'attirer des questions, elle fit un grand effort pour se ressaisir.

— Avez-vous vu les chevaux? demanda-t-elle de l'air le plus naturel du monde.

— Oui, ils sont en splendide condition... Caselli a déniché, paraît-il, une paire d'alezans merveilleux. Je dois les voir demain.

Une fois lancé sur ce sujet, Lelo oublia l'humeur de sa femme et causa gaiement. Elle, se contenta de jeter quelques monosyllables dans la conversation, et pas toujours à propos. Cette angoisse particulière à la jalousie lui serrait la gorge et l'empêchait de manger. A chaque instant, elle rapprochait ses longs cils pour regarder son mari avec plus d'intensité. En le voyant si jeune et si beau, elle se dit qu'il ne pouvait pas aimer une femme de quarante-cinq ans. Elle se rappela tout à coup, avec un plaisir infini, ce proverbe romain qui avait excité son indignation : « A quarante ans, il faut jeter la femme à la rivière tout habillée... *A quarant' anni, bisogna buttar la donna al fiume con tutti panni...* »

« Ah! ils ont bien raison, — pensa-t-elle drôlement; — qu'on la jette, qu'on la jette! »

Après le déjeuner, les époux retournèrent dans le petit salon où l'on servit le café.

— Lelo, maman voudrait bien savoir si nous sommes décidés, oui ou non, à l'accompagner en Amérique, — dit Dora en observant la physionomie de son mari. — Dans le cas où cela vous ennuierait par trop, je pourrais toujours y aller avec elle, moi...

Sant'Anna, qui portait sa tasse de café à ses lèvres, fut tellement surpris qu'il la reposa dans sa soucoupe.

— Comment, comment! — dit-il, — vous pourriez de gaieté de cœur me quitter ainsi?... Joli amour que le vôtre! Américain, hein?

Oh! le baume, la joie que ces paroles versèrent dans le cœur de Dora!

— Rien ne vous empêche de m'accompagner.

— Non... mais cela pourrait ne pas me convenir de faire le voyage cette année... Nous autres Italiens, nous ne nous résignerions jamais à vivre séparés de nos femmes comme font vos compatriotes. Quoi que vous en disiez, nous les aimons mieux.

— Et quand elles ont cessé de vous plaire, vous les trompez mieux aussi.

Le ton sarcastique dont ces mots furent prononcés fit dresser l'oreille à Lelo.

— Naturellement ! — répondit-il avec bonne humeur. — Avez-vous donc une si grande envie d'aller en Amérique?

— Oui, je crois en vérité que j'ai un peu de nostalgie. Il y a une foule de gens et de choses que je voudrais revoir.

— Pas M. Ascott, j'espère! fit Sant'Anna, avec un éclair de jalousie dans les yeux.

— Non, non... j'ai joué un trop triste rôle dans sa vie pour avoir jamais le désir de le rencontrer.

— Eh! qui sait? les femmes sont si perverses, si infernalement cruelles!

— Merci, mais revenons à l'Amérique. Il me semble que nous ne pouvons guère laisser partir maman toute seule. Du reste, elle veut que vous voyiez Orienta, sa fameuse propriété, afin de savoir si elle doit la vendre ou la louer.

— Alors, nous laisserons Guido avec ma mère.

— Ah! cela non, par exemple! Bébé ne me quitte pas.

— Vous ne redoutez pas pour lui un si long voyage?

— Avec sa nourrice, il pourrait faire le tour du monde.

— Peppa ne voudra jamais aller en Amérique.

— Peppa! elle allait émigrer avec toute sa smala quand nous l'avons prise. Je me charge de la décider.

— Eh bien, nous verrons. Au fait, je ne vois pas d'empêchement sérieux, fit Sant'Anna, comme s'il en cherchait.

— Le mal de mer, peut-être!

Ceci fut dit d'un ton moqueur, singulièrement déplaisant.

La physionomie du comte prit une expression si hautaine que Dora en fut saisie.

— Je ne sais sur quelle herbe vous avez marché ce matin! — dit-il froidement ; — mais vous êtes évidemment de fort

méchante humeur, et comme je ne veux pas me fâcher, je m'en vais. Au revoir !

— Lelo !

Sant'Anna, qui allait franchir le seuil de la porte, se retourna.

— Plaît-il ?

Dans le désir d'être délivrée de son angoisse, la jeune femme allait tout dire; mais, comme elle était très forte, elle se contint.

— Rien, rien! répondit-elle vivement.

XXXV

Dora ne se rappela jamais ce qu'elle avait pu faire ou dire pendant le reste de l'après-midi. Un peu après six heures et demie, son coupé s'arrêtait devant la villa de la Place de l'Indépendance. Elle ne donna pas le temps au valet de pied d'ouvrir la portière, et ce fut elle-même qui, au mépris de toute correction, s'informa si la princesse était à la maison.

— Oui, madame la comtesse, mais...

— C'est bien, annoncez-moi ! fit-elle impérieusement.

Le vieux Luigi eut l'air un peu effaré, un peu embarrassé; néanmoins il obéit et prit les devants. Dès l'entrée du grand salon, on entendit le son du piano et la voix de Donna Vittoria. Par cet instinctif respect que tout Italien a pour la musique, le serviteur ralentit et assourdit son pas et se retourna même vers la visiteuse comme pour lui demander s'il devait interrompre sa maîtresse : Dora s'arrêta et lui fit signe d'attendre. La vue de la porte grande ouverte, des portières relevées, l'avaient calmée bientôt, presque rassurée. Elle n'était pas fâchée d'avoir quelques instants pour se remettre. A travers les battements de son cœur, elle écouta l'exquise mélodie que chantait Donna Vittoria et qui n'était autre que *le Temps passé*, de Gordigiani. Elle ne saisit point les paroles, heureusement pour elle, car ce regret du passé, exprimé avec une si ardente mélancolie, n'eût pas manqué de lui paraître suspect après l'insinuation du billet anonyme.

Aux dernières notes, Luigi s'avança vers le boudoir; Dora, qui le suivait de près, jeta du seuil un regard dans l'intérieur, et il y eut dans son âme une soudaine vibration de joie. Elle vit la princesse au piano, Verga tout près d'elle et, un peu plus loin, au coin de la cheminée, son mari paresseusement étalé dans un grand fauteuil, les mains derrière la tête, les jambes allongées. Il était bien là, mais pas seul, pas en tête à tête! Jamais la vue du marquis n'avait causé à Dora un tel plaisir.

Le nom de la comtesse Sant'Anna, lancé au milieu de cette petite scène intime, eut l'effet d'une surprise et sembla détonner étrangement; Donna Vittoria et les deux hommes se levèrent tout d'une pièce.

— Vous, Dora!... s'écria Lelo, en haussant les sourcils.

— En personne!... répliqua la jeune femme d'un ton dégagé.

Puis, après avoir échangé une poignée de main avec la princesse et le marquis:

— Ma visite est un peu indiscrète...

— Pas du tout! — se hâta de répondre Donna Vittoria; — je suis toujours charmée de vous voir... Asseyez-vous donc.

— Je sais que c'est l'heure réservée à vos intimes, mais j'avais quelques renseignements à vous demander et je suis entrée en passant. Si j'avais pensé que mon mari viendrait vous voir aujourd'hui, je l'aurais chargé de ma commission.

Dora, à sa grande horreur, entendit tous ces mensonges sortir de ses lèvres naturellement.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Quand ma porte est ouverte, elle l'est aux amis de mes amis; à leurs femmes, à plus forte raison!... ajouta la princesse avec un sourire énigmatique.

— C'est bien ce que je me suis dit... Mais je vous ai interrompue: ne voudriez-vous pas chanter encore quelque chose?

— Volontiers.

— Redites-nous cette romance de Gordigiani, demanda Lelo avec sa belle inconscience d'homme.

Une expression de douleur contracta le visage de la princesse.

— Non, il ne faut jamais rien recommencer, — fit-elle

avec une brusquerie nerveuse. — Je vous dirai plutôt une chanson morave de Monti, un jeune maître italien qui a composé de charmantes choses.

Et les doigts effilés de Donna Vittoria, sa voix d'un timbre délicieux, répandirent dans l'atmosphère du petit salon les notes d'une mélodie pleine de douceur et de tendresse, des paroles d'amour naïves et jeunes.

En regardant celle qu'elle avait qualifiée de vieille femme, le cœur de l'Américaine se gonfla légèrement d'envie. Elle était bien séduisante encore, avec son profil délicat, ses lourds cheveux rougis au henné, tordus bas sur la nuque, et ses lignes harmonieuses. Involontairement le regard de Dora alla à son mari. Il avait repris sa pose familière et écoutait la musique les yeux fermés, selon son habitude. Elle sentit alors le lien de race qui existait entre lui et la grande dame romaine.

« Oh ! sûrement, ils sont bien du même sang ! » pensa-t-elle avec une sorte de colère jalouse.

Lorsque la princesse eut achevé la chanson morave, les deux hommes l'applaudirent chaleureusement.

— Comme vous avez bien rendu le sentiment simple et vrai qu'il y a dans cette petite poésie musicale ! dit le marquis Verga.

— Je ne connais personne qui chante comme vous, — ajouta la comtesse. — Depuis que je suis en Italie, j'ai un peu honte de mon banjo : il me semble tellement primitif, tellement nègre !

— Vous avez tort, il est très original, — répondit gracieusement Donna Vittoria, — et vous en tirez un parti merveilleux.

— Oh ! il convient à mon caractère. Je ne me vois pas, avec une guitare eurubannée entre les mains, chantant des chansons sentimentales. On est ce qu'on peut !... Et maintenant, — continua la jeune femme, — il faut que vous ayez la bonté de me donner quelques renseignements sur un certain Battista Varano qui a été à votre service.

Lelo se leva :

— Je vous laisse parler ménage... Viens-tu, Verga ?

— Vous ne m'attendez pas ? s'écria Dora d'un air mécontent.

— Non... j'ai besoin de marcher, je rentrerai à pied.

— Comme vous voudrez.

Il n'avait pas été dupe, une seconde, de toute cette comédie. Il ne voulait pas se laisser emmener par sa femme comme un petit garçon et, ne pouvant décemment rester après elle, il devait partir le premier : c'est ce qu'il fit.

— Je suis contente de n'avoir que du bien à vous dire de Battista, — répondit la princesse quand les deux amis eurent quitté le salon. — Il a remplacé pendant trois mois un des valets de chambre. J'en ai été très satisfaite. C'est un bon serviteur.

— Ah ! tant mieux. Il me plaît.

— Aimez-vous les domestiques italiens ?

— Oui, ils sont fins, intelligents et susceptibles de s'attacher.

— Sûrement !

— Je préfère les Napolitains. Ils me paraissent plus alertes.

Dora n'aurait jamais voulu se l'avouer : cette prédilection venait surtout de ce que, suivant l'usage de leur pays, ils lui donnaient ce joli titre d'*Eccellenza* qui flattait délicieusement son oreille et sa vanité.

— Après tout, — reprit-elle, — je n'ai qu'à me louer de mes gens. Ils ont une certaine crainte de leur maîtresse américaine, et ma dureté saxonne s'adoucit devant... devant je ne sais quoi... le charme de la race, peut-être ! J'ai la faiblesse de les choisir aussi beaux que possible, et ils me désarment encore plus facilement.

Ceci fut dit avec une simplicité qui ne permettait aucune mauvaise interprétation.

— Vous aimez donc bien la beauté ?

— Oui, et je l'ai prouvé ! fit Dora avec un petit rire triomphant.

Cette allusion au physique de son mari n'était pas de très bon goût, mais la jeune femme avait obéi a un obscur besoin de vengeance ; elle avait atteint sa rivale, sûrement : les paupières de Donna Vittoria battirent.

— Vous l'avez prouvé, en effet ! — dit-elle, donnant à ses lèvres fières une expression de dédain et d'ironie. — Au reste, Sant'Anna a toujours eu beaucoup de succès auprès des Américaines.

— Je n'en suis pas surprise du tout ! fit gaiement la comtesse.

Puis, se levant :

— Excusez l'heure de ma visite. J'avais promis de donner une réponse immédiate à ce Battista. Je l'engagerai, sur votre recommandation... Viendrez-vous de main, au *five o'clock* de madame Swift?

— Oui, ces petites fêtes cosmopolites m'amusent de plus en plus ; elles sont tout à fait intéressantes, — dit la princesse d'un ton protecteur. — Elles me permettent de faire connaissance avec la société américaine sans bouger de mon coin. Je suis de plus en plus étonnée de la différence de nos tempéraments, de nos caractères. On dirait vraiment que nous ne sommes pas de la même planète.

A son tour, la jeune femme était touchée : elle n'aimait pas qu'on lui fît sentir qu'elle était si loin de son mari.

— C'est vrai, nous sommes très différentes, — répondit-elle avec une intonation dure. — Je m'en aperçois aussi. Vous voyez la vie telle qu'elle a été; et nous, telle qu'elle est. Malgré cela, le Vieux Monde et le Nouveau ne font pas trop mauvais ménage à Rome. S'ils ne se comprennent pas entièrement, ils s'entendent bien : c'est l'essentiel. Il faut croire qu'ils avaient beaucoup de choses à apprendre l'un de l'autre, puisqu'ils ont été mis en contact si intime !

— C'est possible.

— Alors, à demain au Grand-Hôtel, sous le pavillon étoilé... Ne soyez pas trop sévère dans vos critiques. Nous avons du bon, croyez-moi. Demandez plutôt à votre ami Lelo, princesse... Au revoir !

Donna Vittoria suivit sa visiteuse du regard pendant quelques secondes, puis elle eut un gracieux mouvement d'épaules, un sourire ironique,

— *Gelosa !* (Jalouse !) fit-elle à haute voix.

Lorsque Dora fut dans son coupé, elle respira longuement : son cœur était tout à fait desserré, un peu douloureux encore peut-être. Elle savait que son mari n'était pas coupable. « Dieu soit loué ! » Puis tirant de sa petite bourse à mailles d'or le cruel billet qu'elle y avait enfermé, elle se remit à le lire.

— Ah ! les vilaines gens ! les vilaines gens ! fit-elle entre ses dents serrées.

Mais quelle semonce elle allait recevoir de Lelo ! Il l'avait

devinée, et c'était pour lui témoigner son mécontentement qu'il s'en était allé le premier. Tant pis! Il était bon qu'il sût de quoi elle était capable. Avait-il réellement aimé Donna Vittoria? Ces mots : « On revient toujours à ses premiers amours » ne laissaient pas que de la troubler. Le doute raye le cœur comme le diamant raye le verre et y laisse une trace indélébile : le cœur de la jeune Américaine était marqué à jamais.

Lelo arriva chez lui presque en même temps que sa femme. Il entra, l'air sévère et dur, dans le petit salon où elle l'attendait :

— Pouvez-vous me dire ce qui vous a amené chez la princesse Marina à cette heure insolite? — demanda-t-il. — Ces fameux renseignements n'étaient qu'un prétexte.

Dora, irritée de ce ton de maître, entra aussitôt en révolte.

— En effet, c'était dans le seul espoir de vous y rencontrer que j'y suis allée.

— Je m'en doutais. Eh bien, cette manière de venir relancer son mari est abominablement vulgaire. Ces choses-là ne se font pas dans notre monde.

— Non, peut-être, mais il s'en fait de bien plus laides. Voyez vous-même.

Et, avec un petit rire de triomphe et de malice, la comtesse tendit à Lelo la malheureuse lettre anonyme.

Celui-ci, un peu saisi, prit la feuille bleutée, la parcourut rapidement tout en pâlissant de colère. Ensuite il la tourna, la retourna, la flaira même, puis son visage s'éclaircit, il se mit à rire.

— Encore une conséquence de votre dîner blanc, parbleu!

— Vous croyez?

— Si je le crois!... Il n'y a pas à en douter. C'est ignoble, c'est infâme, mais cela vous apprendra à être plus prudente, à ne pas heurter des gens dont vous ne connaissez ni le caractère ni la force. Ici, en religion et en politique tout est permis.

Le comte relut le billet et le mit dans sa poche.

— Je finirai bien par en découvrir l'auteur! Il est bon de connaître ses ennemis... Alors, — continua-t-il avec un sourire, — vous espériez me surprendre en conversation crimi-

nelle... Cette expression anglaise est délicieuse... Et vous m'avez trouvé écoutant bien innocemment une chanson. Vous avez été désappointée, hein?

— Oh! Lelo, ne plaisantez pas sur un sujet pareil! Vous ne savez pas combien j'ai souffert. Pour rien au monde je ne voudrais revivre cette journée.

— Je plaisante pour ne pas me fâcher.

— Vous fâcher! — s'écria Dora, suffoquée. — C'est encore moi qui ai tort?

— Absolument! répondit Saint'Anna.

Et, déployant la tactique italienne dans toute sa beauté :

— Vous auriez dû me montrer ce billet et me demander la vérité.

— Avec cela que vous me l'auriez dite!... J'ai mieux aimé la découvrir moi-même.

— Votre méfiance n'est flatteuse ni pour vous ni pour moi, et je ne la mérite pas, — dit froidement le comte. — Si vous étiez arrivée chez Donna Victoria quelques minutes plus tôt, Peretti se serait trouvé là; il aurait deviné le but de votre visite, et demain tout Rome aurait su que vous étiez jalouse de la princesse et que vous me surveilliez... Agréable pour vous et pour moi, n'est-ce pas?

Dora ne répliqua rien. Elle était furieuse de voir que son mari allait encore lui prouver qu'il avait raison.

— Il faut, — continua Lelo, — que vous acceptiez les mœurs et les usages de la société dans laquelle vous êtes entrée. Vous ne pouvez pas compter que nous allons nous conformer à vos idées américaines.

— Je n'ai pas cet espoir, non.

— C'est heureux! Eh bien, jusqu'à ce que vous connaissiez mieux notre monde, vous devriez vous laisser guider par votre mari. Ainsi, ce soir, en entrant comme dans un moulin chez une femme avec laquelle vous n'avez aucune intimité, vous avez manqué de savoir-vivre. Donna Vittoria n'aurait jamais pris cette liberté avec vous.

— Non... elle aurait probablement trouvé un moyen moins droit pour être renseignée.

— Mais, pour une personne qui se pique de respecter la vérité, vous l'avez assez légèrement traitée, ce soir! — fit

Sant'Anna en souriant. — Ma parole d'honneur, je n'en croyais pas mes oreilles!

Cette fois, la jeune femme se sentit réellement coupable, elle ne put s'empêcher de rougir.

— C'est vrai, — confessa-t-elle, — et tous ces mensonges me venaient sans que je les eusse préparés. C'est effrayant ce que l'on peut dire et faire sous l'impulsion de... de...

— De la jalousie, allez-y carrément!

— De la jalousie, oui...

Puis, troublée de nouveau par les paroles perfides :

— Au fait, ce billet n'avait pas menti. Je vous ai trouvé chez la princesse Marina : vous y allez peut-être tous les jours.

— J'avoue que j'y suis allé très fréquemment, ces temps-ci. J'étais agacé, tiraillé. J'avais besoin d'entendre un peu de musique. Elle me fait un bien inouï aux nerfs.

— Les nerfs, les nerfs ! — reprit Dora avec impatience, — un homme doit avoir des muscles.

— Vraiment?... Vous auriez dû épouser un acrobate, puisqu'il vous faut des muscles !

— Oh ! je n'en demande pas tant que cela ! — dit-elle en riant, — mais je voudrais que vous fussiez un peu moins nerveux et que vous n'eussiez pas de si étranges fantaisies.

— Il m'est impossible de changer mon tempérament, même pour vous plaire. Vous ne ferez jamais d'un cheval arabe un percheron... Et puis, croyez-moi, s'il faut des muscles pour accomplir de grandes choses, les nerfs sont nécessaires pour faire de belles choses ou pour les sentir.

Le comte, s'approchant de sa femme, lui mit le bras autour du cou et attira sa tête contre lui :

— Allons, *mia cara*, ne vous alarmez pas de mes fantaisies : elles sont bien innocentes, je vous jure ! Depuis tantôt deux ans que nous sommes mariés, je ne vous ai pas fait l'infidélité d'une pensée ou d'un désir... Nous pouvons être très heureux ensemble ; seulement, ne gâtez pas notre bonheur par des exigences mesquines, des jalousies bourgeoises. Quand j'étais enfant, si l'on se fiait à ma parole ou à ma sagesse, on n'était jamais trompé. Ayez confiance en moi.

Dora Sant'Anna — non plus Dora Carroll — tourna ses lèvres vers la main qui la caressait et la baisa rapidement,

puis, se dégageant de l'étreinte, elle le regarda son mari dans les yeux.

— Est-ce vrai que la princesse Marina a été vos premières amours? — demanda-t-elle, incapable de retenir la brûlante question.

— Elle a été la première femme que j'aie admirée, — répondit le comte employant habilement l'euphémisme américain. — Et maintenant, tâchez d'oublier cette abominable lettre. En permettant qu'elle vous trouble, vous donneriez trop de satisfaction à la personne qui nous en veut.

En disant cela, Sant'Anna regarda la pendule.

— Il est sept heures et demie. Allons nous habiller.

Dora s'était trop féminisée depuis qu'elle était en Europe pour ne pas saisir ce moment unique et obtenir ce qu'elle voulait.

— A propos, Lelo, vous ne m'avez pas répondu au sujet du voyage en Amérique. Si vous disiez ce soir à maman que nous l'accompagnerons, j'ai idée que cela lui ferait grand plaisir.

— Et à vous aussi.

— A moi aussi.

— Vous m'assurez que Bébé pourra supporter la traversée?

— Parfaitement.

— Pour l'amour de Dieu, n'allez pas le tuer, dans le désir de lui faire des muscles!

— Ne craignez rien. J'en prends la responsabilité.

— Alors, nous partirons quand vous voudrez.

— C'est promis?

— C'est juré.

Aussitôt chez lui, le comte, avant de sonner son valet de chambre, examina de nouveau la lettre anonyme. Comme s'il en eût deviné l'auteur, une légère rougeur, un reflet d'émotion passa sur son visage, il se mordit la lèvre.

— *Che streghe queste donne!* (Quelles sorcières que les femmes!) s'écria-t-il en jetant la feuille bleutée dans un des tiroirs de son bureau.

L'Italien marié à une Américaine éprouve dans les premiers temps une certaine fatigue morale. Son indolence est exaspérée par l'activité saxonne, son esprit vagabond, erratique, ramené sans cesse à la ligne droite par l'esprit positif de sa femme, se révolte sous le joug nouveau. Les

continuels à-coups provoqués par la différence de race et d'éducation irritent sa sensibilité nerveuse, surtout lorsqu'ils sont donnés par une main un peu dure. Le timbre monotone de l'étrangère est même pénible à son oreille musicale. Il finit par s'habituer à tout cela, ou plutôt par s'isoler. Il n'entend plus que ce qu'il veut, laisse faire et se trouve parfaitement heureux.

C'était un inconscient besoin de repos et d'harmonie qui attirait Lelo auprès de Donna Vittoria, cette grande dame avec laquelle il avait de si profondes affinités. Sa voix bien modulée, ses mouvements souples, sa grâce aristocratique, charmaient les yeux du comte. Elle savait quand elle devait parler ou se taire, elle devinait la chanson ou la mélodie qui convenait à son humeur. Lorsqu'il l'avait revue dans le monde après son mariage, il avait éprouvé un immense soulagement à la trouver cordiale et parfaitement naturelle. Il n'avait pu deviner son héroïsme : quand l'homme n'aime plus, il ne comprend pas que la femme puisse aimer encore et souffrir. Rassuré par l'attitude de Donna Vittoria, Sant'Anna lui avait fait visite à l'heure où elle recevait. Il s'était glissé d'abord assez timidement dans son petit salon, en compagnie de quelque ami, puis il y était retourné avec un plaisir croissant. On y était mieux qu'au club. Il n'avait, strictement parlant, aucun reproche à se faire : la princesse n'était plus pour lui qu'une vieille amie. Il aimait Dora, sa jeunesse, sa gaieté. Le foyer domestique tel qu'elle le lui avait fait, brillant et moderne, lui semblait agréable, sain, confortable; il entendait bien y cantonner sa vie. Ce billet anonyme le troubla cependant. Oui, ces temps derniers, il était allé, non pas chaque jour, mais très souvent, chez Donna Vittoria. Il se rappela tout à coup les paroles de cette romance qu'elle avait chantée le soir même. Involontairement, ses lèvres répétèrent :

Tempo passato,
Perché non torni più?
Temps passé,
Pourquoi ne reviens-tu plus?

Et alors, comme pris de peur :

— *Diavolo! diavolo!* — s'écria-t-il, — allons en Amérique!

XXXVI

« Que la paix soit avec vous, maintenant et toujours ! »

Ces paroles du brahmine n'avaient pas été vaines, la paix était demeurée avec madame Ronald. L'image de Sant'Anna était bien là, derrière son front, mais diminuée, effacée, impuissante à hâter les battements de son cœur, à lui causer un regret. Et l'Hindou lui avait fait un don plus divin encore : selon sa promesse, il lui avait inspiré le sens de la fraternité humaine, il l'avait mise en communion plus intime avec les petits, avec les êtres inférieurs, avec la nature même. Sa compréhension s'était développée, sa charité avait acquis plus de tendresse et de chaleur et des événements inattendus étaient venus purifier son âme des scories que la passion y avait laissées.

A son retour en Amérique, Hélène avait trouvé le pays dans les premières convulsions de la fièvre guerrière. La majorité, parmi les femmes de la classe élevée, prêchait et désirait la paix. Beaucoup, d'ailleurs, connaissaient l'Espagne pour y avoir voyagé, avaient senti plus ou moins son charme, sa poésie, le rayonnement de son grand passé. Toutes éprouvaient une sympathie de sexe, une admiration sincère pour la reine régente, une pitié tendre pour le roi enfant. Sous l'empire de ces sentiments, elles avaient jugé cette guerre indigne d'une nation aussi civilisée que la leur, et dénoncé sans ménagements les intérêts et les ambitions qui se dissimulaient sous le pavillon humanitaire : le pavillon humanitaire est, du reste, celui qui couvre souvent les plus vilaines marchandises. Aussitôt la guerre déclarée, elles furent toutes prises aux entrailles par l'amour de la patrie, la haine de l'Espagnol. Il y eut, chez beaucoup, de magnifiques élans de générosité et de dévouement. Leur génération connut pour la première fois les affres de la bataille, les angoisses de la lutte homicide. Elles tremblèrent et prièrent pour les leurs, tressaillirent au canon de la victoire, vibrèrent au récit d'actes héroïques. Et toutes ces ondes d'émotion renouvelèrent plus

d'un cœur de femme, aucun peut-être autant que celui d'Hélène.

Henri Ronald, Charley Beauchamp et Jack Ascott s'enrôlèrent des premiers et furent incorporés dans le 10e régiment de cavalerie.

A la bataille de San-Juan, le 1er juillet, en montant à l'assaut de la colline qui domine Santiago, Jack Ascott trouva la mort qu'il était venu chercher. Charley Beauchamp fut épargné; M. Ronald reçut deux graves blessures à la cuisse gauche. Hélène, qui l'avait suivi jusqu'en Floride où, avec quelques amies, elle avait établi un quartier général de secours, trouva moyen d'arriver auprès de lui. Elle n'avait jamais eu l'occasion de faire quelque chose pour son mari; elle avait tout reçu, tout exigé de lui. Pour la première fois, elle fut appelée à lui prodiguer des soins. Elle l'eut entre ses bras, faible comme un enfant, blessé comme un héros. Elle passa des nuits et des nuits à son chevet. Une tendresse croissante rendit ses doigts merveilleusement habiles et légers. Elle disputa sa jambe au couteau du chirurgien et la sauva de l'amputation: à cette œuvre d'épouse et de femme, elle trouva les joies les plus douces qu'elle eût jamais connues, et de ses inquiétudes mêmes naquit pour Henri un amour qu'il avait été jusqu'alors impuissant à lui inspirer. Au mois de septembre seulement, elle put le ramener dans le Massachusetts, à Saint-Hubert, la belle propriété qui lui venait de son père. Là, il acheva de se remettre. Le temps de sa convalescence fut pour tous deux comme une seconde lune de miel, infiniment plus douce et plus heureuse que la première. Vers le milieu d'octobre, ils rentrèrent à New-York. M. Ronald se préparait à faire connaître une nouvelle force qu'il avait découverte.

Et voici Hélène rétablie dans son fameux cabinet de toilette, Plus de brocart changeant sur les murs, plus de salamandres, plus de papillons sur les panneaux. De la perse ancienne, des boiseries blanches, mates, des aquarelles de Leloir, de Corelli et un seul tableau à l'huile, celui de Willie Grey : *la Folie de Titania*.

Vêtue d'une robe en étoffe souple, d'un gris mauve, elle était assise devant son miroir. Elle polissait distraitement ses ongles, et semblait se regarder, mais ne se voyait pas. Son

miroir, toujours le même, reflétait un visage bien différent, plus noble et plus doux d'expression. Entre les sourcils, le pli de la pensée s'était creusé. Il eût fallu pour la peindre une autre palette : sa beauté avait des tons plus riches et plus chauds; elle paraissait moins blonde. Sous ses grands yeux bruns, la passion avait laissé des cernes légers, ineffaçables.

Sur la table de toilette, se trouvait une lettre ouverte, et l'on pouvait reconnaître de loin l'écriture extravagante de Dora. La guerre ayant retardé le départ des Sant'Anna, ils n'étaient arrivés en Amérique qu'à la fin d'août et s'étaient rendus directement à la campagne, dans le Maine, où ils avaient passé septembre et octobre. La comtesse, rentrée à New-York le jour même, était descendue à l'Hôtel Waldorf et avait annoncé sa visite à madame Ronald pour l'après-midi. Hélène l'attendait avec un peu d'émotion et une forte curiosité. Comme quatre heures sonnaient, un coup vif, reconnaissable entre mille, fut frappé à la porte et, selon sa vieille habitude, Dora fit aussitôt irruption.

— C'est moi! c'est moi!

— Dody!

Ce diminutif affectueux et familier vint tout naturellement aux lèvres d'Hélène.

Les deux femmes s'embrassèrent avec un élan d'amitié sincère, puis elles se regardèrent dans les yeux pendant quelques secondes.

— Je suis si contente de vous revoir! dit la comtesse.

— Alors les grandeurs ne vous ont pas fait oublier vos amis?

Dora haussa les épaules.

— Non, non... ma vanité a beaucoup d'étendue, — répondit-elle en souriant, — mais peu de profondeur; elle n'arrive jamais jusqu'au cœur.

— Tant mieux! Votre billet m'a causé une agréable surprise : je ne vous attendais que la semaine prochaine.

— Le temps est devenu trop mauvais pour rester plus longtemps à la campagne. Lelo a accepté une dernière partie de chasse; je suis venue devant, avec maman. Vous la verrez tout à l'heure. Elle doit vous amener Bébé. J'ai hâte de vous le montrer, il est beau à faire envie à une reine.

— Il n'a pas souffert du voyage et du changement de climat?

— Non, Dieu merci!... Il ne se doute pas combien je lui suis reconnaissante de s'être si bien porté. S'il lui était arrivé quelque chose, les Sant'Anna ne me l'auraient jamais pardonné.

— Allons dans le petit salon! proposa madame Ronald.

— Oh! je vous en prie, restons ici encore un moment. Nous sommes mieux pour causer... Mais vous avez tout changé! s'écria la comtesse en promenant les yeux autour d'elle.

— Quand on vieillit, il est sage de se donner un cadre plus sobre.

— Vieillir, vous! Vous êtes plus délicieuse à voir que jamais.

Puis, remarquant tout à coup le tableau de Willie Grey :

— Tiens, *la Folie de Titania!* Pour avoir dans sa maison un sujet semblable, il faut qu'une femme ait comme vous un mari tout à fait supérieur. Chez beaucoup, il serait une jolie satire.

— En effet! dit Hélène en souriant.

Dora ôta sa jaquette, ses gants, les lança sur une chaise longue et vint s'asseoir dans le *rocking chair* de M. Ronald.

— Le cher fauteuil! — dit-elle en caressant et serrant de ses mains fines les bras du siège favori. — Je n'en ai jamais trouvé un aussi confortable.

Hélène avait repris sa place devant sa table de toilette.

— Donnez-moi des nouvelles d'Henri, demanda la comtesse. Comment va sa jambe?

— Elle marche... J'ai tellement craint qu'il ne la perdît!

— Oh! je vous assure que j'ai bien partagé vos inquiétudes. Je me représentais ce que serait pour lui, si actif, la perte d'un membre. Je le voyais estropié, condamné aux béquilles, cela m'a été un cauchemar et, le jour où vous avez télégraphié que toute menace d'amputation était écartée, j'ai poussé un fameux *ouf* de soulagement.

— Et moi donc! J'ai passé par de cruelles angoisses; je suis étonnée de n'avoir pas de cheveux gris.

Dora imprima à son fauteuil un mouvement accéléré et inégal qui trahit une soudaine agitation nerveuse. Elle

regarda Hélène entre ses cils rapprochés, ouvrit par deux fois la bouche sans pouvoir parler, puis d'une voix un peu rauque :

— Alors... Jack a été tué..., fit-elle.

— Oui, le 1er juillet, à la bataille de San-Juan, et cela a été une grande miséricorde. Depuis qu'il avait quitté les affaires, il buvait et jouait d'une manière effrayante. Il s'était acheté un *ranch* dans l'ouest. De temps à autre, il allait s'y enfermer comme s'il eût voulu s'arrêter sur la pente, puis il revenait et recommençait de plus belle à descendre. C'était navrant. Il s'est engagé en même temps qu'Henri et Charley. Tous deux m'ont dit qu'au cours de la campagne, à El Caney surtout, il avait fait preuve d'un entrain et d'un sang-froid admirables. Sous le feu de l'ennemi, il courait transmettre des ordres, ramassait les blessés, les portait au bord de la rivière. Dans cette affaire du 1er juillet, où tant d'existences ont été sacrifiées, il avait bien des chances de trouver la mort. Sept mille hommes avaient été jetés dans la vallée, en face de la colline de San-Juan qui domine Santiago, et dont le sommet crachait du feu comme un volcan en éruption. Impossible de reculer : il fallait la prendre ou se faire tuer jusqu'au dernier. Ils s'en sont rendus maîtres, mais à un prix énorme de vies. Charley, Henri et Jack faisaient partie de la première ligne qui monta à l'assaut, une ligne mince, déployée en arc. Tous, ils grimpèrent lentement sous les batteries tonnantes. A chaque pas, le danger croissait et le feu de l'ennemi se faisait plus meurtrier. A la dernière décharge des Espagnols, Henri et Jack furent blessés. Henri, atteint à la cuisse, tomba. Jack, frappé en pleine poitrine, tout sanglant, les yeux hors de la tête, continua à monter. En guise d'arme, il tenait un drapeau. Par un miracle de vouloir et d'héroïsme, il arriva au sommet de la tranchée désertée, planta la bannière étoilée dans la terre molle et s'abattit, la face contre terre. Ce fut Charley qui le releva. Il vécut encore quelques minutes. A travers son agonie, il dut entendre les hourras de la victoire, car il mourut avec le sourire aux lèvres.

En écoutant ce récit, Dora peu à peu avait ralenti, puis arrêté le mouvement de son fauteuil à bascule. Des reflets

d'émotion avaient passé et repassé sur son visage, ses yeux s'étaient mouillés, enfin les larmes avaient jailli.

— Je ne vous ai pas raconté cela pour vous faire de la peine, — dit madame Ronald, — mais pour honorer la mémoire de Jack et pour que vous connaissiez bien toute sa valeur.

— Je la connais, je la connais! — répondit hâtivement la comtesse, en essuyant ses joues. — Je n'ai pas de remords, parce que je me doute bien que nous ne faisons pas nos destinées, pas plus que nous ne nous faisons nous-mêmes... mais j'aurais voulu qu'une autre eût été choisie pour envoyer Jack à cette mort glorieuse... Je ne l'aimais pas assez pour le rendre heureux. Avec moi, il aurait eu une vie tourmentée. Cette pensée me consolera toujours.

A ce moment, la femme de chambre vint annoncer que le thé était servi. Madame Ronald offrit son bras à Dora et la conduisit dans un ravissant petit salon vert d'eau très pâle, aux boiseries grises et dorées. Les deux femmes demeurèrent quelques instants silencieuses, émues.

— Comment votre mari trouve-t-il l'Amérique? demanda enfin Hélène pour renouer la conversation.

— Elle lui plaît beaucoup plus que je n'osais l'espérer. J'avais une telle peur qu'il ne s'y ennuyât! L'ennui lui tombe dessus comme ferait l'influenza, et alors il devient triste et ne parle plus, c'est agaçant. C'est bien heureux que les Anguilhon et les Kéradieu soient venus, cette année : je les ai invités à Orienta, de sorte que nous avons eu là une société très agréable... Lelo a été charmant tout le temps. Il est vrai qu'il a eu un succès!... Je crois que j'aurais encore plus de peine à le garder ici qu'à Rome! Les Américaines ont une manière détestable de provoquer la galanterie des hommes.

— Et c'est vous, vous, qui trouvez cela!

Dora rougit.

— Pardon, je n'ai jamais flirté avec les maris des autres! Du reste, je n'ai rien à craindre. Lelo m'aime, j'en suis sûre, et toujours davantage. Puis l'Italien est très sage, très égoïste : il sait, comme nous disons, de quel côté son pain est beurré. La femme qui a des enfants et de l'argent est bien puissante.

— J'ai eu les Anguilhon à dîner, la semaine dernière; Annie a un air de béatitude!...

— Oh! elle adore son mari. Quand on aime, tout est facile. En voilà une force que l'amour!

Le ton était si drôle que madame Ronald ne put s'empêcher de sourire.

— Le marquis est charmant, — ajouta Dora, — mais il m'inquiéterait : il est trop compliqué. On ne sait jamais de quoi ces Français sont capables. Lelo est beaucoup plus simple. Il n'a pas un brin d'idéalité ou d'enthousiasme; il a beaucoup de cœur, de l'esprit... et des nerfs; cela suffit pour Dody.

— Alors vous êtes contente de votre sort?

— Archicontente!

— Ravie surtout d'avoir un titre?

— Mais oui, je ne m'en cache pas. Quand j'étais petite, j'anoblissais mes compagnons pour le plaisir de jouer avec des princes et des ducs. C'était un pressentiment.

— Et la société romaine, qu'en pensez-vous?

— Oh! j'en suis arrivée à la conclusion que toutes les « sociétés », française, anglaise, transatlantique, ne sont que des façades d'architecture diverses. Ce n'est pas chez les gens du monde qu'il faut chercher des sentiments profonds et des idées élevées. La société romaine est une façade, elle aussi. Elle a de belles lignes, nobles, simples comme celles de ses palais, mais on ne les distingue presque plus, tant elles sont encrassées, noircies par la poussière des siècles, autrement dit par les préjugés, par un tas de choses antédiluviennes. Il y a maintenant, çà et là, de grands morceaux clairs, tout neufs : le clan italo-américain. C'est laid comme un raccommodage, je m'en rends compte. Ces morceaux se noirciront-ils pour être dans le ton, ou le reste blanchira-t-il? *Chi lo sa*?

Hélène regarda la jeune femme avec surprise.

— Je vois que vous n'avez pas perdu le don des comparaisons pittoresques... Celle-ci prouve que vous avez réfléchi et observé. Je la crois très juste. Tous mes compliments.

— Oh! on vieillit vite... moralement, en Europe. Savez-vous ce qui m'étonne le plus? c'est la place que l'amour tient dans la vie de tous ces Italiens. Il est le thème inva-

riable de leurs conversations. C'est à lui qu'ils doivent, pour une bonne part, l'animation de leurs physionomies, la chaleur de leurs voix, de leurs regards, leur électricité... car ils ont de l'électricité comme des chats!... Là-bas, quand il y a deux personnes ensemble, elles parlent de leurs affaires de cœur; si l'on est plusieurs, on parle de celles des autres; à travers la société il existe un courant d'intrigues, de flirt, de secrètes intelligences. Chez nous, l'amour est un hors-d'œuvre; à Rome, c'est un plat de résistance.

— Oh! Dody!...

— C'est la vérité, et cela m'exaspère. Grand Dieu! mais il y a tant de choses plus intéressantes dans la vie! Le comte Ripalta, qui est un peu Français, fait des efforts louables pour arracher la société à ses amours, à ses potins, et tourner son esprit vers des sujets plus dignes d'elle. Par des conférences, par des matinées artistiques, il essaie de décider ce mouvement, mais il aura du mal.

— C'est surprenant, tout de même, de voir comme nos compatriotes aiment la société romaine!

— Non, car elle a un grand charme. Je ne saurais pas dire en quoi il consiste, par exemple! Quant à moi, je m'y plais de plus en plus. J'ai appris à peser mes paroles, à ne pas dire tout ce qui me passe par la tête; ç'a été assez dur. Quand j'ai remis le pied en Amérique, je me suis écriée involontairement: « Ah! enfin je vais pouvoir parler! » Lelo en a ri pendant huit jours.

— Est-ce que vous comptez passer quelque temps à New-York?

— Un mois, six semaines peut-être... J'ai été assez heureuse pour obtenir, au Waldorf, ce joli appartement Empire qui fait le coin de la Cinquième Avenue et de la 33e rue. J'espère qu'il plaira à mon cher époux. Et maintenant je viens vous inviter pour demain. Les Anguilhon et les Kéradieu partent dans trois jours: j'ai voulu leur donner un dîner d'adieu. J'ai prié Willie Grey, votre frère, Mrs. Newton, Mrs. Loftus, Lili Munroë, Marguerite Daner, les femmes qui me jalousent le plus, qui ont été le plus enragées de mon mariage. Ce sera un dîner intime et charmant. Lelo ne rentrera que très tard, il ne pourra pas vous faire visite avant.

Une nuance d'émotion, d'embarras, passa sur le visage d'Hélène.

— Mais nous avons justement un engagement pour demain!

— Vous vous dégagerez.

— Et puis... je ne sais pas si Henri...

— Si Henri consentira à accepter l'invitation du comte et de la comtesse Sant'Anna? — fit la jeune femme en riant. — Je me charge de l'y décider.

Comme elle disait cela, M. Ronald parut dans l'encadrement de la portière. Il avait pâli et maigri, les traces de ses souffrances physiques étaient encore très visibles.

Avec sa belle souplesse, Dora bondit à sa rencontre et lui jeta les bras autour du cou.

— Oncle, oncle, quel bonheur de vous retrouver sain et sauf! s'écria-t-elle en l'embrassant comme autrefois.

Le savant se raidit sous les caresses de sa nièce, il serra ses lèvres minces, essaya de se dégager de cette affectueuse étreinte, mais elle la resserra.

— Comment! c'est ainsi que vous me recevez, après m'avoir causé de si horribles inquiétudes! Est-ce que votre rancune contre moi va durer toute la vie? « Le cœur de l'homme bon est un abîme de perversité cachée. » Je suis sûre d'avoir lu ces paroles dans le Livre de la Sagesse. — fit audacieusement Dora. — Elles m'avaient bien paru un peu fortes, mais vous me feriez croire qu'elles sont vraies!

Cette fois, M. Ronald n'y put tenir, quelque chose comme un sourire passa dans ses yeux. La jeune femme le vit et, enhardie par ce premier succès :

— Venez vous asseoir là, — continua-t-elle en menant son oncle vers un fauteuil. — Nous allons vous offrir une tasse de thé, cela redonnera du ton à vos sentiments pour moi.

Après avoir servi Henri très gentiment, l'irrépressible Dora se percha sur le bras de son siège.

Tout en buvant son thé, M. Ronald l'examinait curieusement.

— Est-ce que vous me trouveriez embellie?

— Je ne dis pas non!

— Dites oui, vous me ferez plaisir. Mes meilleures enne-

mies en conviennent. Cela ne m'étonne pas. Si, comme vous me l'affirmiez dans un de vos inoubliables sermons, c'est le dévouement et l'abnégation qui embellissent la femme, je dois être devenue une beauté.

Hélène se mit à rire :

— Vous pratiquez donc ces vertus-là, maintenant? demanda-t-elle.

— Si je les pratique!.,. Mais je ne m'en plains pas...

— Votre mari non plus ne doit pas s'en plaindre!... fit M. Ronald.

— Lui? Eh bien, voilà ce qui est vexant! Il trouve ma manière d'être tout à fait naturelle. Il ne se doute pas de ce qu'était Dora Carroll. Ces Européens sont inouïs : de vrais pachas!

— Et comment vous entendez-vous avec votre oncle l'Éminence?

— Nous sommes au mieux ensemble. C'est même le seul de la famille avec qui j'aie des relations agréables... A propos, Hélène! puisque vous êtes catholique maintenant, si jamais vous avez besoin de la bénédiction papale ou d'une permission extraordinaire, adressez-vous à moi : je me charge de vous l'obtenir.

— Bien! je m'en souviendrai.

— Quand on pense que vous deviez devenir la nièce du cardinal Salvoni! — fit M. Ronald. — C'est tout de même extraordinaire. Est-ce que vous l'appelez « Éminence »?

— Non, je l'appelle tout simplement « *zio* », qui veut dire oncle, en italien, mais le mot n'est pas aussi familier qu'en anglais et en français... Par exemple, quand je lui serre la main au lieu de la lui baiser, cela a toujours l'air de l'étonner.

— Oh! il doit avoir des étonnements, avec vous!

— C'est-à-dire que je suis une révélation pour lui. Jugez donc, je crois qu'avant moi il ne s'était jamais rencontré avec un esprit indépendant et moderne. Nous causons beaucoup ensemble. Je lui suggère un tas de choses, d'idées américaines, avec l'espoir qu'il s'en souviendra s'il devient pape.

Un pape s'inspirant des idées de Dora, cela parut si énorme à Hélène, et même à son mari, que tous deux éclatèrent de rire.

— Moquez-vous, moquez-vous, mais le cardinal me questionne sans cesse sur l'Amérique. Il a tout l'air de lui tâter le pouls en ma personne.

— C'est fâcheux qu'il n'ait pas sous les doigts le pouls d'une femme plus sensée! dit M. Ronald.

— *Zio, zio,* vous me manquez de respect! — fit Dora avec son imperturbable bonne humeur. — Plaisanterie à part, nous avons, le cardinal et moi, de très intéressantes conversations. Et savez-vous? je crois que je suis arrivée à comprendre l'organisation de l'Église catholique.

— Vraiment! — s'écria Hélène, — ah! cela m'intéresse.

— Eh bien, c'est tout simplement une formidable armée spirituelle dont le pape est le général en chef. Le haut clergé, les officiers, travaillent pour la puissance temporelle, pour leurs ambitions respectives; le bas clergé, les simples soldats, eux, croient travailler pour Dieu, pour gagner le ciel, et ils accomplissent des œuvres surhumaines; en réalité, toutes ces œuvres ne servent qu'à augmenter la gloire de l'Église.

— Je crois que vous vous trompez, fit Hélène un peu sèchement.

— Pas du tout! J'ai l'illustration du système sous les yeux, au palais Salvoni, en la personne du cardinal, qui ne songe qu'à devenir pape, qu'à accroître le pouvoir du Vatican, et en celle de Don Agostino, un pauvre prêtre qui est hypnotisé par un rêve de paradis et ne vit que pour sauver des âmes. C'est certain, pour le haut clergé le mot d'ordre est : « Tout pour l'Église »; pour le bas clergé : « Tout pour Dieu ». Cela ne me scandalise pas; au contraire! Je trouve cette organisation admirable, nécessaire, et j'ai pour l'Église romaine, beaucoup plus de respect qu'autrefois. Elle est vraiment très grande.

— Est-ce que le cardinal a essayé de vous convertir? demanda M. Ronald en souriant.

— Non, jamais; mais savez-vous ce qu'il a obtenu de moi?... que l'on fasse maigre dans ma maison, le vendredi et la veille de certaines fêtes : il m'en a donné la liste. « Pour le bon exemple religieux », a-t-il dit. En réalité, c'est pour que l'on sache à Rome que chez les Sant'Anna, — *in casa Sant'Anna,* — on observe les commandements de l'Église. J'ai cédé, parce qu'il

paraissait tenir à cela d'une manière extraordinaire, mais je lui ai laissé voir que j'avais compris la raison de son désir.

— Il a une fort belle tête; le *Scribner's Magazine* a donné son portrait, il y a quelque temps.

— Oui, et il a surtout grand air. Il ferait un pape splendide.

— Vous le voyez souvent, dit Hélène.

— Depuis six mois, nous dînons avec lui tous les dimanches. Il habite le palais Salvoni, un palais rempli de belles choses, mais glacial comme si jamais un rayon de soleil et une femme n'y étaient entrés. Il y a là, dans ces magnifiques appartements, une curieuse odeur d'église, d'encens, de bouquins, de vieux garçon, de tabac, une odeur d'autres siècles... Si elle contenait encore des microbes du moyen âge, cela ne m'étonnerait pas... Elle a longtemps intrigué et taquiné mon nez; il a fini par s'y habituer, par l'aimer, même.

— Oh ! Dody, Dody ! — s'écria Hélène, — vous n'avez pas changé.

— Je l'espère bien !... Enfin, je me suis familiarisée avec ce décor italien et tout le reste. Après le dîner, nous avons de glorieuses parties de billard ou de besigue : Son Éminence apprécie mes petits talents de société, je vous assure !... Plaisanterie à part, je crois qu'il a vraiment de l'amitié pour moi. Ce printemps, j'ai fait une grosse sottise...

— Cela doit vous arriver quelquefois, dit M. Ronald.

— Oui... n'importe... Je vous la raconterai quelque jour, si vous êtes sage. Le cardinal croyait que Lelo avait été d'accord avec moi, et il lui faisait froide mine. Alors, j'ai tout confessé. Eh bien, il ne m'a pas grondée, il s'est contenté de me dire en me tapotant l'épaule : « *Figlia mia*, vous avez une bien mauvaise tête, mais un grand bon cœur... » Je parie qu'il me regrette !... Avant de partir, je lui ai amené Bébé : il lui a donné sa bénédiction; puis il m'a fait le signe de la croix sur le front et a mis son anneau contre mes lèvres, — un rubis de toute beauté, — et je l'ai baisé, ma foi !... C'est drôle, je n'ai pas pu m'en empêcher; il m'avait hypnotisée : je ne voyais plus mon adversaire au billard ou au besigue, mais Son Éminence le cardinal Salvoni, un prince de l'Église, dans chaque pouce de sa personne. S'il

devient pape, je suis parfaitement capable de m'agenouiller devant lui. Mais assez là-dessus !... Je vous ai raconté tout cela, pour que vous soyez aimable avec Lelo comme son oncle l'est avec moi. Du moment qu'un cardinal s'est résigné à avoir une nièce américaine et protestante, vous pouvez bien, vous, vous résigner à avoir un neveu italien et catholique. Ce serait du joli, si un Américain, un démocrate, avait les idées plus étroites qu'un prélat romain !... Lors de mon mariage, vous n'avez pas été gentil. On aurait dit un tuteur de comédie amoureux de sa nièce et obligé de la donner à un beau jeune homme. Lelo a été très froissé, je ne serais pas étonnée qu'il vous gardât encore rancune. Il est d'une susceptibilité toute latine, horriblement fier. Si vous lui faites froide mine, il vous tournera le dos et ne voudra jamais remettre le pied chez vous. Cela me causerait un grand chagrin et me gâterait tout le plaisir de mon voyage. Il faut que nous signions la paix tout de suite, et que vous me promettiez de bien accueillir Lelo et de redevenir ce que vous étiez autrefois : mon meilleur ami.

— Qu'avez-vous besoin d'ami, vous qui n'en faites qu'à votre tête! dit M. Ronald afin de lutter contre son attendrissement.

— Oui... et, pour une fois que j'ai écouté mon cœur, vous m'en voulez à mort ! Est-ce logique ?

— Non, — dit enfin Hélène, — c'est même injuste, de la part d'un homme qui nie le libre arbitre, qui affirme que l'amour est une onde magnétique, un fluide, et qui cherche même à inventer les instruments nécessaires pour l'enregistrer ou le photographier.

La jeune femme sauta sur ses pieds. Ses yeux largement ouverts laissèrent deviner le travail rapide de sa pensée. Une sorte d'effroi mêlé de respect se peignit sur son visage.

— L'amour, un fluide ! — répéta-t-elle, — mais c'est cela, c'est cela même! Lelo m'a attirée irrésistiblement. Quand il était près de moi, tout semblait plus beau, l'air était différent... Oh ! oncle, je crois que vous êtes vraiment un grand homme !

Comme la jeune femme prononçait ces paroles, madame Carroll entra, suivie d'une superbe nourrice romaine qui portait le petit Guido.

M. Ronald alla au-devant de sa sœur et l'accueillit très affectueusement.

Pendant ce temps, Dora avait enlevé le grand chapeau à plumes du Bébé, ébouriffé d'un habile coup de doigt les boucles épaisses de ses cheveux brun doré comme une châtaigne fraîche, puis elle le présenta à Hélène.

— La belle petite créature ! — s'écria celle-ci, regardant sans trouble l'enfant de Sant'Anna.

— N'est-ce pas ? Ressemble-t-il assez à son père !

— Beaucoup, en effet.

Dora s'approcha de M. Ronald.

— Oncle, — dit-elle gravement, — voyez... celui-ci devait naître.

Une émotion subite et profonde adoucit la figure du savant. Il regarda, un instant, le petit Guido, puis, entourant de son bras la mère et l'enfant, il les embrassa tous deux.

— Vous avez raison, — dit-il, — celui-ci devait naître... et un autre devait mourir ! ajouta-t-il plus bas.

XXXVII

L'Hôtel Waldorf, dont Dora avait fait sa résidence, est la propriété de M. Astor, le milliardaire américain qui vit en Angleterre. Nous n'avons rien encore de pareil en Europe. Il y a là des appartements Renaissance, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Empire. On y peut dîner à la lumière des bougies ou à celle de l'électricité, sur du linge de Flandre ou sur de la soie, dans de la porcelaine de Sèvres ou de Dresde, dans du vieux Vienne ou du vieux Chine. On y peut boire des vins de tous les grands crus dans les verres de Baccarat les plus fins, dans les cristaux de Bohême les mieux taillés. Et les chefs sont des artistes qui possèdent les meilleures recettes. Certaine « salade Waldorf » ne tardera pas à figurer sur nos menus élégants. La plupart des Altesses, des Princes de passage à New-York, ont logé dans cet hôtel de la 5me avenue et lui ont donné un prestige de « comme il faut ». Dora, qui avait appris à tenir compte du goût de son seigneur et maître, avait

choisi un appartement Empire dont le style sobre et sévère reposait des splendeurs fantastiques du reste de la maison.

Ce dîner d'adieu, qu'elle avait imaginé de donner aux Kéradieu et aux Anguilhon, n'était qu'un prétexte pour exhiber son mari, son titre, et se montrer dans tout l'éclat de sa nouvelle position sociale. Elle avait invité les quatre plus jolies mondaines de New-York. Elle les considérait, à tort ou à raison, comme ses ennemies, mais elle était sûre que, flattées de la préférence, elles parleraient avec enthousiasme du comte et de la comtesse Sant'Anna, exciteraient la curiosité et lui prépareraient ce succès de retour qu'elle désirait : l'Américaine sait admirablement choisir les instruments nécessaires pour arriver à ses fins.

Après la réconciliation entre l'oncle et la nièce, M. et madame Ronald avaient promis de se dégager et de se rendre à l'invitation de Dora. Pendant toute la journée qui précéda le dîner, Hélène éprouva une secrète angoisse. Elle eut beau se répéter que Sant'Anna lui était indifférent, la pensée de se retrouver en sa présence ne laissait pas que de la troubler. S'il allait la reconquérir, avec son regard prenant, sa voix musicale? Elle avait peur maintenant de ces forces inconnues dont l'être humain est le jouet. Elle évoqua alors la grande figure du brahmine et, comme si elle eût senti de nouveau sa puissance mystérieuse, elle reprit confiance.

Madame Ronald n'était pas une héroïne de roman. Elle ne devait jamais atteindre ces hauteurs où cesse le désir de plaire et d'être admirée. Ève elle était, Ève elle resterait toujours. Elle apporta à sa parure tout son art, toute sa coquetterie, et se regarda souvent au miroir. Elle tenait à être aussi belle que possible : pour rien au monde, elle n'aurait voulu que Lelo la trouvât enlaidie ou vieillie; il fallait que son triomphe fût complet.

Selon sa promesse, elle arriva de bonne heure au Waldorf et, laissant son mari au salon, alla retrouver Dora dans son cabinet de toilette. Après l'échange de quelques paroles amicales, elle s'assit en face d'elle et, entr'ouvrant son grand manteau doublé d'hermine, elle apparut merveilleusement habillée, dans une robe de mousseline de soie noire sur fond blanc toute ruisselante de paillettes.

— Oh ! la jolie robe !

— Elle m'est arrivée la semaine dernière ; vous en avez l'étrenne.

— C'est gentil, cela, et elle vous va à ravir.

— Tant mieux !

A ce moment même, la porte fut ouverte brusquement et Lelo parut.

— Prête ? demanda-t-il.

Puis, apercevant la visiteuse :

— Madame Ronald ! quel plaisir de vous revoir !

A l'apparition du comte, Hélène s'était levée d'un seul et irrésistible mouvement et lui avait tendu la main. Il la porta à ses lèvres, puis leurs regards se rencontrèrent. Il y eut alors entre eux une transmission plus rapide que l'éclair de pensées, de sentiments, une de ces secondes psychologiques qui font les destinées humaines. Madame Ronald n'eut pas un battement de paupières, pas un frémissement dans son âme ou dans sa chair. L'homme qui était là, devant elle, lui parut un autre que celui qu'elle avait aimé. Elle ne se rendit pas compte que c'était elle qui avait changé.

— Je suis charmée de pouvoir vous souhaiter la bienvenue en Amérique, — fit-elle du ton le plus naturel.

Quelque chose comme de l'étonnement, de la curiosité, se trahit dans la physionomie de l'Italien.

— Et moi, je regrette de n'être pas rentré assez tôt pour aller vous présenter mes hommages, — dit-il poliment.

— N'importe. Comme compensation j'ai reçu la visite de votre fils, et nous sommes devenus de grands amis. Il m'a tout de suite tendu les bras.

— Ah ! je reconnais bien là mon sang ! Les Sant'Anna n'ont jamais pu voir une jolie femme sans lui tendre les bras.

— Lelo ! — s'écria Dora ; — comment osez-vous...

— Mais, *mia cara*, c'est un mouvement instinctif, naturel à tout homme de goût et de sentiment... Et puis, cela ne veut pas dire que nos avances aient toujours été bien reçues !

— Celles de votre petit Guido l'ont été, je vous assure ! répondit Hélène gaiement.

— Il a de la chance !

— Au lieu d'échanger des madrigaux, regardez-moi ! —dit la

comtesse, s'éloignant de quelques pas pour mieux faire admirer sa toilette de dîner, une longue tunique en point de Venise sur une jupe en mousseline de soie hortensia.

Le souple tissu dessinait à la perfection ses lignes élégantes de fausse maigre, Sur le corsage montant et transparent ruisselait une cascade de diamants d'une incomparable beauté.

— Vous êtes ravissante! s'écria Hélène.

— Oh! elle sait s'habiller, la jeune personne! dit Lelo en souriant.

— C'est heureux! — répondit Dora, très contente de l'approbation de son mari.

Puis, prenant son éventail et ses gants :

— En scène, maintenant! Je débute ce soir à New-York dans le rôle de la comtesse Sant'Anna, — fit-elle un peu nerveusement. — J'espère que tout le monde sera bien disposé et que nous aurons une soirée agréable.

Un quart d'heure plus tard, ce que l'on appelle au Waldorf la salle à manger Astor, une salle de belles proportions, boisée d'acajou, décorée de panneaux peints, offrait un joli tableau d'agapes modernes. La grande table ronde était étincelante d'argenterie et de cristaux; au milieu, une artistique corbeille remplie de fruits merveilleux ; sur la nappe, une jonchée de roses et d'orchidées rares ; tout autour, des convives triés sur le volet, des femmes dont la beauté et la parure ajoutaient au plaisir des yeux. Parmi les Américaines, on reconnaissait au premier coup d'œil celles qui vivaient en Europe. Chez la baronne de Kéradieu, chez la marquise d'Anguilhon, la transformation était remarquable. On eût dit que la grande aïeule leur avait communiqué un peu de sa douceur, de son calme et de son indulgence. Leurs physionomies étaient moins dures, leur ton moins tranchant, leurs voix plus nuancées. Chez Dora, le changement qui étonnait tout le monde était dû surtout à l'amour. Il avait modifié son expression, ses traits, ses manières. Il avait mis de l'âme dans ses yeux moqueurs, lui avait fait une bouche de bonté, car ses lèvres n'étaient plus aussi minces. C'était lui, en un mot, qui l'avait féminisée.

Le baron de Kéradieu, le marquis d'Anguilhon et le comte Sant'Anna se détachaient curieusement sur ce fond américain. Il était facile de voir qu'ils appartenaient à une autre

race que ces hommes d'action et de pensée aux yeux froids, aux visages énergiques. Leurs figures d'un type ancien donnaient une impression de fragilité et de faiblesse, mais semblaient traversées par de chauds rayons de sentiment : elles avaient plus de lumière, — et ces moustaches d'un tour hardi, que mademoiselle Carroll — d'heureuse mémoire — avait qualifiées d'anachronismes, ajoutaient à leur expression quelque chose d'audacieux et de chevaleresque.

En Amérique depuis la guerre, comme en France depuis « l'Affaire », la causerie mondaine avait pris un caractère spécial. Malgré l'effort des maîtresses de maison pour la maintenir sur des sujets indifférents, elle était, comme par un invible courant, ramenée sans cesse aux questions brûlantes : un petit mot suffisait à provoquer des discussions interminables, à produire une mêlée d'opinions diverses, au milieu de laquelle amour-propre et convictions se trouvaient souvent blessés. Ce soir-là, au dîner des Sant'Anna, ce fut Jacques d'Anguilhon qui, inconsciemment, ouvrit le feu.

— Je vois avec plaisir, mesdames, — fit-il en promenant les yeux autour de lui, — que vous n'avez pas boycotté Paris : vos toilettes en sont la preuve.

— Nous n'avons pas eu le courage de le bouder longtemps, voilà le fait ! — répondit Lili Munroë, une beauté brune aux yeux violets qui se trouvait à la droite de Lelo. — On nous en blâme dans certains milieux, et peut-être avec raison. Paris aurait bien mérité que nous le *boycottassions*... hein ? le joli subjonctif !... Car il n'a pas été gentil, gentil, pour l'Amérique.

— Pas gentil, parce qu'il a pris parti pour l'Espagne ?... Allons, vous avez l'esprit trop juste pour ne pas comprendre le sentiment qui l'a porté vers une nation de sang latin, déjà dépossédée, incapable de lutter contre un ennemi jeune et riche, bien armé, tel que vous. Que penseriez-vous de Paris si ses sympathies étaient à vendre aussi bien que ses chiffons ? En exprimant sa désapprobation comme il l'a fait, il a manqué de « gentillesse », peut-être, mais cet élan de cœur, qui pouvait lui coûter ses plus jolies et ses plus riches clientes, a été une preuve de désintéressement, et toutes, j'en suis bien sûr, vous êtes capables de l'apprécier.

— Oh! — fit Charley Beauchamp, — l'interdit contre la France avait été prononcé dans la première explosion du jingoïsme, qui chez vous s'appelle chauvinisme... Le chauvinisme a toujours amené plus de sottises que d'actions héroïques. Rien n'est plus éloigné du vrai patriotisme.

— Le vrai patriotisme! — répéta Jacques d'Anguilhon, — c'est une Américaine qui m'en a donné la note... Ma modestie m'empêche de la nommer, — ajouta-t-il en regardant sa femme. — Après avoir lu la déclaration de guerre, elle s'est écriée : « Pourvu que l'Amérique se conduise bien dans cette affaire!... Si elle venait à se montrer indigne ou seulement mesquine, je rentrerais sous terre!... *I would sink into the ground!...* »

— C'est cela! c'est cela! — fit Henri Ronald. — Le chauvinisme est le sentiment exalté que nous avons de la valeur de notre pays, simplement; le vrai patriotisme est le désir exalté de le voir supérieur à tous les autres.

— Et supérieur surtout, — continua M. Beauchamp, — par la justice et par l'humanité, d'où viennent toute force et toute grandeur.

— J'avais réellement cru, — dit le baron de Kéradieu, — que le chauvinisme était une effervescence de l'âme latine, qui est toujours comme une machine trop chargée. Je vois qu'il sévit aussi fort aux États-Unis qu'en France.

— Oui, mais, chez nous, — répondit Willie Grey, — il n'entre en action que dans les grandes circonstances, tandis que chez vous, il constitue un état d'âme et vous rend intolérants.

— Intolérants! Vous nous trouvez intolérants?

— Oh! oui! — s'écria la marquise d'Anguilhon. — Aussi, en France, quand on est étranger, il faut toujours être de l'avis des autres.

— Annie! fit Jacques d'un ton de reproche.

— Madame d'Anguilhon a raison! continua Willie Grey! Tenez, dans les premiers temps de mon séjour à l'atelier de Jean-Paul Laurens, je m'étais fait une arme d'un certain guide de Paris où j'avais trouvé cette phrase, à la fois comique et naïve : « Si vous avez le malheur d'être étranger... » Je gardais sur moi le petit livre vert et, lorsqu'un

de mes camarades se montrait agressif, je le tirais de ma poche et lisais à haute voix : « Si vous avez le malheur d'être étranger... » Il suffisait que je fisse mine de le prendre : on changeait de ton. A la fin, on me l'a brûlé; mais je dois dire que jusqu'à notre guerre avec l'Espagne, on ne m'avait plus fait sentir « le malheur d'être étranger!... »

— Vous ne vous fâcherez pas, monsieur de Kéradieu? ni vous, monsieur d'Anguilhon? — dit Mrs. Newton, la voisine de Charley Beauchamp, — si je vous fais part d'une impression que je rapporte toujours de Paris et qui me taquine parce qu'elle m'empêche de l'aimer entièrement.

— Nous ne nous fâcherons pas, — répondit le baron de Kéradieu, souriant à la jolie femme qui s'excusait ainsi d'avance. — Voyons cette impression.

— Eh bien, je trouve que Paris n'est pas hospitalier.

— Pas hospitalier! Vraiment?...

— J'ai une amie qui habite Paris depuis quinze ans. Elle y a des parents dans la meilleure société, car sa famille est d'origine française. Elle a essayé de créer un salon anglo-français et n'a jamais pu y réussir : présentations, dîners, *five o'clocks*, rien n'y a fait. On n'est pas allé, de votre côté, au delà de la carte de visite. A ses réceptions, elle a toujours le chagrin de voir les Parisiennes se grouper dans un coin et les Américaines dans l'autre.

— La différence de langue doit en être cause! répondit le marquis d'Anguilhon.

— Elle y est certainement pour quelque chose, — dit Antoinette de Kéradieu, — mais, selon moi, l'exclusivisme des Français a encore une autre raison. Dans leur vie intime, ils ont moins de tenue que les Anglais et même que les Américains : ils craignent que leur laisser-aller ne les fasse mal juger et préfèrent demeurer entre eux.

— Et puis, — ajouta Annie, — ils ont un tas de préjugés contre les gens qui ne sont ni de leur religion ni de leur race... J'essaie d'en détruire autant que possible, mais, dans ce cher Vieux Monde, il ne faut rien brusquer, sous peine de dépasser le but.

— *Brava*, madame d'Anguilhon! — s'écria Lelo, — je vous félicite d'avoir compris cela. Prenez exemple, Dora!

— Bien ! bien ! fit la jeune femme.

— Une Française seule, — continua la marquise, — pourrait opérer cette fusion avec les étrangères qui serait profitable à toutes.

— Oui, sans doute ! — fit Henri Ronald. — La connaissance du Français rend l'Anglais ou l'Américain plus aimable, plus délié d'esprit, tandis que la connaissance de l'Anglais rend le Français plus correct dans sa tenue et dans ses dires.

— Eh bien ! espérons qu'un de ces jours, il se trouvera une Parisienne capable de rompre la glace entre nous, — dit gaiement Lili Munroë. — Nous lui élèverons une statue !

— Rompre la glace ! — répéta Jacques en souriant. — Oh ! elle n'est pas bien épaisse. Vous avez plus d'affinités avec nous qu'avec les Anglais. Vous n'êtes pas des Saxons, après tout.

— Non ? Qu'est-ce que nous sommes donc ? — demanda Marguerite Daner ouvrant ses yeux tout grands.

— Des Américains.

— Vous avez raison, monsieur d'Anguilhon, — dit Henri Ronald. — La nature répète ici ce qu'elle a fait autrefois chez vous. Pour créer les Français, elle a croisé Celtes, Latins et Francs ; pour créer les Américains, elle est en train d'amalgamer Anglais, Irlandais, Écossais, Hollandais, Allemands, Latins, et, de son laboratoire des États-Unis, une race nouvelle sort peu à peu.

— Une race qui a probablement une haute destinée ! dit le marquis.

— Je le crois.

— A propos de race, — dit Henri de Kéradieu — vous avez probablement lu certain article de revue où il est démontré qu'il n'y a plus de noblesse en France ?

Les yeux de toutes les femmes pétillèrent d'intérêt.

— En effet, beaucoup de journaux l'ont reproduit, — fit madame Ronald.

— Naturellement !... Eh bien, rassurez-vous. La Révolution a certainement éclairci les rangs de l'aristocratie, mais elle ne l'a pas anéantie, pas plus que le phylloxéra n'a détruit tous nos vins célèbres. Il y a encore dans notre pays des hommes de race et des vins au bouquet rare, inimitable, comme celui-ci, — ajouta le baron en élevant son verre où scin-

tillait un vieux chambertin. — La race n'est pas chose si facile à détruire. J'ai vu, près de Tunis, une tribu arabe qui se nomme les Beni-Franzoun, « Fils de Français ». Elle a sur son étendard les lis de France et prétend descendre des compagnons de saint Louis. Les hommes sont blonds, avec des yeux bleus, et ils portent les moustaches tombantes comme les Gaulois.

— Ah ! c'est bien curieux, cela ! s'écria Lelo.

— Si après les révélations de cette revue, il y avait encore des Américaines tentées d'accorder leur main à quelque noble français, ce dont je doute fort, — ajouta Henri de Kéradieu d'un ton plaisant, — je leur dirais : « Cherchez la race. Elle se devine au premier coup d'œil, elle est la meilleure garantie de l'origine et ne s'improvise pas comme les parchemins. Si un homme a de la race, épousez sans crainte : il est authentique. »

— Oui, oui, épousez ! fit Annie joyeusement.

— Ne dirait-on pas, — conclut Willie Grey en riant, — que nous avons été réunis au Waldorf pour nous permettre de nous expliquer sur quelques petites questions qui jetaient un peu de froid entre nous ?

— Mais c'est bien possible ! — dit Jacques, — et je suis sûr que nous nous quitterons, ces jours-ci, en meilleure intelligence.

— Pourquoi ne nous attendez-vous pas, monsieur d'Anguilhon ? — s'écria Dora. — Ce serait si amusant de faire le voyage ensemble !

— Il faut que je sois à Paris pour l'ouverture des Chambres.

— Ah ! c'est vrai, vous êtes député.

— Oui... Annie m'a persuadé que c'était mon devoir de prendre en mains les intérêts locaux. Je me suis présenté à la députation, par acquit de conscience, avec le secret espoir de ne pas être élu... et puis, je l'ai été. Quand on est marié à une Américaine, il est bien difficile de rester oisif.

— Dora ! — s'écria Lelo avec un air d'effroi. — Vous n'allez pas me demander de faire le bonheur des populations ?... Je regimberais, je vous en préviens !

— N'ayez pas peur, je me contenterai que vous fassiez mon bonheur, à moi.

— Ah! tant mieux ! C'est dans mes moyens, cela !

La conversation, ainsi lancée, ne fit plus qu'échauffer entre les convives une sympathie, une cordialité sincères.

Pendant tout le dîner, bien que tyranniquement accaparé, interviewé sans merci par ses deux voisines, Sant'Anna ne cessa d'observer madame Ronald. Sans avoir jamais soupçonné la profondeur du sentiment qu'il lui avait inspiré, il était sûr qu'elle l'avait aimé. Le souvenir de l'expression douloureuse qu'il avait surprise sur son visage au sortir du consulat d'Italie, où il venait d'épouser Dora, avait maintes fois amené sur ses lèvres un sourire de triomphe mauvais. Depuis qu'il était en Amérique, il avait souvent pensé à elle et secrètement désiré la revoir. Il l'avait revue; mais, avec sa fine intuition d'Italien, il avait senti aussitôt qu'il lui était devenu indifférent, que ce pouvoir magnétique, dont il était si fier, n'avait plus aucun effet sur elle. Il en éprouvait un vif désappointement, une belle rage d'homme vaincu. « Toutes les mêmes ! — se disait-il en manière de consolation. — Quelqu'un d'autre, sans doute !... » Et jamais Hélène ne lui avait semblé aussi désirable Sa robe pailletée rendait son corps tout chatoyant, faisait ressortir la riche nuance de ses cheveux, l'éclat de ses épaules. Sa « blondeur » le fascina de nouveau, lui remplit les yeux d'une chaude et voluptueuse admiration.

Madame Ronald les rencontra souvent, ces yeux, les brava même avec une hardiesse tranquille, et ils furent impuissants à provoquer chez elle le plus léger trouble. Elle examinait le comte à la dérobée, et sa physionomie exprimait un étonnement mêlé de dédain. Sous l'influence de quelle magie l'avait-elle cru si supérieur? Un grand seigneur romain, rien de plus : il ne fallait pas lui demander autre chose que d'être beau, aimable et généreux. Elle le voyait maintenant tel qu'il était, avec son âme vieille, obscurcie par le passé, son incurable indifférence, sa faiblesse de caractère. Oui, avec de la culture, il aurait pu devenir un homme politique, un diplomate; mais cette culture lui manquait. C'était un esprit en jachère, incapable de s'intéresser à autre chose qu'aux faits divers de la vie mondaine, incapable surtout d'aimer avec

profondeur et fidélité. Comme elle eût souffert par lui, grand Dieu! Sur cette pensée, qui s'acheva dans un petit frisson, les regards d'Hélène se tournèrent vers M. Ronald. Quelle puissance intellectuelle dans le modelé de son front! Quelle pureté dans ces yeux de chercheur, qui ne voyaient pas les choses basses ou indignes! Quelle beauté dans cette bouche faite pour la vérité!... Elle avait vécu un rêve, — un cauchemar plutôt, et combien douloureux!... En rêvant, elle avait été folle!... folle!...

Maintenant Sant'Anna pouvait aller, venir, partir, il pouvait flirter, aimer, sans qu'un seul de ses actes ou de ses sentiments se répercutât en elle. Cette assurance la rendit joyeuse comme un enfant. Elle respira largement, à plusieurs reprises, pour le plaisir de sentir son cœur dégagé. Entre Lelo et elle, la communication avait bien été coupée! Une fervente action de grâces s'éleva de son être tout entier vers le Maître qui avait accompli le miracle.

Après le dîner, Sant'Anna, curieux de savoir si l'indifférence d'Hélène n'était point simulée, manœuvra pour la tirer à l'écart.

— Eh bien, « ma tante »! — dit-il, en appuyant perfidement sur elle ses yeux de charmeur. — comment trouvez-vous cette dernière surprise que nous ménageait la destinée? Moi, Lelo, vous recevant à New-York, à l'Hôtel Waldorf, 5e avenue, 33e rue!... Oh! cette 33e rue!

— Mais je trouve la surprise très agréable! Et vous?

— Délicieuse, stupéfiante surtout!... Le moyen, après cela, de ne pas croire à la fatalité!

— Oh! ne vous servez pas de ce mot : il implique une idée de hasard, de force aveugle et brutale. Nous sommes les ouvriers de Dieu, ses collaborateurs inconscients; il nous conduit vers des buts lointains que nous ignorons, mais, à la fin, tout sera bien et pour tous.

Ses paroles abattirent la présomption de Lelo. Il sentit que la femme qui les avait prononcées était à jamais hors de son pouvoir. Cependant il risqua une ironie dernière :

— Alors, selon vous, de la rue de Rivoli où je vous ai rencontrée, jusqu'au Waldorf où nous nous retrouvons, toutes les péripéties étaient écrites d'avance? Toutes?...

Hélène supporta sans fléchir le regard qui accompagnait ce dernier mot.

— Toutes, — fit-elle avec une belle crânerie. — Elles étaient nécessaires, j'en suis convaincue.

— Si Ève devient philosophe, ce sera terrible ! dit Sant'Anna.

— Pour le tentateur, oui, — dit madame Ronald en souriant, — mais bien heureux pour Adam !... Et maintenant, mon neveu, — ajouta-t-elle d'un ton tout à fait mondain, — nous allons vous gâter à qui mieux mieux et vous rendre le séjour de New-York si agréable que vous nous proclamerez les femmes les plus charmantes du monde : c'est là une de nos ambitions...

Pendant cette conversation, Charley Beauchamp, le frère chevaleresque et discret qui avait tout deviné, tout craint, ne quittait pas les causeurs des yeux. Il s'était isolé dans un coin pour les observer. Sa physionomie, d'abord inquiète, se rasséréna et, à la fin, il eut un soupir de soulagement. En s'éloignant de Lelo, madame Ronald se dirigea vers lui.

— Pourquoi me regardez-vous tant, ce soir ? demanda-t-elle en lui donnant un petit coup d'éventail sur le bras.

— Parce que je ne vous ai jamais tant admirée.

Une rougeur légère passa sur le visage de la jeune femme.

— Vous avez bien raison ! répondit-elle en riant.

Un peu plus tard, comme Hélène se trouvait seule avec son mari dans le coupé qui les ramenait chez eux, elle glissa soudainement sa main dans la sienne. Sans parler, Henri Ronald la pressa et la retint avec force. Alors, elle se blottit contre lui et, pendant tout le reste du trajet, elle demeura muette, profondément heureuse, avec une sensation exquise d'amour vrai et de sécurité. Arrivée dans son cabinet de toilette, encore enveloppée de son long manteau blanc, elle alla tout droit au tableau de Willie Grey et, avec un accent de joie, de triomphe impossible à rendre, elle s'écria :

— Guérie, Titania ! guérie !

PIERRE DE COULEVAIN

L'INDO-CHINE[1]

— UN PROGRAMME —

Que prétendons-nous faire en Indo-Chine et quel but y poursuivons-nous? Jusqu'à ce jour, les soucis de la conquête, la réforme de l'administration, la recherche des moyens pécuniaires nous ont absorbés au point de nous faire oublier toute autre préoccupation. Il s'agit cependant de définir notre rôle. L'Indo-Chine, pays tropical, ne saurait devenir une colonie de peuplement. Les Européens y seront toujours en nombre infime par rapport aux Annamites; dans les Indes anglaises, il n'y a que 100 000 Européens, dans les Indes néerlandaises, 65 000. L'élément essentiel de la prospérité sera pour nous l'indigène. Qu'allons-nous en faire?

Les Hollandais ont suivi à cet égard des politiques diverses. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, ils se sont uniquement préoccupés de drainer des produits spéciaux et d'en limiter les quantités afin d'en maintenir le prix. Ce système a causé la ruine de l'ancienne compagnie. Tandis qu'elle s'obstinait à restreindre la production de son domaine par des mesures atroces, les Anglais et les Français créaient des plantations sur la côte de Guinée, dans les Antilles et dans les îles de

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février 1901.

l'océan Indien, détournaient une partie du commerce qui jadis avait été le monopole de la Hollande. Après les guerres de l'Empire, on inaugurait à Java une méthode nouvelle : il s'agissait d'étendre les cultures, d'approvisionner l'Europe et le monde civilisé en denrées précieuses, de transformer les Indes en une ferme gigantesque. Les indigènes ne pratiquaient guère que la culture du riz ; on les obligea à consacrer le cinquième de leur terre à des cultures spéciales pour le compte exclusif du gouvernement. Le système Van den Bosch fut appliqué dès 1830 ; en peu d'années, la culture du café, du sucre, de l'indigo, du tabac, du cacao, du poivre prenait un développement extraordinaire ; le bénéfice que donna la vente de ces produits suffit à payer la plus grande partie des travaux publics de la métropole. Les abus qui se manifestèrent bientôt, la situation misérable où se trouvaient réduits les indigènes, devaient provoquer en Hollande un mouvement d'opinion qui entraîna, à partir de 1870, la disparition progressive et presque complète du système.

L'initiative privée a d'ailleurs obtenu des résultats supérieurs à ceux que donnait le monopole. Java exporte annuellement plus d'un million de piculs de café, 3 millions de kilogrammes de thé, 145 millions de kilogrammes de tabac, 10 millions de livres de quinquina, et ces résultats s'obtiennent sans que les droits des indigènes soient sacrifiés à ceux des Européens. Ce qui caractérise aujourd'hui l'administration hollandaise, c'est une admirable sollicitude à l'égard des Javanais. Le gouvernement, jadis si rude, est devenu paternel. Un souffle d'humanité a passé ; la parole ardente de Multatuli a réveillé dans l'âme des Hollandais une immense pitié pour cet indigène faible et soumis, depuis si longtemps courbé sous le joug de tant de maîtres.

On a compris d'ailleurs que la prospérité de l'empire était indissolublement liée au bien-être des habitants. Les Hollandais ont commencé par protéger les Javanais. Ils se préoccupent aujourd'hui de les éduquer. L'œuvre sera lente sans doute ; il faut créer de toutes pièces et sans de trop grandes dépenses, un instrument compliqué ; l'instruction publique n'a jamais été organisée dans les États indigènes ; on ne peut improviser les méthodes ni les maîtres.

*
* *

Voilà un exemple. Quel enseignement en tirerons-nous? On peut choisir entre trois méthodes : exploiter brutalement l'indigène au profit de l'Européen; ou bien le protéger contre tout abus, assurer simplement son existence en réservant au colon le rôle principal, la mise en valeur de l'Indo-Chine; enfin, entreprendre résolument l'éducation de l'Annamite, diriger l'évolution de ce peuple, réaliser ses destinées.

Le premier système est à la fois immoral et dangereux; il est de ceux que nul n'oserait aujourd'hui soutenir. Le second est, du moins, plus humain, il peut endormir les rancunes, amollir les énergies : l'Annamite de Cochinchine abêti se résigne aux abus qu'il subit; il nourrit, sans murmurer, un peuple de fonctionnaires étrangers. Nous avons vu ce que coûte un pareil régime, ce qu'il rapporte à la mère-patrie.

A l'époque actuelle une colonie ne saurait être qu'un marché privilégié de vente et d'achat. Il ne suffit pas qu'elle produise des denrées et les vende à la métropole dans des conditions favorables; il faut qu'à son tour elle achète, qu'entre les deux pays s'établisse un courant d'échanges, que la colonie naissante et privée de réserves pécuniaires offre aux capitaux européens des débouchés chaque jour élargis. Ceci ne peut être réalisé par la seule action des colons; leur petit nombre les empêche de jouer un autre rôle que celui d'éducateurs et de bailleurs de fonds; leur champ d'activité est bientôt limité. Tant que l'indigène ne prend pas une part directe à ce mouvement, le trafic ne peut s'accroître. Java en offre un exemple frappant : depuis cinq ans le mouvement commercial est resté à peu près stationnaire : les importations oscillent entre 350 et 360 millions de francs; les industries, à l'exception des industries agricoles, sont rares; il suffit d'un accident, d'une crise sur l'un des produits, sur le café ou sur le sucre, pour provoquer des désastres financiers. On peut comparer cette situation à celle du Japon, ouvert depuis trente-sept ans à peine à la civilisation européenne qui a pénétré profondément dans la masse du peuple. En huit ans, le commerce extérieur a presque triplé, il a passé de 422 millions à 1 mil-

liard 151 millions. Supposons l'Annamite éduqué comme l'est aujourd'hui le Japonais. Imaginons dans cinquante ans une Indo-Chine transformée par l'industrie européenne, des indigènes rapprochés de nous par leurs habitudes, leurs besoins et leurs procédés, notre pays se prolongeant en quelque sorte par delà les océans, une nation jeune et vigoureuse grandie sous notre protection, créée par notre activité, vivant de notre collaboration incessante. Dans une telle évolution, beaucoup verront le danger d'une rupture; une colonie si forte ne voudra pas se résigner à n'être qu'une colonie; pour maintenir notre influence, il faut laisser les vaincus dans une position inférieure, s'opposer à leur relèvement. Ceci n'est qu'un leurre : le sort fatal des colonies est d'échapper un jour à la métropole ; les procédés barbares des Espagnols n'ont point empêché la perte de leur empire, ils l'ont précipitée.

Cette séparation inévitable, il faut seulement qu'elle s'opère sans secousses brutales. Les Anglais ont prévu depuis longtemps qu'un jour viendrait, lointain encore, où les Indes leur échapperaient; cette perspective ne les épouvante pas ; entre eux et leur colonie ancienne subsisteront des liens impossibles à rompre, ceux que créent de longues relations commerciales, des méthodes et des enseignements communs. Ils ont peu à peu laissé se relâcher la chaîne qui rattachait à l'Angleterre le Canada et l'Australie. Le vaste empire se transforme en une confédération d'États libres unis par les mêmes intérêts. On n'admet pas volontiers que l'on puisse comparer les Annamites aux Européens qui peuplent le Canada et l'Australie. C'est là un effet de notre orgueil occidental. On veut croire qu'entre les blancs et les jaunes, il y a un fossé que rien ne peut combler, que les différences intellectuelles s'opposent à toute alliance réciproque. L'évolution des peuples jaunes a commencé par le Japon, elle se poursuivra nécessairement bientôt, peut-être, dans les autres pays; il faut qu'en Indo-Chine elle se fasse par nous et pour nous. Si nous savons la diriger, modifier le régime établi, lorsque des changements deviendront nécessaires, nous éviterons toute catastrophe. Notre colonie ne se séparera pas de nous si nous pouvons lui donner l'appui de notre force matérielle et morale, et si nous ne lui imposons pas de volon-

tés tyranniques. Si, cependant, la séparation se produisait, nous n'aurions pas tout perdu. Les meilleurs clients de la France sont aujourd'hui ses colonies, non pas seulement celles qu'elle a conservées ou récemment acquises, mais encore celles qu'on lui a enlevées : le Canada, la Louisiane, l'Ile Maurice. Ce serait encore pour notre patrie un impérissable héritage de gloire que d'avoir fondé un État prospère, dût-il vivre en dehors de nous.

Est-ce que cependant une telle conception n'est pas chimérique? Est-ce que le peuple annamite se prêtera à la transformation que l'on rêve? A cela on peut répondre hardiment oui. Jamais, à aucune époque de l'histoire, un peuple colonisateur n'a rencontré un si grand nombre de conditions favorables. Un pays riche et d'une infinie variété, un peuple déjà unifié, une administration régulière, des habitudes studieuses; il n'y a point de castes comme dans l'Inde, point de fanatisme religieux comme à Sumatra ou dans l'Algérie. De toutes les institutions annamites, il n'en est pas une dont on ne puisse tirer parti. Ce qu'il importe toutefois de ne pas oublier, c'est que l'on n'obtiendra pas une transformation radicale et subite, c'est qu'il faudra persévérer longtemps dans la règle adoptée, se résigner à ne pas voir le fruit de l'arbre planté; ce qui est essentiel, c'est d'empêcher les brusques changements de politiques, de créer des traditions. Depuis quinze ans on n'a pu se décider à prendre une attitude et à y persévérer, on a fait tour à tour du protectorat et de l'administration directe; chaque province porte la marque de celui qui la dirige : il est indispensable de choisir.

*
* *

L'administration directe est incompatible avec le développement intellectuel de l'indigène. En Annam comme en France, le plus énergique stimulant des études est l'accès aux fonctions publiques. En faisant disparaître le concours des lettrés, on a tué en Cochinchine l'enseignement annamite : il faut, au contraire, le maintenir et le transformer. En second lieu la substitution des administrateurs et des agents européens aux administrateurs et aux agents indi-

gènes ne peut se traduire que par une formidable augmentation des dépenses. Les traités de 1884 ont établi notre protectorat sur l'Annam et sur le Tonkin ; le respect de nos engagements et le soin de nos intérêts nous obligent également à le conserver. Cela seul définit notre rôle vis-à-vis des mandarins : nous devons leur laisser l'administration, nous réserver le contrôle. Nos rapports avec les indigènes sont de divers ordres : d'ordre fiscal, d'ordre judiciaire, d'ordre privé. Il faut fixer les bases de l'impôt, ses relations avec la richesse publique ; il faut organiser les tribunaux annamites et promulguer des lois adaptées au pays ; il faut garantir la propriété indigène, remanier le régime des concessions, réglementer les contrats de travail. Il faut enfin dresser un programme de travaux publics, introduire une méthode d'enseignement ; les principes qui désormais guideront tous nos actes devront être affirmés, non point dans des circulaires ou des instructions que d'autres annulent ou modifient, mais par des lois délibérées au Parlement : seules ces lois peuvent garantir la continuité de notre politique.

A ces lois, il faut un gardien ; dans leur application, il faut un guide. En Indo-Chine le gouverneur général décide seul. Il est assisté du conseil supérieur, mais celui-ci est composé en grande partie de fonctionnaires chargés de diriger des services importants, de défendre les intérêts d'un grand nombre d'agents qui relèvent en dernière analyse du gouverneur ; un tel conseil ne peut être indépendant. Dans les Indes anglaises comme dans les Indes néerlandaises, on a séparé nettement les attributions. A Java, la conduite générale du gouverneur et ses droits sont fixés par le Regeerings-reglement. Auprès de lui siège le conseil des Indes, composé d'un vice-président et de quatre membres et dont l'avis doit être demandé chaque fois qu'il s'agit du budget, d'arrêtés concernant l'administration générale ou locale, de mesures relatives aux princes et aux états indigènes, de nomination à des fonctions importantes. L'avis du conseil est mentionné à l'appui de toutes les décisions. En cas de conflit, le ministère et le roi décident. Les membres du conseil sont nommés par le roi et ne dépendent que de lui ; ils sont choisis parmi les hauts fonctionnaires des Indes, soit dans l'ordre administratif, soit dans

l'ordre judiciaire, *ils n'ont aucune fonction exécutive*; ils forment un corps consultatif qui offre toutes les garanties de science et d'indépendance. Comme le conseil ne se renouvelle que partiellement, il introduit dans l'administration une continuité de vues que n'interrompt point la nomination d'un nouveau gouverneur. Les changements ne peuvent se faire que progressivement, rien n'est décidé sans enquêtes et sans essais. La nouvelle réglementation des corvées a été introduite tout d'abord dans une province, celle de Pasoeroean, l'organisation du service des irrigations a été éprouvée dans la région de Demak. On s'efforce de ne rien laisser au hasard, on redoute les mesures précipitées, on tâche du moins d'éviter l'irréparable.

La création, en Indo-Chine, d'un conseil de ce genre, est, de toutes choses, la plus urgente ; son existence eût évité, depuis quinze ans, bien des erreurs, bien des dispositions contradictoires, prises et rapportées tour à tour. Il pourra, en outre, par les enquêtes qu'il provoquera, exercer une surveillance active sur les actes des résidents. Ceux-ci seront chargés de contrôler l'administration indigène. Encore faut-il qu'ils en soient capables. Ils ne sont pas recrutés seulement parmi les anciens élèves de l'École coloniale ; ils peuvent être pris, soit par permutation, soit par nomination directe, dans une foule d'autres administrations métropolitaines ou coloniales. Un percepteur est appelé à remplir les fonctions d'administrateur, un sous-chef de bureau dans un ministère, un fonctionnaire venu du Congo ou de Madagascar peut prendre la direction d'une province annamite. Aux Indes anglaises et aux Indes néerlandaises, ils sont nommés après avoir subi un concours difficile, débutent dans la carrière par les grades subalternes, consacrent leur vie à la colonie où ils ont voulu servir. Le résident actuel de la province des Préangers a débuté dans sa province, il y a 23 ans, comme aspirant contrôleur et ne l'a point quittée. En admettant même que l'on veuille conserver pour les administrateurs d'Indo-Chine, une variété d'origines qui offre peut-être des avantages, du moins, à partir d'un certain rang, le recrutement ne devrait-il pas se faire en dehors du corps lui-même. Pour que les résidents puissent remplir leur rôle, il est une con-

dition indispensable, c'est qu'ils connaissent à fond la langue de leurs administrés. A plusieurs reprises les gouverneurs ont pris des arrêtés dans ce sens ; on n'en a jamais tenu compte. C'est qu'il ne suffit point de décréter une réforme, il s'agit de la rendre possible. Il existe en Indo-Chine une école française d'Extrême-Orient qui se consacre à l'étude de l'antiquité hindoue, de l'épigraphie pali ou sanscrite ; il n'y a pas une école d'annamite ou de chinois. La langue annamite ne peut être apprise en dehors de l'Indo-Chine. Ce n'est pas qu'elle présente des difficultés extraordinaires, il n'y a qu'un obstacle : la prononciation. Il faut, pour le vaincre, quelques semaines d'un travail spécial, de lectures à haute voix ; on ne peut saisir les intonations qui précisent le sens des syllabes que grâce à une habitude de l'oreille, qui ne s'acquiert point si l'on ne vit pas au milieu des indigènes.

Une année d'études suffit, non point pour traiter une affaire, mais pour diriger une discussion, contrôler des réponses ; il est essentiel que tout administrateur nouvellement arrivé fasse un stage dans une école. Il ne s'agit point de réorganiser l'ancien collège des administrateurs stagiaires. L'institution doit être moins complexe ; son but est d'obliger des fonctionnaires à apprendre une langue qu'ils se refusent jusqu'à aujourd'hui à étudier. Il ne faudrait pas l'installer dans un centre européen, mais au contraire dans une bourgade annamite. Il n'est pas de missionnaires qui au bout d'un an ne puissent diriger leur chrétienté ; c'est qu'on les isole jusqu'à ce qu'ils possèdent l'instrument indispensable à leur ministère. On ne devrait confier une charge à un administrateur que lorsqu'il serait capable de l'exercer ; si une année d'études n'était point suffisante, il faudrait maintenir dans la nouvelle école les obstinés et les retardataires, ne leur reconnaître les droits, ne leur accorder le traitement que comporte leur grade que lorsqu'ils pourraient rendre les services correspondants. Cette simple réforme est grosse de conséquences ; elle entraîne en quatre ou cinq ans la suppression des interprètes ; elle fera disparaître la plupart des abus que l'on reproche aux mandarins.

Nous l'avons déjà dit, l'administration indigène présente deux graves défauts : pas de contrôle et pas de solde. Le

contrôle établi, il importe de fixer des traitements convenables. A Java, un régent reçoit 1 200 florins par mois, 30 000 francs par an, un védono, chef de district, 250 florins par mois, environ 7 000 francs par an. Sans aller jusque-là, il est indispensable de relever les soldes des mandarins. Un secrétaire indigène de première classe est payé par an 625 piastres ; il est absurde qu'un tong dôc, gouverneur d'une province, n'en reçoive que 1 200, un préfet, 600, un sous-préfet, 300, et nous ne parlons que du Tonkin, car, en Annam, les traitements sont moindres encore. Il faut que tout mandarin puisse tenir son rang sans être forcé de recourir aux bons offices de ses administrés. Il faut que leurs logements, leurs tribunaux soient décents, que notre influence se traduise à leurs yeux et aux yeux du peuple par une augmentation de confortable et de bien-être que d'autres chercheront à acquérir. Cela seul amène une transformation, autorise des exigences qui ne soient plus hypocrites. Dans l'Inde, la moralité des fonctionnaires indigènes, autrefois détestable, n'est pas inférieure aujourd'hui à celle des fonctionnaires européens.

*
* *

L'organisation du contrôle, la suppression des concussions ne suffiraient point. Nous ne vaincrons la routine séculaire, nous ne transformerons les procédés administratifs, agricoles, commerciaux, industriels qu'en répandant des idées nouvelles, en introduisant des méthodes modernes.

Ceci touche à l'instruction publique. En Cochinchine, on a prétendu l'organiser par le bas et la transformer de fond en comble. On a négligé l'enseignement annamite, on a cru qu'un peuple renoncerait sans hésitation à connaître les doctrines qui, pendant des siècles, ont guidé sa vie, dominé ses coutumes, expliqué ses rites. Nous avons créé quelques écoles primaires où, dans les débuts, les communes envoyaient des élèves, comme elles désignaient des travailleurs pour la corvée ou des soldats pour nos compagnies indigènes. Nous avons déjà dit quels lamentables résultats nous avons obtenus ; les Annamites de Cochinchine n'ont pas renoncé à leurs études classiques, quelques-uns viennent seulement demander

à nos instituteurs quelques bribes de français, quelques rudiments de grammaire ou d'arithmétique. Les soixante-quinze instituteurs que nous entretenons ne groupent dans leurs écoles que trois mille huit cents élèves parmi lesquels nous recrutons le personnel indigène de nos administrations.

Si l'on veut, sans trop de dépenses ni de temps, modifier les programmes d'études, agir sur la masse, il faut opérer les réformes par le haut et n'agir que progressivement. Le mandarinat est l'instrument nécessaire de toute transformation. Pour agir sur les *Annamites*, il faut des maîtres d'école *annamites*. Notre rôle doit se borner à les former.

Il y a, en Annam, dans l'organisation de l'instruction publique, une institution admirable dans son principe : ce sont les concours. Depuis le début des études jusqu'à l'obtention des diplômes qui en sont le couronnement, on procède par sélections. Les écoles des villages sont libres, mais dans chaque préfecture, dans chaque province, il y a des professeurs de l'État qui reçoivent dans leurs collèges les lauréats des examens semestriels.

Ces professeurs (doc hoc, giao thu, huan dao) ont eux-mêmes subi les épreuves du concours des lettrés. Ils sont bacheliers, licenciés ou docteurs : c'est par eux qu'il faut agir : une réforme brutale ne donnerait rien. Il ne faut pas instituer un enseignement français à côté d'un enseignement annamite ; il importe de les fondre en un seul. Un Annamite n'acceptera pas un maître qui ne soit en même temps un lettré ; il ne peut avoir aucun respect pour un professeur qui sait le français, qui enseigne les mathématiques, mais ignore l'annamite et ne connaît point l'antique philosophie. Le français ne peut être la base de l'enseignement. Les leçons qui s'adressent à des Annamites doivent être professées en annamite. Où trouverait-on chez nous des professeurs en assez grand nombre ?

L'avantage des langues occidentales, c'est qu'elles ouvrent l'immense trésor des bibliothèques scientifiques : il suffit que les professeurs viennent y puiser. En un mot, l'étude du français doit être réservée aux écoles normales ; les maîtres que l'on y formera répandront peu à peu dans le pays l'instruction qu'ils auront reçue. On pourrait tout d'abord fixer

une limite d'âge pour le concours des lettrés ; on supprimerait ainsi une multitude d'éternels étudiants dont l'influence est considérable et la valeur nulle ; les bacheliers et les licenciés seraient admis dans une école supérieure[1] où pendant quelques années ils suivraient des cours de français et de sciences théoriques ou appliquées. A leur sortie seulement, ils concourraient pour le doctorat, dont les programmes seraient complètement remaniés. Ils seraient ensuite et quelle que fût pour eux l'issue de ce dernier examen, envoyés dans les provinces pour y exercer des fonctions administratives. Ils seraient, suivant leur rang et leurs aptitudes, juges, préfets, directeurs des études. En cinq ou six ans une grande partie des mandarins parleraient le français, joindraient à une éducation annamite complète un bagage de connaissances scientifiques qu'ils pourraient accroître par la lecture. On pourrait bientôt avec leur aide introduire des matières nouvelles dans le programme du concours des lettrés, élever le niveau des études dans l'école supérieure. En vingt ans on aurait transformé l'ancien enseignement. C'est parmi les élèves déjà dégrossis des collèges provinciaux que l'on recruterait encore les jeunes gens destinés aux écoles spéciales, où l'on formerait des géomètres, des conducteurs des travaux publics, des dessinateurs, tout le personnel de nos différents services. Les sujets d'élite recevraient dans un établissement secondaire une instruction plus complète; ils pourraient être envoyés en France pour s'y spécialiser, devenir médecins, ingénieurs, avocats, professeurs, agronomes jusqu'à ce que l'on puisse instituer en Indo-Chine des universités semblables à celle qui fonctionne depuis plus de trente ans à Calcutta.

*
* *

L'administration organisée, il importe tout d'abord d'assurer les ressources budgétaires. La première préoccupation devrait être de fixer une assiette équitable de l'impôt. Ceci exige la connaissance approximative du chiffre de la population, de l'étendue des terres et de leur rendement. Une en-

1. Il existe déjà deux institutions de ce genre et qu'il suffirait de développer : le hau bo à Hanoï et le quôc hoc à Hué.

quête complète durera plusieurs années; il importe pendant ce temps que les charges restent sensiblement constantes; leurs variations incessantes troublent l'existence des indigènes. A Java, l'impôt foncier est fixé pour cinq ans; dans les Indes anglaises pour trente ans. C'est là un gage de sécurité. Pour augmenter le budget, il faut d'ailleurs accroître les revenus réels du pays. Il n'est pour cela qu'un moyen immédiat : l'aménagement des eaux.

L'aménagement des eaux comprend à la fois des travaux d'irrigation et de drainage. Il se complique dans certaines régions de questions de navigation et d'endiguement. On ne se rend généralement pas un compte exact de l'augmentation de richesse due aux irrigations. Pour certaines cultures comme celle du riz, il est indispensable que le sol reste couvert d'une couche d'eau d'épaisseur variable pendant la plus grande partie de la croissance de la plante. On en conclut volontiers qu'il n'est besoin de recourir à l'irrigation que lorsque les pluies ne peuvent suffire à fournir la quantité d'eau nécessaire. En Cochinchine, par exemple, on ne paraît pas concevoir que des travaux de ce genre puissent être utiles. L'irrigation cependant a des effets multiples. Elle assure les récoltes que menace la sécheresse; elle permet d'étendre la zone cultivée, de ne point tenir compte des saisons, du moins dans une certaine mesure, d'utiliser plus complètement le sol; enfin, les alluvions qui se déposent, surtout au moment des crues, réparent les pertes causées par la culture et fertilisent les champs.

On distingue à Java les rizières irriguées, les rizières non irriguées, les rizières marécageuses situées dans des bas-fonds non drainés. De 1885 à 1896, la proportion des terres où la première récolte a manqué a été pour la première catégorie 3,05, p. 100, pour celles de la seconde 10,1, pour celles de la troisième 13,7; les chiffres relatifs à la deuxième récolte sont de 4,9 p. 100 pour les rizières irriguées, de 17,1 pour les rizières non irriguées. Il arrive également que pour diverses causes des rizières labourées ne peuvent être plantées: sécheresse, inondation, situation gênée du cultivateur; les proportions pour les trois catégories de rizières sont respectivement de 0,9, 4,2, 8.3 p. 100. Il s'agit cependant d'un pays où le

climat est assez régulier; les différences en Indo-Chine seraient à coup sûr encore plus marquées.

Les chiffres que nous venons de donner ne sont d'ailleurs que des moyennes. En 1885, où la sécheresse dans presque tout l'Extrême-Orient a été excessive, la proportion des rizières irriguées où la première récolte n'a pas réussi a été de 1,2 p. 100; elle a été de 8 p. 100 pour les rizières non irriguées; en ce qui concerne la deuxième récolte, les proportions ont été de 12,3 p. 100 et de 76 p. 100. L'irrigation cette année-là a sauvé Java de la famine.

Dans les régions irriguées, on commence les travaux des champs à date fixe: à Demak, par exemple, le pays est divisé en secteurs auxquels on distribue successivement l'eau du Toentang et du Serang, à partir du 1er octobre, de manière que tout ait été cultivé avant le 1er mai. Le territoire tout entier peut être ainsi mis en valeur. Dans le bassin du Pemali, la superficie cultivée a passé de 36 000 bouw à 56 400 en quelques années.

L'action fertilisante est souvent remarquable. L'eau du Mangetan canal, contient 469 grammes d'alluvions par mètre cube; l'eau du Sampean, 269; l'eau du Nil en contient davantage encore : il y a aux basses eaux 339 grammes de matières en suspension, 255 en dissolution; en temps de crue, 1 kil. 248 de matières en suspension. Les 10 000 mètres cubes d'eau du Nil que l'on introduit pour chaque hectare dans les bassins de l'Égypte y déposent 12 tonnes et demie de matières organiques ou minérales. Dans le delta du Brantas, où l'on distribue jusqu'à 35 000 mètres cubes d'eau à l'hectare, on enrichit le sol de plus de 16 tonnes d'alluvions. Ceci explique les rendements obtenus, en moyenne, de 1885 à 1896 : les rizières non irriguées de Java ont donné 1650 kilos de paddy à l'hectare, les rizières irriguées 2 565. Dans certaines localités, près de Buitenzorg par exemple ou dans les environs de Soerabaja, on obtient couramment des rendements de 3 500 kilos et l'on a même dépassé 6 000. En Lombardie, où l'on combine les irrigations avec l'emploi des engrais, le produit brut varie de 2 500 à 5 500 kilos.

Ce n'est pas seulement la quantité qui varie, c'est aussi la qualité: le riz cargo de Saïgon provenant de rizières non

irriguées valait au Havre, pendant le trimestre 1900, 18 fr. 50 c. les cent kilos, le riz de Birmanie valait 24 francs, celui de Java, 51. Seules les irrigations peuvent permettre de cultiver dans les rizières, par assolement, des plantes épuisantes telles que le tabac, la canne à sucre, l'indigo. Alors que le revenu brut d'un hectare de rizières ne dépasse pas en Cochinchine 250 francs, à Java il atteint le décuple par des cultures plus riches.

L'augmentation de la richesse se traduit naturellement par l'accroissement des ressources budgétaires. A Java, l'impôt foncier sur les rizières non irriguées ne dépasse pas 3 florins par bouw (7 091 mètres carrés); il atteint 20 florins dans les terres irriguées. Dans les Indes anglaises il est en moyenne de 1 roupie 25 par acre dans le premier cas, de 4 roupies dans le second. Aussi les travaux d'irrigation ont-ils pris dans les pays agricoles, tels que l'Inde, l'Égypte, Java, une extension considérable. Partout où les Anglais l'ont pu, ils ont, dans l'Inde, créé des réservoirs, barré les vallées ou le lit même de fleuves, distribué l'eau fertilisante ; les sommes dépensées dans ce but depuis cinquante ans dépassent un milliard[1].

En 1891, l'aire irriguée par les grands travaux (*major works*) atteignait 10 356 000 acres, soit 4 305 000 hectares, et les dépenses correspondantes s'élevaient à 502 650 000 francs. La longueur totale des canaux majeurs est, dans l'Inde, de 25 600 kilomètres, celle des canaux de distribution, de 37 600. En temps de sécheresse, pas une goutte d'eau de l'Indus et de ses affluents n'arrive à la mer : le débit total des rivières est capté et répandu dans les champs du Penjab.

En Égypte, on a commencé le formidable barrage d'Assouan ; cet ouvrage colossal, le plus admirable que l'on ait osé concevoir, ferme complètement la vallée du Nil ; sa longueur sera de 1 275 mètres, sa hauteur de 35 ; il emmagasinera en amont plus de deux milliards et demi de mètres cubes, destinés à arroser la basse et la moyenne Égypte ; il est percé d'ouvertures dont la section totale atteindra

1. Les famines se produisent toujours dans les mêmes districts : le nord de la province de Bombay, le Radjpoutana, le Sindh, le Guzerati, où les pluies sont très rares, où la chute d'eau actuelle n'atteint pas 25 centimètres ; il n'y a pas un fleuve, pas une nappe d'eau utilisable.

2 400 mètres carrés, et qui laisseront écouler en temps de crue le débit total du fleuve, soit 12 000 mètres cubes à la seconde.

A Java, depuis 1885, on a dépensé en travaux de ce genre 65 millions de francs, et la surface irriguée dépassera 750 000 hectares après l'achèvement des ouvrages en cours d'exécution.

Ces travaux ont produit une colossale augmentation de richesse. Dans le Penjab, où les dépenses ont été de 7 838 000 livres sterling, la valeur annuelle des récoltes représente 8 815 000 livres, c'est-à-dire 220 millions de francs, et le revenu net accumulé depuis l'origine était en 1896 de 2 926 000 livres[1]. Dans le delta du Godavery, où le coût total des travaux n'a pas atteint 25 millions de francs, la valeur des récoltes dépasse chaque année 37 millions; les travaux secondaires de la province de Madras, réservoirs ou petites prises d'eau, irriguent 1 280 000 hectares et donnent un revenu de plus de 10 millions de francs. En Égypte, l'ensemble des travaux d'Assouan est évalué à 135 millions; les bénéfices annuels calculés seront pour l'État de 22 millions, pour le pays de 350 millions.

Presque tous ces travaux ont été construits au moyen de fonds d'emprunts. A Java, le gouvernement métropolitain les autorise, lorsqu'ils peuvent rapporter 4 p. 100, déduction faite des dépenses d'entretien. Le projet Tjomal-Tjatjaban coûtera 1 715 000 florins. L'augmentation calculée pour la *landrente* (impôt foncier), sera de 88 700 florins; pour les patentes, de 16 800 florins; les dépenses d'entretien seront de 37 500 florins; le revenu net, de 74 500 florins, soit 4,3 p. 100 du capital de construction. Les travaux du Pemali, aujourd'hui presque achevés, coûteront 2 100 000 florins, l'augmentation des impôts directs sera de 130 000 florins, les dépenses annuelles d'exploitation et d'entretien ne dépasseront pas 44 000 florins. Le bénéfice sera de 93 000 florins. soit 4,4 p. 100. Dans ce calcul, on ne tient pas compte des impôts indirects, dont le rendement s'accroît aussi, cependant, dans de notables proportions. Dans les Indes anglaises, certains travaux, mal engagés ou insuffisamment étudiés, ont donné des résultats

1. 73 151 000 francs.

faibles et même négatifs : tels les canaux d'Orissa et ceux de la Sone ; en revanche, l'Eastern Jumma Canal donne un revenu de 22 p. 100, le Cauvery system donne 37,1, le Kistna system 13,15, le Godavery system 12,5, le Sidhnai system 10,8, le Desert Canal 9,4, le Begari Canal 9,3, le Western Jumma Canal 9,23. Chaque année, le budget de la péninsule bénéficie d'une somme considérable qui, en 1891, atteignait 42 500 000 francs.

De tels exemples auraient dû suffire à nous dicter depuis longtemps notre ligne de conduite. Rien cependant n'a encore été fait, et l'on ne saurait s'attarder plus longtemps.

Le problème des irrigations comporte trois solutions :

1° L'emploi des machines élévatoires ;

2° Les canaux d'inondation ;

3° Les canaux pérennes.

Les irrigations par machines élévatoires sont les plus coûteuses : le prix du mètre cube élevé à un mètre est voisin de 1 millime. Dans le Delta du Tonkin, où les eaux se trouvent à quatre ou cinq mètres au-dessous du terrain irrigable, la dépense, pour un hectare de terrain, s'élèverait à 30 ou 40 francs, ce qui, pour une culture pauvre comme celle du riz, est tout à fait inadmissible[1].

Les canaux d'inondation ne sont alimentés qu'une partie de l'année, selon l'importance, la date et la durée des crues. Or il importe, au Tonkin et en Annam plus que dans les pays voisins, que les irrigations puissent se faire régulièrement toute l'année.

Nous sommes, en effet, plus favorisés dans notre colonie qu'on ne l'est en Égypte, à Java, ou dans certaines régions de l'Inde. Le Nil en Égypte, le Solo et le Pemali à Java, le Godavery, le Mahannuddy dans l'Inde ont un régime très irrégulier. Leur débit, énorme pendant une partie de l'année, est insignifiant pendant la saison sèche. Pour le Solo, il varie entre 9 mètres cubes et 2 300, pour le Godavery entre

1. Les dépenses d'installation sont plus faibles, les dépenses d'exploitation, au contraire, beaucoup plus fortes. En France, lors de l'établissement des projets relatifs aux canaux du Rhône, on a comparé les dépenses exigées par l'alimentation naturelle du canal et par l'emploi des machines. En capitalisant les dépenses annuelles totales, intérêt, amortissement, exploitation, entretien, on trouvait dans le premier cas 67 500 000 francs et, dans le second, 206 500 000.

30 mètres et 25 000, pour le Mahannuddy entre 60 mètres et 70 000. Ces fleuves ne sont donc utilisables que pendant les hautes eaux. C'est un fait qui peut surprendre au premier abord : on n'irrigue les terres, à Java et aux Indes, que pendant la saison des pluies. Il n'en est pas de même en Indo-Chine. Le débit du fleuve Rouge oscille entre 600 et 12 000 mètres cubes; même en hiver il peut encore suffire à l'irrigation de 500 000 hectares. En Annam, les fleuves sont alimentés pendant les deux moussons : sur la haute rivière de Hué, il pleut à torrents trois ou quatre fois par semaine, pendant l'été, alors que la sécheresse la plus complète règne sur la côte, et le débit du fleuve ne descend pas au-dessous de 25 mètres cubes. Tout système qui ne permettrait pas d'utiliser complètement cette richesse pendant toute l'année, est à rejeter.

Au Tonkin, surtout, il n'est pas possible d'hésiter sur la solution. Le problème n'est pas de ceux qu'on résout avec quelques machines à vapeur. Il s'agit de protéger le pays contre les crues, d'irriguer les terres, de drainer les bas-fonds, d'améliorer les voies navigables. Il n'y a qu'une solution complète : l'organisation d'irrigations pérennes. Ceci comporte l'établissement d'un barrage sur le fleuve Rouge, à la tête du Delta, pour élever le plan d'eau à la cote convenable, la construction sur chaque rive et dans les quatre secteurs que déterminent le fleuve, le Day et le Song Calo, d'ouvrages de prises d'eau et de canaux principaux d'amenée, enfin l'organisation d'un vaste réseau de canaux de distribution et de drainage. Cette question a déjà été discutée en Indo-Chine. Elle a soulevé des objections sans fondement. On a affirmé *a priori* qu'il était absurde de vouloir toucher à un fleuve aussi capricieux que le fleuve Rouge, qu'il serait insensé d'établir en terrain d'alluvions, en travers d'un cours d'eau aussi puissant, sujet à des crues énormes, un barrage qui serait fatalement emporté. En réalité, il ne s'agit point d'innover. Une telle solution est devenue classique. Il en existe dans l'Inde vingt exemples. Le Mahannuddy, le Godavery, la Sone, sont des fleuves plus puissants, plus dangereux que le fleuve Rouge. Le barrage du fleuve Rouge aurait 1 800 mètres de longueur, la retenue d'eau serait de 3 à

4 mètres; le barrage de la Sone a 3 765 mètres, le barrage du Godavery plus de 5 000, celui de Mahannuddy 3 580; ils sont tous trois établis dans des alluvions sablonneuses, avec des retenues d'eau voisines de 4 mètres, — et il faudrait encore citer les barrages du Sutlej, de la Ravi, du Gange, de la Jumma, de la Betwa, de la Kistna, du Pennair, tous d'une longueur supérieure à un kilomètre, fondés sur du sable fin ou des galets, en des points où les digues dépassent 8 mètres, comme à Dowlaishweram sur le Godavery. Certains de ces ouvrages datent de soixante ans : il n'en est pas un qui n'ait résisté. Cependant la science a progressé, on dispose aujourd'hui de moyens supérieurs à ceux que mit en œuvre en 1844 le capitaine du génie Cotton dans la résidence de Madras. On peut espérer que nos ingénieurs pourront venir à bout d'une entreprise dont il existe déjà tant d'exemples. Ce n'est pas que l'on puisse décider dès aujourd'hui ; il faut tout d'abord des études minutieuses, mais l'idée maîtresse qui dirigera ces études doit être précisément la même qui a déjà présidé à l'établissement de tant d'admirables travaux dans les colonies étrangères. Il n'est plus permis de tâtonner. C'est un devoir impérieux que d'entreprendre une tâche qui intéresse à un si haut point le sort des indigènes et l'avenir de notre colonie. Une œuvre telle que le barrage d'Assouan légitime une conquête plus que des traités ou des victoires. On ne devra renoncer à faire au Tonkin ce que nos rivaux ont fait si souvent et dans des conditions si variées dans leurs colonies, que si les études en démontrent absolument l'impossibilité.

Ce n'est pas seulement dans le delta du fleuve Rouge que de tels travaux devront être entrepris, mais encore en Annam, dans le bassin de tous les fleuves qui se succèdent depuis le Thanh-Hoa jusqu'au Binh-Thuan; si la conception est partout la même, l'exécution sera facilitée par la moindre importance des cours d'eau, le voisinage des montagnes, la résistance du sous-sol, l'absence de digues. On peut estimer la superficie totale à irriguer à 2 millions d'hectares en Annam et au Tonkin, ce qui comporte une dépense d'au moins 300 millions. De quelles ressources dispose-t-on à cet effet ? Ce n'est point sur le budget ordinaire qu'on pourra prélever de telles

sommes. Les travaux d'irrigation sont essentiellement productifs, ils doivent être entrepris au moyen de fonds d'emprunt; si l'on veut les commencer sans délai, le meilleur moyen, sinon même le seul, serait d'y consacrer une partie des 200 millions destinés jusqu'à ce jour à la construction des chemins de fer[1].

*
* *

Des travaux publics appropriés au pays et à sa situation économique constituent à coup sûr le plus puissant instrument de développement. Il en est d'autres cependant : ceux que crée l'initiative individuelle. Cette initiative, il importe de l'encourager et de la diriger. Il a manqué à l'Annamite jusqu'à ce jour la sécurité, les capitaux, l'instruction. La sécurité procède de la distribution de la justice. Tant que celle-ci n'est pas assurée, les plus audacieux n'osent rien entreprendre. Il n'est point de tribunaux qui puissent inspirer aux Annamites quelque confiance, s'ils sont organisés en dehors d'eux. Il n'y a pas de raison pour refuser à des indigènes des juges de leur race. En matière de justice comme en administration, nous devons être des éducateurs, contrôler et diriger les Annamites, introduire dans leur code des garanties supérieures, apporter à l'application des peines des adoucissements. On peut prendre comme exemple, comme modèle, les *landraden* de Java, et l'organisation de tribunaux analogues serait particulièrement facile au Tonkin et en Annam.

Avec une administration régulière et respectueuse des anciennes institutions, une justice sûre et éclairée, des travaux publics vraiment utiles, la prospérité ne pourrait tarder à renaître. En vingt ans, dans la province de Madras, de 1875 à 1896, la superficie cultivée a passé de 3 930 000 hectares à 8 080 000; dans la province de Bombay, elle s'est élevée de 5 050 000 à 8 201 000. Les revenus budgétaires ont

1. L'emprunt de 1896 peut servir d'exemple et de leçon. La plus grosse partie a été employée au chemins de fer de Dong-Dang, aux travaux maritimes, à l'armement des tirailleurs, à la construction de résidences, de gendarmeries et de bureaux de postes. Il n'en résulte annuellement aucun bénéfice pour le Trésor ; *l'entretien des ouvrages*, au contraire, a entraîné de nouvelles charges.

quadruplé, et cependant proportionnellement les charges sont moindres qu'autrefois.

En Indo-Chine comme dans l'Inde, la richesse principale est le sol ; il faut que l'indigène puisse étendre ses cultures sans trouver devant lui un intermédiaire parasite. Le système des concessions gratuites est à ce point de vue déplorable. Il importe qu'il disparaisse. Dès maintenant, l'indigène est enfermé dans l'étroite limite des champs qu'il possède ; encore si, pour des causes particulières, il les laisse en jachères pendant un an ou deux, est-il exposé à les perdre. A Java, il est interdit de donner en concession à des Européens les terres qui sont propres à la culture du riz et à l'établissement des villages ; on a jugé nécessaire, et avec raison, de conserver des réserves pour y diriger le flot croissant de la population.

Les Javanais étaient en 1816 au nombre de 3 500 000 ; ils dépassent aujourd'hui 27 millions. Quel serait aujourd'hui leur sort si le gouvernement ne s'en était point préoccupé par avance? Dans un pays comme l'Indo-Chine, il faut prévoir que la population doublera en trente ans ; il n'est point permis de s'en désintéresser, de laisser constituer au détriment de nos futurs sujets d'immenses domaines, de véritables fiefs où plus tard ils travailleront comme des serfs pour le compte de quelques seigneurs féodaux. Si l'on ne veut point supprimer complètement les concessions gratuites, il est du moins indispensable de les limiter, pour l'Européen comme pour l'indigène, à 4 ou 5 hectares.

La culture du riz ne peut en elle-même laisser aucun bénéfice au colon. On peut acheter une rizière depuis longtemps en valeur et faire ainsi un placement avantageux ; c'est ce qui se passe en Cochinchine. Mais défricher un terrain, égaliser le sol, recruter et faire vivre des travailleurs, une telle opération ne peut donner des bénéfices que si l'on s'adonne à une culture moins pauvre que celle du riz. En interdisant aux Européens l'acquisition des terres de rizière, les Hollandais n'ont point tué la colonisation. Bien loin de là. Il existe à Java 188 usines à sucre, et chacune d'elles exploite en moyenne chaque année 400 à 450 hectares. Le sol cependant n'appartient pas aux propriétaires des usines ; ils pas-

sent avec les indigènes des villages voisins des contrats approuvés par les résidents, et louent pour une durée de quinze mois des rizières où ils cultivent la canne à sucre par assolement avec le riz ; ils déterminent autour de l'usine des secteurs qu'ils occupent successivement, de manière que le même terrain ne soit planté en cannes qu'une fois tous les cinq ou six ans. D'ordinaire, les propriétaires des champs sont employés à la culture de la canne ; le directeur de l'usine surveille le labourage et l'irrigation, distribue les plants et achète aux indigènes le produit à des tarifs inscrits dans le contrat de location.

Ce système profite également à l'industriel et au Javanais ; il fonctionne d'une façon presque identique pour la culture du tabac ou de l'indigo. La concession définitive à l'Européen ne saurait produire de résultats équivalents. A Sumatra, dans les sultanats de Deli et de Lang-Kat où l'on cultive le tabac dans des terrains inoccupés, sur l'emplacement de forêts que l'on a défrichées et drainées, on est obligé de diviser le territoire exploité en dix zones que l'on met alternativement en valeur : le sol reste en jachères pendant neuf ans.

Le sol reconquis ne suffit point ; pour le cultiver, des capitaux, médiocres, il est vrai, sont nécessaires. Nous avons vu à quel taux le colon les fournit dans ce mode de tenure que l'on appelle le métayage. On s'est préoccupé de créer d'autres moyens. Dans le renouvellement du privilège de la Banque de l'Indo-Chine, cette société s'est engagée à fait des prêts sur récolte au taux de 8 p. 100. Ceci peut paraître excellent ; l'application cependant en est impossible. Dans un pays où la propriété n'est pas constituée, où l'hypothèque n'existe pas, il ne peut y avoir aucune garantie pour le prêteur. Les emprunts se font par l'intermédiaire du maire et des notables qui sont déclarés responsables. Ceux-ci n'endossent la dette ainsi imposée qu'en prélevant une part considérable. Ainsi, d'une part, le taux des avances est démesurément augmenté, d'autre part, pour éviter des démêlés administratifs, pour ne point s'engager eux-mêmes, les autorités communales s'efforcent d'empêcher de pareils emprunts. En réalité, dans l'état actuel, il n'est en Annam qu'un propriétaire dont la situation présente assez de garantie pour qu'il puisse contracter des

emprunts à des conditions avantageuses; c'est la commune[1]. On le sait, la commune est une personne morale, jouissant de tous ses droits civils; elle possède des terres dont certaines sont inaliénables[1]. On pourrait concéder aux villages des terres qui ne seraient aliénables qu'au bout d'une certaine période, et faire les avances pour leur mise en valeur. On favoriserait de la même manière la création de communes nouvelles; on distribuerait également des avances aux particuliers qui auraient obtenu une concession récente et à qui on conférerait en même temps un titre de propriété régulier. Cela pourrait être le commencement d'une réforme dont l'achèvement exigera de longues années : la constitution de la propriété annamite conformément aux principes de notre droit.

Il reste encore un pas à faire. On ne peut se contenter d'étendre les cultures, il importe de les améliorer, d'en introduire de nouvelles. Il existe en Indo-Chine une direction de l'agriculture. Son organisation ne lui permet point d'avoir une influence quelconque sur la masse des cultivateurs. Pour modifier les antiques procédés, il est nécessaire d'exercer une action continue : en pareille matière plus qu'en toute autre, on n'obtiendra rien sinon par l'intermédiaire des fonctionnaires annamites. Un Européen peut poursuivre des essais, former des élèves; il n'agira pas sur le paysan; le plus souvent, du reste, il ne s'en préoccupera pas. Il n'y a qu'un maître, nous l'avons vingt fois répété : c'est le lettré; il sait tout, il n'y a que lui que l'on écoute, c'est lui qu'il faut éduquer.

Dans chaque province, le directeur de l'agriculture devrait être un Annamite, bachelier ou licencié, un mandarin : il proviendrait, lui aussi, de l'école supérieure dont nous avons proposé la création, mais il aurait en outre suivi les leçons d'un institut agronomique que l'on installerait dans quelque coin du Tonkin ou de l'Annam, dans un pays d'aspect varié, propre à des cultures diverses, non loin de la mer et cependant près des montagnes. C'est ce mandarin qui por-

1. Il existe, il ne faut point l'oublier, des biens communaux dont le conseil des notables dispose et des biens particuliers sur lesquels il n'a aucun droit. Dans le système proposé, il s'agit simplement d'étendre les *biens communaux*.

terait ensuite la bonne parole, éduquerait les chefs de cantons ou de villages, les instruirait dans la pratique des irrigations, la sélection des semences, l'emploi des amendements, les méthodes d'assolement et de rotation, ferait connaître des cultures nouvelles. On pourrait du reste organiser des concours parmi les maires et les chefs de canton, récompenser les lauréats par ces titres honorifiques auxquels on attache tant de prix en Annam, bat pham ou cuu pham, mandarins du huitième ou du neuvième degré. Jadis, dans l'antique royauume de Lou, Confucius n'a-t-il point tout d'abord rempli cette fonction modeste : inspecteur des champs et des troupeaux? — Qu'il s'agisse d'administration, de justice, d'agriculture, d'instruction publique, il ne peut y avoir qu'un principe fécond : employer à l'égard des Annamites des procédés et des maîtres annamites.

*
* *

Nous n'avons jusqu'à présent considéré que l'indigène. Quelle part laissera-t-on au colon? Jusqu'à ce jour, son action ne s'est exercée que dans un domaine qui ne peut lui convenir. Son rôle ne peut consister à disputer à l'Annamite le maigre produit de son champ. Il peut être industriel ou planteur ; il doit dans les deux cas apporter en Indo-Chine ce qui manque à ce pays : des capitaux et des procédés scientifiques.

En dehors des plantations de poivre, on ne peut citer en Indo-Chine une entreprise industrielle ou agricole qui ait réussi. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps des thés de l'Annam. On n'a cependant planté que des surfaces insignifiantes : 55 hectares. On se contente de préparer des feuilles provenant de jardins appartenant aux Annamites ; on n'a pas introduit de variétés nouvelles, ni amélioré les plants existants ; on exporte un produit de qualité inférieure à tel point qu'il ne peut être vendu sous sa véritable étiquette.

Les plantations de café ont donné des résultats pitoyables : les colons ne peuvent lutter sur place avec les cafés provenant du Brésil, bien que ceux-ci soient frappés à l'entrée d'une taxe de 76 francs les 100 kilos. Au Tonkin, l'administration achète aux planteurs indigènes, au prix de 63 pias-

tres le picul, un café destiné aux troupes, inférieur au liberia qui se vend 18 piastres à Singapoure.

A quoi tiennent ces échecs? A deux causes principales : le manque de capitaux, le défaut d'éducation professionnelle.

Il n'est pas d'entreprises agricoles aux colonies qui n'exigent des capitaux considérables. A Sumatra, un hectare de tabac rapporte 14 à 1 800 livres de feuilles valant de 60 centimes à 6 francs la livre ; mais les frais de défrichement, de culture et de préparation dépassent souvent 2 000 francs. Dans une plantation de café, la préparation des terrains coûte 5 à 600 francs par hectare. La culture et l'entretien annuel en coûtent 2 à 300. La première récolte ne se fait qu'au bout de cinq ans. Une plantation de tabac de 100 hectares exige donc une mise de fonds de 150 à 200 000 francs. Une plantation de café de même superficie, plus de 200 000. Aussi les concessions de grande étendue sont-elles rares. A Ceylan, elles ne dépassent guère 400 hectares, mais l'ensemble des plantations mises en culture, qui couvrent une surface de 173 000 hectares, est estimé près de 300 millions. Les 197 000 hectares concédés au Tonkin et en Annam à 144 colons de diverses catégories ne représentent rien de plus qu'autrefois ; aucun capital intellectuel ou pécuniaire n'a contribué à les transformer.

Où trouver cependant les sommes nécessaires? Jusqu'à ce jour, on n'a point paru disposé en France à aventurer des capitaux dans les entreprises de ce genre. La raison en est simple. Comment inspireraient-elles confiance? il n'en est pas une qui ait réussi. Il suffirait d'un succès pour provoquer le mouvement. Doit-on attendre cet événement du hasard ou de l'heureuse initiative d'un particulier? Il est prudent de n'y pas compter, et de le préparer. Des essais ne peuvent être entrepris que par le Gouvernement. Seul, il peut disposer des capitaux suffisants. C'est sous le gouvernement de lord Bentinck que l'on fit dans l'Inde, il y a quarante ans, les premiers essais d'introduction de la culture du thé. On établit des plantations dans les districts de l'Himalaya et plus tard de l'Assam, et l'on fit venir de Chine des contremaîtres pour surveiller les opérations. Pendant plus de dix ans les essais furent infructueux. Il n'est pas de particulier qui ne les eût

abandonnés ; seul le gouvernement pouvait apporter une aussi patiente persévérance. A la fin cependant, le succès se montra complet et l'administration abandonna les plantations à l'initiative privée.

Il en avait été de même pour le café à Ceylan. La première plantation fut établie en 1825, près de Péradénya, par le gouverneur sir Edwards Barnes, après que l'expérience eut démontré que les terres basses ne convenaient pas à cette culture. L'exemple fut bientôt suivi ; seules les premières concessions furent gratuites ; au bout de quelques mois on vendit le terrain à raison de 5 shellings l'acre (15 fr. 60 c. l'hectare). De 1833 à 1844, le gouvernement céda 2 693 lots comprenant 267 373 acres à 12 fr. 50 c. en moyenne, et réalisa ainsi 142 760 livres sterling. De 1866 à 1872, on vendait encore 227 000 acres pour 341 000 livres sterling. En 1869, un fléau faisait son apparition, l'*hemileia vastatrix*, et produisait en quelques années d'effroyables ravages. En 1874, l'exportation atteignait 988 000 quintaux ; en 1893, elle était tombée à 31 000. Les essais de thé permirent heureusement de substituer une culture nouvelle à celle du café.

A Java, la première plantation de quinquina fut également faite par le gouvernement. Un botaniste du jardin de Buitenzorg, le docteur Hasskarl, envoyé en mission dans l'Amérique du Sud, rapportait quelques plants et des graines qui furent semées en 1855 à Tjibodas, à une altitude de 1 527 mètres. En 1863, il y avait déjà 539 000 pieds en pleine terre appartenant à des espèces diverses ; on fit parmi celles-ci une sélection et l'on adopta, en 1872, le *cinchona succirubra* et le *cinchona ledgeriana*. En 1882, on récoltait déjà 126 000 kilos d'écorce ; on en produisait, en 1898, 4 180 000.

C'est encore de cette manière, par la création de la ferme cotonnière de Tachkent, que la culture du coton fut introduite et acclimatée par le gouvernement russe dans le district de Boukhara, et c'est ce même système d'essais qu'il faut à notre tour entreprendre.

Il faut tout d'abord choisir le terrain. Nous avons fait jusqu'ici des tentatives qui devaient fatalement être infructueuses. La ferme expérimentale des Mares, créée en 1875 par l'amiral Duperré, fut établie à côté de Saïgon sur un sol très pauvre,

en un point privé d'eau, et l'établissement fut supprimé en 1885 sans avoir rien donné. On a fondé également le jardin botanique de Saïgon, puis celui d'Hanoï ; les deux jardins n'ont été qu'un prétexte ingénieux pour doter les deux villes de deux promenades et, dans cette occasion comme dans bien d'autres, on a sacrifié l'utile au superflu.

On a fait mieux encore depuis, et c'est près de Paris, à Nogent-sur-Marne, que l'on fait les essais et les études et que l'on prétend même dresser un personnel technique capable de diriger des entreprises de culture dans les pays tropicaux les plus divers. Depuis 1897 cependant, on a créé en Cochinchine quelques champs d'essais, établis d'une façon plus rationnelle à Hong-Quan, Phu-My et Ong-Iem. Ce dernier est le plus vaste, il occupe 30 hectares ; il convient assez bien à des études ; il ne présente point toutefois les caractères d'une entreprise pratique que des planteurs puissent imiter, et c'est là ce qu'il faudrait réaliser.

L'Indo-Chine présente une trop grande variété d'aspect et de climat pour qu'un seul établissement puisse suffire. Il y aurait lieu d'en créer trois : le premier en Cochinchine, pour les essais de canne à sucre, de tabac, d'indigo, de coton, de cacao, de vanille, de poivre, d'arbres à caoutchouc ou à gutta, en un mot, pour toutes les plantes qui s'accommodent d'un climat chaud, humide et régulier et poussent à une faible hauteur au-dessus du niveau de la mer ; le second, en Annam, dans la montagne, à des altitudes comprises entre 600 et 1 800 mètres, pour la culture du café, du thé, du quinquina ; le troisième, enfin, au Tonkin, pour l'étude des variétés particulières de thé, de coton, pour le pavot, l'arbre à laque, etc. Ces plantations devraient présenter une étendue comparable à celle que peut exploiter normalement un planteur, et leur installation devrait pouvoir servir de type au point de vue économique, aussi bien qu'au point de vue technique. Les essais de chaque plante devraient donc porter sur une superficie de 25 à 30 hectares. On recruterait le personnel technique, directeur et surveillants, non point dans quelque école de France, mais dans les établissements existant à Java, Sumatra ou Ceylan.

Les régions où l'on s'établirait devraient être étudiées mi-

nutieusement au point de vue du sol, du climat, de la facilité des communications, et de telle manière qu'on puisse les ouvrir à la colonisation dès que les résultats des essais deviendraient concluants. Les planteurs se sont obstinés jusqu'à ce jour à se maintenir sur la côte, dans la rizière ou le marais. Nous considérons volontiers la montagne comme dénuée de valeur. C'est là cependant la véritable richesse de l'Indo-Chine. C'est la montagne qui fait la fortune de Java, de Sumatra et de Ceylan. On s'imagine que ces pays prospères présentent un sol plus propice que notre colonie. Il n'en est rien : le massif du Varella ou celui du Brayang, les hautes vallées de la rivière de Hué, du Song Ma ou de la rivière Noire offrent au regard une végétation merveilleuse dont la richesse et la vigueur ne peuvent être surpassées. C'est sur l'emplacement de ces forêts séculaires, dans ces terrains que recouvre l'humus accumulé, en arrière des premiers contreforts montagneux, que peuvent se développer, à l'abri des vents qui soufflent sur la côte, les plantations de l'avenir. On pourrait choisir, par exemple, le massif du Varella, dont les sommets s'élèvent au-dessus de 2 000 mètres.

Lorsque les premiers essais auraient démontré la possibilité de certaines cultures, le Gouvernement déclarerait la région ouverte à la colonisation. L'administration s'engagerait à faire pour ceux qui s'y établiraient tous les travaux de routes et d'irrigation nécessaires, ce que l'on ne peut entreprendre aujourd'hui pour les colons qui s'installent aux quatre coins de l'Indo-Chine. Le terrain serait divisé en lots qui seraient vendus ou cédés à bail pour une durée de cinquante ans, par exemple. Il est indispensable, en effet, de s'assurer que le nouveau planteur dispose des capitaux qu'exige l'exploitation. Tel colon qui pourrait tout au plus mettre en valeur 2 à 300 hectares en demande aujourd'hui vingt fois plus, parce qu'on n'exige rien de lui en échange et qu'il pourra peut-être tirer quelque avantage de sa situation par une spéculation heureuse. Un loyer de 2 à 3 piastres par hectare, insignifiant pour un planteur sérieux, suffit à arrêter les autres. On pourrait favoriser les denrées provenant des plantations nouvelles par des mesures spéciales de douane que ne méritent point aujourd'hui les produits inférieurs

récoltés en Indo-Chine[1]. Tout colon, toute société désireuse de fonder une entreprise agricole trouverait ainsi un terrain propice, des plants et des graines, des voies de communication commodes; on saurait d'avance quel est le capital qu'il faut consacrer à l'exploitation du domaine concédé, ce qu'il rapportera approximativement et dans combien d'années; les plantations de l'État serviraient d'écoles, et l'on y formerait au gré du planteur, le personnel européen arrivant de France et les contremaîtres indigènes.

Il faudra encore assurer aux plantations nouvelles la main-d'œuvre; on la trouvera sans difficulté le jour où le recrutement sera entouré de quelques garanties. La réglementation des contrats de travail est pour cela indispensable. Il n'y aura qu'à adopter presque sans changement les dispositions que les Anglais et les Hollandais ont prises dans leurs colonies. Tout contrat doit être individuel et librement consenti. Pour cela, il faut qu'il soit conclu en présence des autorités administratives et enregistré aussitôt. Il mentionnera le nom et le signalement du colon et du travailleur; la nature du travail; les tarifs adoptés, soit à la journée, soit à la tâche; les droits du coolie en ce qui concerne la nourriture, le logement et les soins médicaux; la durée de l'engagement. On y indiquera les pénalités encourues par les deux parties en cas de rupture ou de violation du contrat. La juridiction compétente y sera désignée; les mauvais traitements interdits d'une façon formelle. Les violences vis-à-vis des indigènes sont chose coutumière en Indo-Chine, et il faudra pendant quelques années une extrême sévérité pour extirper ces habitudes. Si l'on respecte la personne et les droits des coolies, si l'on prend soin de leur santé, on trouvera soit en Annam, soit surtout en Chine, autant de travailleurs que l'on voudra. L'absence de garanties est la seule cause qui puisse éloigner les Chinois de nos chantiers, alors qu'ils émigrent si volontiers vers les États malais ou vers Sumatra. En protégeant les indigènes, quelle que soit leur origine, nous ne satisferons point seulement des désirs de justice et d'humanité, nous servirons encore nos propres intérêts.

1. Café ou thé.

*
* *

La création de plantations gouvernementales se rattache logiquement à la question des sanatoria. De l'étude des diverses stations qui existent à Java, à Sumatra ou dans les Indes, on peut tirer quelques indications précises. L'altitude d'une localité n'a aucune action spécifique contre la maladie la plus commune sous les tropiques, la paludisme. On a cru longtemps qu'à une hauteur supérieure à 1 200 mètres on échappait à la malaria ; on a constaté le contraire : sur le plateau volcanique de Dieng, à plus de 2 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, on en a constaté de nombreux cas. Il n'est à Java que deux stations qui en soient exemptes : Tosari et Poespo, et toutes deux sont situées dans le même massif, celui du Tengger, dans une situation topographique analogue, exposées aux mêmes vents, la première à 1 777 mètres, la seconde à 630 seulement.

La guérison de la fièvre s'obtient dans tous les pays par un traitement approprié, mais il importe de soustraire le malade à une nouvelle infection, de lui permettre de réparer l'anémie consécutive à une intoxication prolongée. Les études entreprises depuis plusieurs années en France, en Italie, dans les colonies anglaises, hollandaises et allemandes paraissent démontrer que l'unique agent de propagation du paludisme est une espèce particulière de moustique, et la recherche de cet insecte est l'une des premières que l'on doive entreprendre pour déterminer la valeur sanitaire d'une localité. Pour s'en préserver, il importe de s'établir sur un sol parfaitement drainé, absolument exempt de flaques d'eau dormante, naturelles ou artificielles, étangs, marais ou rizières ; des pentes raides conviennent fort bien à ce point de vue. Tosari et Poespo sont bâtis sur les croupes profondément ravinées qui se détachent du Tengger et, même après les plus violentes averses, l'eau n'y séjourne point. La culture est un des plus énergiques agents d'assainissement, sans doute parce que le sol couvert de détritus retient l'humidité comme une éponge et favorise le développement des moustiques. Tosari et Poespo sont entourés, celui-ci de plantations de café, celui-là de champs de pommes de terre et de choux.

Si l'altitude n'a pas contre la malaria une action spéciale, il est inutile de s'élever à une grande hauteur. Il suffit de rechercher un climat régulier, de quelques degrés seulement moins chaud que sur la côte, d'éviter les grands écarts de température qui ont sur les malades une influence déplorable. Nous avons dit à la suite de quels tâtonnements les Hollandais ont choisi le plateau de Tjimahi, dont l'altitude est seulement de 740 mètres. Ils estiment qu'il suffit de s'établir entre 600 et 1 200 mètres. A Tosari, les écarts de température sont de 7 à 8 degrés; la température maxima de 26 degrés, la température minima de 8 degrés; le climat est donc beaucoup plus doux que celui du Lang-Biang, et cependant on ne peut transporter des convalescents directement à Tosari et on est obligé de les faire séjourner une ou deux semaines à Poespo. Il n'y a pas les mêmes inconvénients à Tjimahi, et les globules sanguins paraissent s'y reconstituer aussi bien qu'à des altitudes supérieures. Il faut éviter les grands vents et surtout ceux qui ont passé sur des régions inondées et malsaines, ce qui conduit à s'établir autant que possible sur le flanc de vallées très abritées.

Il n'existe en Indo-Chine aucune localité satisfaisant à ces conditions. La montagne est presque partout déserte et couverte de bois. La création de plantations amènera dans certains districts une population assez nombreuse, entraînera le défrichement des forêts. C'est au milieu des districts nouveaux que l'on trouvera tout naturellement les emplacements que l'on cherche aujourd'hui. Telle localité détestable sera plus tard des plus salubres. Il faut faire disparaître les causes qui la rendent malsaine avant de s'y établir. Il faut observer en outre qu'il est impossible, lorsqu'il s'agit des troupes, de créer au hasard un sanatorium; son emplacement est intimement lié à la sécurité de la colonie. Il n'est pas admissible que les troupes de réserve soient cantonnées à grande distance des points où elles peuvent être utiles. Au Tonkin, par exemple, la situation du massif du Dong-Trieu, en arrière de Port-Courbet, sur les flancs des deux routes d'invasion, la vallée du Thai-Binh d'une part, la route de Lang-Son de l'autre, en impose absolument le choix, et de même en Annam on ne saurait créer un sanatorium que dans le massif qui s'étend entre Tourane

et Hué, à l'est du fossé que tracent les hautes vallées des rivières de Hué et de Cu-Dé.

En ce moment, il est sage de ne créer que des stations provisoires que l'on remplacera plus tard par des établissements définitifs. On pourrait s'installer sur les flancs des montagnes, à proximité immédiate d'Haïphong au Tonkin, de Tourane et de Nha-Trang en Annam, à des altitudes d'un millier de mètres, dans des défrichements de faible étendue, mais sur des terrains à fortes pentes, exposés aux vents venant de la mer. Sans doute, ces stations seraient intenables pendant une partie de l'année, pendant les trois mois de la saison des pluies; il en sera de même de tous les sanatoria. Nuwara Eliya, à Ceylan; Oetaccamund, dans la province de Madras; Tosari, à Java, sont désertés lorsque les averses chassées par le mousson viennent chaque jour s'y abattre.

Du reste, en ce qui concerne l'état sanitaire, il ne suffit pas de rechercher des résidences d'été confortables et salubres : les administrateurs comme les soldats doivent vivre là où leur présence est nécessaire, au milieu des populations qu'il faut maintenir ou gouverner.

Pour les troupes, plus que le paludisme, il est deux maladies terribles : l'ennui et l'alcool. La première engendre l'autre. On n'a pas encore tout fait quand on a logé convenablement le soldat, qu'on lui a donné une nourriture abondante, un équipement convenable. Ce sont tous les jours, aux mêmes heures, les mêmes exercices que chacun connaît depuis longtemps, les mêmes théories, et le soir, après cinq heures, les promenades d'un pas nonchalant à travers les rues poussiéreuses, promenades qui s'achèvent dans quelque débit chinois ou dans quelque bouge. Il semble que l'on considère le soldat comme un être asexué. Il n'a point de femme, n'a pas le droit d'en avoir; rien que les rencontres banales et dangereuses qui se terminent d'ordinaire par l'hôpital. Éloigné de son pays, il ne retrouve rien qui puisse lui faire oublier les siens, il ne peut se créer de relations nouvelles, il compte les jours en proie à un ennui toujours croissant.

A Java, à Sumatra, les soldats européens sont engagés pour six années qu'ils doivent accomplir dans la colonie, et les pertes sont moins fortes qu'en Indo-Chine où la durée du

séjour est moitié moindre. Cependant, le climat est aussi débilitant dans les deux colonies. S'il existe des garnisons favorisées, celles des montagnes, en revanche sur la côte, à Batavia, Samarang, Soerabaja, Atjeh, Padang, c'est toujours la même température, l'air humide et chaud, les nuits étouffantes ; les installations ne sont pas meilleures, ni la nourriture plus abondante et plus saine que chez nous. Mais il est d'autres éléments de bien-être et de vie sociale et qui manquent dans nos garnisons coloniales. Dans chaque ville, dans chaque poste important, il y a un cercle pour les soldats, distinct de celui des sous-officiers : c'est un lieu de réunion où l'on trouve des salles de consommation, de lecture, de jeu, des esplanades pour la paume, le foot-ball ou le tennis; les hommes n'y sont point gênés par la présence de supérieurs; ils sont chez eux. La surveillance administrative seule appartient à l'autorité militaire. Les boissons sont contrôlées; il n'y a aucun de ces cabarets que tiennent près de chaque caserne, dans les villes de Cochinchine et du Tonkin, des Valaques ou des Chinois, où se débitent d'horribles produits sous des étiquettes diverses. Ce n'est point tout : la langue malaise répandue dans tout l'archipel est facile à apprendre; en peu de mois, il n'est personne qui ne la connaisse assez pour pouvoir fréquenter l'indigène, s'intéresser à son existence : le soldat n'est plus un isolé, il n'est pas, comme au Tonkin, éloigné de l'Européen par sa condition, éloigné de l'indigène par la langue. Il est peu de soldats hollandais qui n'aient une femme indigène, et beaucoup ont un véritable ménage, des enfants, que l'État recueille du reste, qu'il élève à l'école de pupilles de Gombong et qui forment plus tard le noyau de ses sous-officiers.

Ce qui se fait à Java se fait également dans les Indes britanniques. Pourquoi cela ne serait-il point admis dans nos colonies? Sans aller jusqu'à laisser les femmes pénétrer et vivre dans les casernes, ne peut-on autoriser des unions qui feraient supporter à l'homme le dur climat tropical, l'éloignement du sol natal? Les métis nés de ces alliances ne seront pas un danger, si on les adopte et si on les éduque; ils seront des agents actifs de notre influence. Les entreprises industrielles ou agricoles trouveront parmi eux, et aussi parmi

les soldats que les liens contractés retiendront en Indo-Chine, les aides indispensables. Pour beaucoup, le service colonial ne sera plus la corvée coloniale ; ce sera le début d'une existence nouvelle. Distraire les soldats, leur apprendre la langue, les laisser se mêler à l'indigène, c'est leur donner des raisons de vivre. Comment se fait-il que les soldats détachés de leurs compagnies, employés aux travaux publics, pliés au dur labeur des chantiers, souvent éloignés de tout centre habité, se portent mieux que leurs camarades, laissés à la caserne dans de meilleures conditions matérielles d'installation et d'hygiène ? C'est qu'ils vivent réellement et que les autres végètent, livrés à l'alcool et à l'ennui. Le colonel Lyautey[1] cite un exemple caractéristique, celui d'une compagnie d'infanterie de marine, établie dans un poste à Madagascar, accomplissant « les rites métropolitains aux heures traditionnelles du tableau de service », épuisée par la maladie. On la disperse ; les hommes se transforment en contremaîtres, chefs d'exploitation, surveillants de travaux, et, en un mois, tous sont sur pied, vigoureux et alertes, prêts à reprendre la campagne au premier signal, à jouer leur rôle, à défendre énergiquement le pays.

Il ne suffit point de donner aux soldats les moyens matériels de vivre, il faut leur en inspirer le désir, il faut qu'ils réagissent contre la maladie, qu'ils ne s'abandonnent point au spleen nostalgique, aux vices dégradants, il faut les aider à se défendre contre eux-mêmes.

*
* *

Nous avons essayé de montrer par quels moyens progressifs on pourrait s'efforcer de conduire l'évolution de notre colonie. Nous ne prétendons point indiquer la solution unique et nécessaire. Notre installation en Indo-Chine a présenté des difficultés inouïes et qui n'ont été surmontées que depuis peu d'années. Il n'a pas été possible en un si court espace de temps de faire un inventaire exact des richesses de notre colonie. Il règne encore, sur bien des points, des incertitudes que l'avenir dissipera. Elles nous incitent à la prudence.

1. *Revue des Deux Mondes*, 1900.

Nous ne prétendons point du reste critiquer ni louer. Si ces lignes avaient quelque utilité, ce ne serait point par les idées qu'elles expriment, mais surtout par celles qu'elles pourraient faire naître chez ceux qui, depuis les débuts jusqu'à ce jour, ont dirigé les destinées de l'Indo-Chine, chez ceux qui, dans tous les rangs, ont consacré à l'œuvre coloniale leur intelligence et leur vie. Nous avons tâché de voir quels pouvaient être les rôles respectifs de l'européen et de l'indigène au point de vue administratif et au point de vue économique, comment il convenait de diviser la tâche ; nous avons cherché comment les organismes existants pouvaient être utilisés : nous voudrions que l'on puisse effacer les mots barbares de conquérant et de vaincu, oublier les époques de lutte, s'associer aux habitants pour le développement du pays ; nous voudrions que l'on conduisît l'indigène par l'indigène, que notre action s'exerçât par le haut, que notre influence se propageât par le concours de ceux que nous considérons comme des ennemis et qui doivent être nos aides. Nous ne sommes point des barbares pour renverser en Indo-Chine l'antique édifice des institutions et des lois ; nous devons être des éducateurs et non point des destructeurs, des associés et des protecteurs et non point des maîtres.

Les colonies sont aujourd'hui la suprême ressource de notre pays. Il fallait autrefois régner sur l'Europe, c'est dans le monde qu'il faut désormais garder son rang, dans le monde où chacun subit la dure loi du nombre. Que serait la Hollande sans les Indes, que serait l'Angleterre si son empire ne s'étendait au delà des mers qui la limitent ? Il importe que nous prolongions notre territoire, que nous étendions notre influence dans un vaste champ digne de notre activité. Nous avons jadis laissé perdre l'immense empire qu'avaient créé Dupleix et Montcalm ; depuis vingt ans, nous en avons reconquis un autre plus vaste encore. Dans le colossal domaine d'aujourd'hui, l'Indo-Chine est le trésor incomparable. Il faut nous en attacher les habitants par des liens impossibles à rompre, par ceux que crée la reconnaissance et que renforcent les intérêts.

CAPITAINE F. BERNARD
de l'artillerie de marine.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LE FANTOME, par **Paul Bourget.**

Voici une œuvre originale et puissante. Le sujet rappelle celui de *Fort comme la Mort*, mais seulement parce que le héros de M. Paul Bourget, comme celui de Maupassant, est épris tour à tour de la mère et de la fille. L'un aime les deux femmes en même temps, et sa passion pour la jeune fille le prend et le consume sous les yeux mêmes de sa maîtresse. Cette passion qu'il ne peut arracher de son cœur le mène au suicide; mais pas un instant celle qu'il aime ne peut se douter de ce terrible amour. M. Paul Bourget a voulu que Malclerc, le héros de son livre, épousât la fille, après avoir été l'amant de mère. Malclerc a rencontré par hasard celle qui doit devenir sa femme, et c'est comme si, tout à coup, sa maîtresse morte revivait à ses yeux dans toute la grâce de sa jeunesse. Son désir, son amour l'entraîne malgré lui; il pressent déjà qu'on va l'aimer, il n'a pas le force de s'éloigner et le mariage s'accomplit. Et, dès lors, son secret l'accable : entre lui et sa femme celle qui n'est plus se dresse à chaque instant. Lui aussi pense au suicide, comme le héros de Maupassant. Mais sa femme veille; elle s'inquiète, elle surprend le mot de l'énigme. Elle est près d'avoir un enfant : ils s'efforceront d'oublier et de vivre, malgré tout. On devine quel parti merveilleux M. Paul Bourget a pu tirer de cette tragique situation : ce livre comptera parmi les meilleurs que nous ait donnés le roman contemporain, et l'un des personnages, Philippe d'Andiguier, un ancien ami de la mère, qui intervient comme arbitre en ce drame, restera comme un type inoubliable d'« honnête homme ». M. Paul Bourget peut être fier de l'avoir créé.

AU PAYS DES PARDONS, par **Anatole le Braz.**

M. Anatole le Braz continue à nous parler en ce livre de sa chère Bretagne, de cette Bretagne « bretonnante » qu'il a si bien comprise et qu'il nous apprend à aimer à travers sa propre adoration. Le volume n'est pas nouveau, et quatre de ces « pardons » sont connus du public. Le cinquième, celui de Saint-Jean-du-Doigt, le « Pardon du feu » a paru naguère dans la *Revue*. On retrouvera dans ces cinq épisodes toutes les qualités de style attachant, simple et précis, ce don d'évoquer les êtres et les choses, dans leur pittoresque réalité, qu'on admire dans *Pâques d'Islande* et dans cette œuvre puissante, le *Gardien du feu*. On y retrouvera aussi le poète attendri et grave qui nous a chanté en vers charmants la *Chanson de la Bretagne*. M. Anatole le Braz peut être sans crainte : « Si l'âme fleurie des pardons de la Bretagne doit elle-même se faner un jour », ceux qui l'ont aimée retrouveront en ces pages sincères et vivantes toute sa poésie et tout son parfum.

PROBLÈMES POLITIQUES DU TEMPS PRÉSENT, par **Émile Faguet.**

M. Émile Faguet apporte en ce volume nouveau, qui fait suite aux *Questions politiques*, cette même intelligence subtile et forte et ce même esprit de sincérité qu'il déploie en sa critique des hommes et des œuvres. Sans vouloir donner de conseils, en un temps où semblent triompher des idées qui ne sont point les siennes, il s'attache du moins à nous expliquer son avis sur toutes les grandes questions qui ont occupé et divisé les esprits jusqu'à la fin du XIXe siècle. Et, comme il nous le dit lui-même, avec une modestie charmante, il y a beaucoup de rêves, d'espérances, de souhaits dans ce livre ; « mais un commencement de siècle est quelque chose comme un grand jour de l'an ». Ce qu'il faut dire, c'est qu'en ces études sur notre régime parlementaire, sur l'armée et la démocratie, sur le socialisme dans la Révolution française, sur la liberté de l'Enseignement, sur les Églises et l'État, on trouve partout des idées précises et fortes, qui s'imposent à la réflexion.

AU COIN D'UNE DOT, par **Léon de Tinseau.**

Un joli titre, et qui donne bien le ton de ce roman. L'héroïne du livre, une richissime héritière, n'hésite pas à « se faire pauvre » pour être la femme de celui qu'elle aime. Elle se brouille même avec son père qui ne voulait pas de ce mariage. Mais, comme tout s'arrange, le père, à la fin, se laisse fléchir. Cela est écrit d'un style alerte, spirituel, qui se hâte sans cesse, à travers de charmants détails, jusqu'au dénouement souhaité. L'intrigue est ingénieuse et abondante. On peut deviner qu' « au coin de cette dot » bien des prétendants sont embusqués. La jeune fille épouse sagement un de ses cousins : elle sera heureuse... Et ce livre sera beaucoup lu, et il charmera bien des lecteurs.

MANUEL DE GRAPHOLOGIE USUELLE, enseignée par l'exemple en dix leçons et par six cent quarante-neuf types d'écriture, par **R. de Salberg.**

On ne discute plus aujourd'hui la science graphologique. Il est incontestable en effet que notre écriture, comme notre physionomie, peut donner sur notre caractère des renseignements curieux. Mais nulle science n'est plus compliquée. Nous avons tous une double écriture, une écriture normale et une écriture occasionnelle; et « sans doute le froid, le chaud, l'émotion, la maladie influent plus ou moins sur l'écriture ». M. R. de Salberg, membre du Conseil d'administration de la Société de graphologie, a su excellemment nous donner un livre accessible à tous. Il nous met à même en dix leçons, appuyées sur un choix considérable de reproductions d'autographes, de connaître la pensée, les défauts, les qualités d'autrui, — et même les nôtres.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3272-2-01. — (Encre Lorilleux).